ABREGE DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE, ANCIENNE ET MODERNE. A...




FONDO PIZZOFALCONE



ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

IVe LIVRAISON. — TOME XXXI.

DE L'IMPRIMERIE DE COSSON, RUE GARENCIÈRE.



Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. P. 19.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE,

A L'USAGE DE LA JEUNESSE;

PAR M. LE COMTE DE SÉGUR,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Avec cent cinquante cartes ou gravures.

Histoire Moderne.

TOME SIXIÈME,

contenant la suite de l'histoire de France.



PARIS,
A la librairie d'Éducation d'ALEXIS EYMERY,
rue Mazarine, n° 30.

1822.

HISTOIRE
MODERNE.

HISTOIRE DE FRANCE.

CHAPITRE PREMIER.

LOUIS LE DÉBONNAIRE, EMPEREUR D'OCCIDENT ET ROI DE FRANCE.
BERNARD, ROI D'ITALIE.

Les grands hommes ont toujours des héritiers de leur pouvoir, rarement des héritiers de leur fortune, et plus rarement encore des héritiers de leur génie. Le sort semblait avoir fait un prodige en faveur de la France, en créant successivement pour elle, et du même sang, trois héros, Charles-Martel, Pépin et Charlemagne.

se concilier ni la crainte ni l'amour, qui avec peu de vices dans le cœur avait toutes sortes de défauts dans l'esprit, prit en main les rênes de l'empire que Charlemagne avait tenues. Dans le temps que l'univers est en larmes pour la mort de son père, dans cet instant d'étonnement où tout le monde demande Charles et ne le trouve plus, dans le temps qu'il hâte ses pas pour aller remplir sa place, il envoie devant lui des gens affidés pour arrêter ceux qui avaient contribué aux désordres de la conduite de ses sœurs ; cela causa de sanglantes tragédies ; c'étaient des imprudences bien précipitées ; il commença à venger les crimes domestiques avant d'être arrivé au palais, et à révolter les esprits avant d'être le maître.

Cependant c'était sur ce prince que le peuple français fondait alors de brillantes espérances, et, jusqu'au moment où il devint le maître de l'empire, on n'avait vu en lui que des qualités et des vertus faites pour attirer le respect et pour inspirer l'affection.

La taille de Louis était noble et élevée, son

regard doux et majestueux ; nul guerrier dans les camps, ne se montrait plus habile que lui pour les exercices militaires ; il parlait avec facilité les langues latine, romance et grecque ; combattant fréquemment sous les yeux de son père, les ennemis de l'empire avaient admiré son courage ; les peuples d'Aquitaine vantaient sa justice et sa bonté ; le clergé louait son érudition en théologie, et encore plus sa piété ; il aimait la musique et les arts.

Charlemagne ne lui avait reproché qu'un peu trop de penchant à la prodigalité et trop de facilité à écouter les avis de quelques favoris subalternes ; mais, docile aux leçons de son père, une réforme sévère avait promptement réparé les désordres produits par ses faiblesses, et Charles, trop tendre peut-être pour être assez clairvoyant, s'était écrié avec joie : *Enfin nous avons un fils digne de nous.*

Il ne voyait, sans doute, dans son jeune successeur que le vainqueur des Gascons, des Grecs, des Huns, des Saxons, que le conquérant de Barcelone, et il ignorait que des hommes plus observateurs, remarquant l'ardeur excessive de Louis

pour une dévotion plus superstitieuse qu'éclairée, le disaient déjà *plus moine que roi*; critique amère dont Louis tirait vanité.

En effet, la gloire de Carloman, qui avait quitté le monde pour le cloître, lui semblait préférable à l'éclat de son père; il croyait acquérir plus d'honneur en dotant des églises qu'en conquérant des provinces. Alcuin et Saint-Paulin, rendant également justice, quoiqu'ils fussent membres du clergé, à ses qualités comme à ses défauts, disaient que *Louis aurait été comme Charles le favori de la fortune, s'il n'eût été le favori des prêtres.*

Louis possédait en Aquitaine quatre maisons royales; chacun de ces domaines nourrissait exclusivement sa cour pendant quatre années; l'économie à laquelle il s'était résigné pour obéir à Charles lui donna le moyen de soulager le peuple, et de l'affranchir d'une partie des droits auxquels il était assujetti pour subvenir aux dépenses des princes dans leurs voyages. Il en fut récompensé par un tribut plus glorieux, celui de la reconnaissance publique.

La France était épuisée par de longues guerres ; elles avaient fait tomber les paysans dans la servitude ; la plupart des hommes libres étaient devenus tributaires ; le peuple n'espérait, n'invoquait d'autre appui contre les grands que celui du sceptre, et tous les regards se tournaient avec confiance sur un jeune monarque dont on connaissait les vertus, et dont on ignorait la faiblesse.

Entouré d'hommages ardens et sincères, son voyage, depuis les Pyrénées jusqu'aux rives du Rhin, fut une marche triomphale ; mais les premiers actes de son règne déchirèrent le voile de l'illusion, en montrant à la fois une vertu trop rigide, un esprit trop méfiant et un caractère trop incertain.

Deux ministres de son père, Adélard et Vala, tous deux petits-fils de Charles-Martel, furent les premiers objets d'une méfiance qu'il laissa imprudemment éclater, et sa crainte ne fut dissipée qu'en les voyant venir au-devant de lui avec tous les grands de sa cour.

Le palais de Charlemagne, illustré par la gloire de ce héros, était souillé, aux

yeux de la morale et de la piété, par la galanterie excessive des sept filles de Charles, et des cinq filles de Pépin. Un monarque trop indulgent avait fermé les yeux sur leurs désordres dont ses plus nobles compagnons d'armes étaient les complices, et, sous ce rapport, le palais de l'empereur chrétien ressemblait trop à celui du kalife Aaron Araschild, son rival en gloire, en luxe et en magnificence.

Louis, trop sévère dans ses mœurs, et oubliant le respect qu'il devait à l'ombre de son père, voulut punir avec éclat ce qu'il devait corriger avec sagesse; au moment où sa famille ne s'attendait qu'à ses embrassemens, il ne songeait qu'à la châtier, et, avant d'entrer dans le palais paternel, il se crut obligé de le purifier.

Toutes les dames, accusées de galanterie furent chassées, les douze princesses exilées, et leurs amans condamnés à mort. L'un d'eux, Tullius, eut les yeux arrachés; un autre, Audouin, avant de périr, tua le comte Garnier chargé de l'arrêter; la plupart des seigneurs qui composaient la cour de Charles furent bannis du palais.

Ainsi, par une précipitation aveugle et par une rigueur excessive, Louis, qu'on appelait alors *le Pieux*, et qui méritait plutôt le nom de *Cruel*, jeta autour du trône, avant d'y monter, le germe des orages sous lesquels il ne tarda pas à succomber. Le nouvel empereur, trop animé de cette ardeur pour la justice qui ne prouve que de la faiblesse quand elle ne se soutient pas, envoya promptement dans tout l'empire des *missi dominici*, chargés de faire restituer aux hommes libres tous les biens patrimoniaux qui leur avaient été enlevés par les grands.

En même temps il rendit aux Frisons et aux Saxons le droit d'hériter. Tous ces actes de justice, louables s'ils eussent été plus sagement médités, mécontentèrent les seigneurs francs qui se voyaient enlever tout à coup une grande partie de leurs richesses. Les ministres de son père auraient pu l'éclairer; mais l'évêque d'Orléans lui avait inspiré des soupçons contre eux, et particulièrement contre Vala qu'il croyait trop disposé à favoriser les prétentions ambitieuses de son neveu, Bernard, roi d'Italie. Il suivit les conseils

d'un abbé, Benoît, respectable par sa piété, mais sans expérience pour l'administration.

Un auteur anglais, M. Hallam, cédant à un honorable sentiment de respect pour les intentions vertueuses de Louis, prend sa défense, et dit *que les historiens ont en général plus d'indulgence pour les crimes brillans que pour les faiblesses de la vertu*. Cependant, sans qu'il s'en doute, son jugement n'est peut-être pas moins rigide que le nôtre. *Louis*, dit-il, *intelligent, courageux, instruit, voulant le bien et les réformes salutaires, se montrait supérieur même à son père dans ses capitulaires; ses infortunes vinrent de son cœur; il joignit à un caractère trop faible une conscience trop sévère.*

Le jugement de Mably sur ce prince est moins indulgent et plus juste : *La vue de ce monarque*, dit-il, *qui aurait dû s'étendre sur tout le royaume, se bornait à l'enceinte de sa cour : il fit des réglemens provisoires, et voulut mettre ses ordonnances à la place des lois.*

Trop prodigue dans ses dons, comme

trop sévère dans ses châtimens, Louis commença à rendre les bénéfices héréditaires; il en accorda un dans le comté de Narbonne à un seigneur nommé Jean, pour le faire passer à ses fils et à sa postérité; il fit de pareilles largesses aux seigneurs Agenulphe, Sulbert, Eccart, et à un grand nombre d'autres. Le duc de Bénévent Grimoald obtint la réduction du tribut qu'il était obligé de payer. Le roi d'Italie, Bernard, déjà presque regardé en ennemi, vint à Aix-la-Chapelle; sa soumission calma les craintes de l'empereur; il retourna dans ses Etats, satisfait d'un accueil qu'il devait plus à la faiblesse qu'à l'affection.

Cependant le respect, imposé à l'Europe par le règne héroïque de Charles, durait encore; Léon l'Arménien, empereur d'Orient, renouvela son alliance avec les Francs. Hériold, prétendant au trône de Danemarck, et chassé par les fils de Godefroi, vint réclamer la protection de Louis. L'assemblée du champ de mai à Paderborn, en 815, lui accorda des secours: une armée de Saxons et d'Abodrites le conduisit en Danemarck, et in-

spira tant de terreur aux Danois, qu'ils évitèrent le combat.

On vit paraître dans cette même assemblée les députés des Slaves et des peuples de la Sardaigne, qui portèrent leurs hommages au pied du trône de l'empereur. En même temps on apprit que les Sarrasins avaient dépouillé en Espagne plusieurs chrétiens de leur patrimoine; et Louis détermina les Francs à déclarer la guerre à l'émir de Cordoue.

Ainsi se montrait encore quelque reste de la grandeur du règne précédent; mais il était facile de voir que déjà les intérêts particuliers commençaient à l'emporter sur l'intérêt général, et c'est ce qui distingue principalement les rois faibles des grands monarques.

Hermengarde, reine vertueuse et généralement aimée, ne pouvait cependant se défendre d'une injuste jalousie contre Bernard, parce que le roi d'Italie, fils du fils aîné de Charlemagne, prétendait tirer de sa naissance quelques droits de supériorité sur les enfans de la reine. Elle s'efforça d'aigrir les soupçons de Louis, et de le déterminer à détrôner son neveu;

mais la soumission de Bernard déjoua quelque temps ses intrigues.

Elle fut plus heureuse dans une autre tentative, non moins funeste au repos des Français et à l'union de la famille royale. Entraîné par ses conseils, Louis commit en politique la première et peut-être la plus grave de ses fautes ; il démembra son empire, et donna le royaume de Bavière à son fils Lothaire ; Pépin, son second fils, eut en partage celui d'Aquitaine.

CHAPITRE DEUXIÈME.

LOUIS-LE-DÉBONNAIRE, EMPEREUR.
LOTHAIRE, ROI DE BAVIÈRE.
PÉPIN, ROI D'AQUITAINE.
BERNARD, ROI D'ITALIE.

(815.)

L'AMBITION d'Hermengarde pour ses fils, et la méfiance qu'elle inspirait à l'empereur contre les autres membres de sa famille, répandirent une vive inquiétude dans l'esprit des petits-fils de Charles Martel, Adélard, Bernard et Vala : dès lors la cour se remplit de troubles, et le trône fut menacé d'orages.

Rome parut s'apercevoir la première de la faiblesse de l'empereur; les nobles romains, les anciens ennemis du pape Léon, ne se sentant plus comprimés par la main ferme de Charlemagne, conspirèrent de nouveau contre le souverain pontife; mais

Léon, ayant découvert leurs complots, fit arrêter les principaux conjurés, et de sa propre autorité, sans attendre le jugement impérial, les envoya au supplice.

Louis montra un juste ressentiment contre cette usurpation, et envoya en Italie le comte Gérold, chargé de ramener le pape à l'obéissance.

Léon s'excusa, en prétendant que c'était le peuple, et non lui, qui avait prononcé l'arrêt. Une nouvelle sédition ne tarda pas à éclater : Bernard l'apaisa par la présence de ses troupes. Léon, plus accablé par le chagrin que par l'âge, mourut en 816.

Les Romains, qui ne savaient plus être libres, mais qui n'avaient jamais cessé d'être factieux, élurent Étienne V, sans consulter l'empereur. Louis les menaça de sa colère. Étienne, résolu de l'apaiser, fit prêter par les Romains un nouveau serment de fidélité à l'empereur, et vint lui-même en France pour se justifier.

Il craignait d'y rencontrer un juge sévère ; il n'y trouva qu'un vassal docile ; le

roi sortit de Reims, alla au-devant de lui, descendit de cheval à son approche, se prosterna à ses pieds, et, saisi de respect, s'écria : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.*

Le pontife adroit profita de cette humilité; et, prompt à effacer l'impression produite sur les esprits par Charlemagne, lorsqu'il ordonna à son fils de poser lui-même la couronne sur sa tête, il couronna de nouveau Louis et sa femme, comme si le choix du saint Siége légalisait seul la puissance des empereurs. Satisfait de ce triomphe, le pape retourna en Italie. Peu de temps après, en 817, Etienne mourut; les Romains élurent Pascal, qui se borna orgueilleusement à faire part à l'empereur de sa nomination, en accompagnant ce message de faibles excuses. Louis s'en contenta, et ne contesta rien, affermissant ainsi les prétentions du saint Siége au détriment des droits de l'empire.

Le courage belliqueux était la seule vertu héroïque de Charles dont Louis eût hérité; et la gloire militaire de ce grand monarque vibrait encore sous le règne de son fils. Les Sorabes et les Gascons se ré-

voltèrent aux deux extrémités de l'Europe, et Louis les comprima par ses armes; les Sarrasins furent vaincus, et Louis réduisit l'émir de Cordoue à demander la paix.

L'empereur accorda aux chrétiens dépouillés par les Sarrasins quelques terres dans les marches d'Espagne. L'acte de cette concession prouve sans réplique la franchise de tous impôts dont jouissaient alors les Francs, franchise vainement contestée par plusieurs savans. Louis déclare dans cet acte *qu'il cède ces terres avec le droit commun à tous les Francs de ne pas payer d'impôts*.

A cette même époque, 817, l'empereur Léon, redoutant toute rupture avec un monarque dont la victoire couronnait les armes, régla avec Louis le partage de la Dalmatie.

Un nouveau partage de la France fit de cette même année une époque trop mémorable : Louis, cédant aux instances de sa femme, et croyant peut-être qu'il ne pouvait s'égarer en imitant son père, associa son fils Lothaire à l'empire, et lui reprit la Bavière qu'il donna à Louis, le

troisième de ses enfans. *Les princes faibles*, dit Mably, *commettent souvent de grandes fautes en faisant les mêmes choses qu'ont faites de grands princes. Charlemagne, quand il couronna ses fils, ne se donna que des lieutenans; le faible Louis, en couronnant les siens, se créa des rivaux.*

CHAPITRE TROISIÈME.

LOUIS-LE-DÉBONNAIRE, EMPEREUR D'OCCIDENT ET ROI DE FRANCE.
LOTHAIRE, ASSOCIÉ A L'EMPIRE.
LOUIS, ROI DE BAVIÈRE.
PEPIN, ROI D'AQUITAINE.
BERNARD, ROI D'ITALIE.

(817.)

Si l'on pouvait oublier l'histoire de ce monarque, et qu'on ne lût que ses lois, on admirerait sa sagesse; mais il manquait de la fermeté nécessaire pour les faire exécuter. On règne par le caractère, et non par l'esprit : jamais prince ne donna de plus sages préceptes et de plus déplorables exemples. « Nous voulons, disait-il » dans ses capitulaires, que nos *missi dominici* exercent leurs pouvoirs dans l'hi» ver en janvier, dans le printemps en » avril, dans l'été en juillet, dans l'au» tomne en octobre, que, dans les autres

» mois, chaque comte tienne son plaid et
» rende justice. Nous voulons qu'au mi-
» lieu du mois de mai chacun de ces com-
» missaires convoque, dans sa légation,
» une assemblée générale de tous nos évê-
» ques, abbés, comtes, vassaux, avoués
» et vices-seigneurs des abbayes, ainsi que
» tous autres qu'une raison légitime n'em-
» pêchera pas de s'y rendre; mais, s'il
» devient nécessaire, principalement pour
» l'utilité des pauvres du peuple, de di-
» viser l'assemblée en deux ou trois lieux
» différens, on choisira ceux qui convien-
» dront le mieux à tous. Chaque comte y
» amenera ses vicaires, ses centeniers, et
» trois ou quatre de ses premiers scabins.
» On rapportera d'abord dans ces assem-
» blées les affaires relatives à la religion et
» au clergé, ensuite toutes celles qui con-
» cernent les intérêts généraux et particu-
» liers. La volonté de Dieu est la nôtre;
» en conséquence nous ordonnons que nos
» envoyés s'enquèrent de tout avec vigi-
» lance, qu'ils remplissent leurs offices
» avec équité, qu'ils administrent le peu-
» ple avec concorde. Nous leur recom-
» mandons l'unanimité dans les délibéra-

» tions, et assistance mutuelle pour l'exé-
» cution. »

Dans d'autres capitulaires Louis ordonne « que le peuple soit interrogé sur toutes » nouvelles dispositions qui seraient ajou- » tées à la loi, et qu'après avoir donné leur » consentement, tous les assistans met- » tent leurs signatures au bas du capitu- » laire. »

Exact, comme son père, à suivre les formes qui consacraient la liberté du peuple et le respect pour la volonté nationale, ce prince, en publiant ses capitulaires, employait cette formule : *Le seigneur Louis, empereur, a promulgué ce capitulaire telle année de son empire avec l'assemblée générale du peuple dans le palais*, etc. : ainsi la sagesse se montrait dans les intentions, l'ordre dans la législation; mais, en même temps, la versatilité régnait dans les conseils, la faiblesse dans les actes et l'intrigue dans la cour.

Il ne se tint presque point d'assemblée où Louis ne publiât quelques lois sévères pour dépouiller les grands de leurs usurpations et pour réformer les mœurs du

clergé; il y renouvela les décrets de son père pour assujettir les moines, les chanoines à des règles austères, et pour empêcher les évêques, les abbés et les abbesses de porter les armes et de marcher à la tête de leurs soldats. Cette rigueur, mal soutenue, excita la haine sans obtenir l'obéissance. *Les Italiens*, dit Pasquier, *qui, en s'agrandissant de nos dépouilles, ne furent chiches de belles paroles, voulurent attribuer tout ceci à la grande piété de Louis, et l'honorèrent du mot latin* PIUS; *les sages mondains de notre temps, l'imputant à un manque de courage, l'appelèrent* LE DÉBONNAIRE, *parole qui implique sous soi quelque chose de sot.*

En associant Lothaire à l'empire, en donnant le royaume d'Aquitaine à Pépin et celui de Bavière à Louis, l'empereur cédait, contre son gré, à l'ambition de ses fils et à l'influence de sa femme; sa faiblesse lui laissait diviser des États que sa raison lui conseillait de laisser réunis; et, en cherchant à diminuer les inconvéniens de ce partage, son esprit inconséquent les aggrava.

Il plaça Bernard, roi d'Italie, Pépin et Louis sous la dépendance de Lothaire; il voulut qu'ils se rendissent une fois par an près de ce prince pour recevoir ses instructions, et leur défendit de conclure la paix, de faire la guerre ou de se marier sans son ordre; enfin il décida que leurs royaumes ne seraient point partagés entre leurs enfans, mais qu'ils passeraient à celui d'entre eux qui serait désigné par leur père et élu par le peuple.

C'était vouloir à la fois diviser et réunir, élever et humilier; c'était faire des rois sans pouvoir, et changer le bienfait en affront : ainsi ce singulier acte n'eut d'autre effet que celui de couronner des ingrats et d'armer des mécontens.

Le roi d'Italie surtout en conçut un vif ressentiment; l'obéissance à son oncle était pour lui un devoir de la nature, mais l'assujettissement à son jeune cousin Lothaire lui parut une injure. Un grand nombre de seigneurs et d'évêques, irrités par les réformes sévères de Louis, offrirent à Bernard leurs conseils, leur appui et leurs troupes. Bernard, enhardi par eux, prit

les armes, occupa les Alpes, et pénétra en France.

L'empereur, à la tête des Francs orientaux, marcha pour le combattre, et s'avança jusqu'à Châlons. Mais, tandis qu'il déployait ses forces contre son neveu, Hermengarde se servait, pour le perdre, d'armes plus funestes : elle parvint par ses intrigues à gagner les grands qui l'entouraient. Bientôt, abandonné par des alliés infidèles, trahi par des officiers corrompus, Bernard se vit contraint à se soumettre; et, après avoir obtenu pour sa sûreté des promesses peu sincères, il vint à Châlons implorer la clémence de l'empereur qui le soumit au jugement des Francs.

Ce prince s'attendait à l'indulgence, et n'éprouva qu'une implacable sévérité : l'assemblée est convoquée, le procès s'instruit; les complices de Bernard le trahissent lâchement; cette bassesse fit leur honte et non leur salut.

On dégrada tous les prêtres trouvés coupables ; Bernard, ainsi que Réginard, comte du Palais, et les principaux seigneurs de son parti furent condamnés à mort. Louis commua leur peine, et voulut

qu'on leur crevât les yeux, coutume barbare empruntée aux peuples d'Orient.

Berthemont, comte de Lyon, chargé de l'exécution, fit faire cette cruelle opération de manière à ôter la vie en même temps que la vue : le roi d'Italie, digne du nom de Charlemagne, arrachant un glaive aux bourreaux qui l'entouraient, en tua cinq avant de succomber. Réginard et lui ne survécurent que trois jours au supplice : la foule des conjurés languit dans les cachots ou dans l'exil.

Après s'être ainsi armé et souillé de la hache des tyrans, Louis, qu'on ne devait plus alors nommer le Débonnaire, reprit avec quelque éclat le glaive carlovingien. Les Bretons s'étaient révoltés sous la conduite d'un chef nommé Morvan, qu'ils avaient couronné : Louis courut en Bretagne, combattit, triompha, tua Morvan et soumit la Bretagne au gouvernement d'un duc.

Revenu à Angers, il trouva Hermengarde mourante, et reçut ses derniers soupirs. Une méfiance excessive était le trait principal du faible caractère de Louis : redoutant l'ambition de ses trois frères, en-

fans naturels de Charlemagne, il les contraignit à se faire prêtres; par là il rendit ses ennemis plus irréconciliables, plus inviolables et plus dangereux.

Isolé dans son palais depuis son veuvage, l'empereur revint à son premier penchant pour la vie monastique; mais les moines qu'il consulta combattirent eux-mêmes son goût pour la retraite; ils lui conseillèrent de prendre une nouvelle épouse. L'empereur suivit leurs avis, appela dans son palais les filles des grands de l'empire; et, pour son malheur ainsi que pour celui de la France, il choisit entre elles Judith, fille du comte Guelphe de Bavière. Cette princesse ne fut que trop célèbre par son esprit, par sa beauté et surtout par ses vices : les intrigues, les mauvaises mœurs, la discorde et l'anarchie entrèrent avec elle dans le palais de Louis. (819)

Cependant au dehors le sceptre de Charlemagne n'avait encore rien perdu de son éclat. L'empereur reçut de nouveau les hommages du duc de Bénévent, des Abodrites, des Slaves et des Huns. Les Francs, assemblés à Aix-la-Chapelle, virent pa-

raître à leur tribunal Slaomir, roi des Abodrites, qui avait voulu secouer le joug de la France, et Lupus, duc des Gascons, qui venait d'être vaincu par les comtes de Toulouse et d'Auvergne; l'un perdit son duché, et l'autre son sceptre; Louis donna la couronne des Abodrites au fils de Thrasico, dévoué à la famille carlovingienne. Peu de temps après, le duc de Pannonie ayant arboré l'étendard de la révolte, une armée de Francs ravagea son pays; enfin Hérold, protégé par l'empereur, partagea le trône de Danemarck avec les fils de Godefroi.

Ces dernières lueurs d'une gloire qui allait tomber furent brillantes, mais courtes; les Sarrasins recommencèrent la guerre, et les Francs la soutinrent sans succès. Les Normands, embarqués sur treize vaisseaux, trouvèrent les rivages de la France mal défendus, pillèrent trois cents lieues de côtes, et ravagèrent, sans trouver d'obstacles, celles de l'Aquitaine et de la Normandie.

Louis était alors plus occupé des dissensions de sa cour que des dangers de l'empire : en 821 il confirma dans l'assem-

blée de Nimègue le partage précédemment fait entre ses fils; il assigna aux rois de Bavière et d'Aquitaine quelques domaines pour entretenir leurs cours; l'Italie et le reste de l'empire furent donnés à Lothaire, qui devait y régner sous l'autorité de son père. Dans le même temps ce jeune prince épousa Hermengarde, fille du comte Ugon, seigneur riche, ambitieux et puissant. L'empereur fit jurer aux grands assemblés à Nimègue de maintenir fidèlement l'acte de partage.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LOUIS-LE-DÉBONNAIRE, EMPEREUR.
LOTHAIRE, ASSOCIÉ A L'EMPIRE ET ROI D'ITALIE.
PÉPIN, ROI D'AQUITAINE.
LOUIS, ROI DE BAVIÈRE.

(821.)

AUCUN monarque des Francs ne convoqua plus fréquemment que l'empereur les assemblées nationales : le génie de son père y cherchait un appui solide, la faiblesse de son successeur n'y trouva qu'un dangereux écueil ; Charles les dirigeait, elles dominèrent Louis ; l'un en faisait le sanctuaire des lois, et l'autre un confessional public ; Charlemagne y rendait compte de ses triomphes, Louis-le-Débonnaire de ses erreurs et de ses péchés ; le premier y réformait les mœurs du clergé et des grands, le second y faisait pénitence ; Charles y promulguait des lois, et Louis de funestes

concessions; l'un y protégeait la liberté des peuples, l'autre y légalisait la tyrannie croissante des évêques et des seigneurs.

En 822, au milieu des Francs assemblés à Attigny-sur-Aisne, Louis, bourrelé par des remords tardifs, déclara publiquement qu'il avait péché contre son neveu Bernard, contre les abbés Adélard et Vala, contre ses trois frères naturels, supplia humblement ceux-ci, ainsi que l'assemblée et le peuple français, de lui pardonner ses torts, distribua de larges aumônes avec plus de prodigalité que de discernement, et crut peut-être alors, par son humilité impolitique, égaler la gloire du grand Théodose en n'imitant que sa pénitence.

Cette première dégradation volontaire de la dignité royale a justement été considérée par plusieurs historiens philosophes comme une des causes principales des malheurs et de la honte de ce règne déplorable. *Un prince*, dit Condillac, *se rend estimable lorsqu'il reconnaît et répare ses fautes; mais il devient l'objet du mépris s'il les avoue par faiblesse; Louis commettait une haute imprudence,*

et faisait une injure réelle à la nation en se reprochant et en s'attribuant, comme un crime, un jugement qu'elle-même avait porté.

Cet abaissement de l'empereur dévoila sa faiblesse aux yeux des grands et des prêtres, et ne leur apprit que trop à en abuser. On publia dans cette assemblée des lois rigides contre tous ceux qui attenteraient aux droits des évêques, des abbés, et qui leur causeraient quelques dommages. En lisant une partie des capitulaires de Louis, on n'y voit en général qu'un recueil de priviléges ecclésiastiques.

Après la séparation des Etats, Lothaire partit pour l'Italie; l'empereur chargea de présider les conseils de ce prince, Vala, ancien ministre de Charlemagne. Vala conservait un vif souvenir de son exil et des injustices de Louis; ses talens rendaient sa haine dangereuse, et ce fut lui qui bientôt disposa l'esprit de Lothaire à la révolte contre son père.

Pépin se rendit en Aquitaine, où il épousa Ingeltrude, fille d'un seigneur puissant, Théodebert, comte de Madrix. Louis, le troisième des fils de l'empe-

reur, alla en Bavière, et, après avoir apaisé quelques troubles dans la Dalmatie, il lui donna pour gouverneur et pour duc un prince nommé Ladislas.

L'époque des conquêtes et de la gloire des armées françaises était passée; on soutint sans éclat et sans succès marquans une guerre insignifiante contre les Abodrites, les Slaves et les Wilses; une nouvelle puissance s'élevait alors sur les frontières orientales de l'empire; les Bulgares, vainqueurs des Abares et des Huns, étendaient journellement leur domination sur les pays soumis aux empereurs de Grèce et de France; leur roi envoya en 823 une ambassade à Louis pour solliciter son amitié; ce vain hommage suffit pour désarmer l'empereur.

L'ambition des pontifes de Rome profitait avec une habileté constante de la faiblesse du successeur de Charlemagne. Le pape Pascal, fidèle à son système, couronna Lothaire à Rome pour persuader au peuple qu'un empereur ne pouvait régner sans l'aveu du saint Siége. Ce pontife, affectant une autorité souveraine, fit trancher la tête à quelques sei-

gneurs romains dont il confisqua les terres. Cette usurpation ouverte de pouvoir réveilla enfin Louis, et excita sa colère; il envoya en Italie des commissaires chargés d'examiner la conduite du pape : la violation des lois était manifeste, mais, quoique les faits fussent évidens, Pascal les nia et se purgea par serment; peu de temps après il mourut; Eugène second le remplaça, et fut contraint à restituer les confiscations de son prédécesseur.

L'année suivante, (824), les Bretons, qui ne pouvaient s'accoutumer au joug, prirent les armes. L'empereur, accompagné de ses deux fils Pépin et Louis, ravagea leur pays, et Viomar, leur chef, fut obligé de venir prêter serment de fidélité dans l'assemblée d'Aix-la-Chapelle convoquée en 825. Ce serment forcé fut violé promptement; Viomar se révolta de nouveau; mais Lambert, comte de Nantes, le vainquit et le tua.

L'empereur se faisait encore respecter par son courage lorsqu'il marchait à la tête de ses troupes; mais déjà il paraissait plus rarement dans les camps; il chargeait presque toujours ses fils ou ses gé-

néraux de combattre. Les occupations religieuses l'emportaient dans son esprit superstitieux sur tout autre devoir ; et, tandis que ses lieutenans repoussaient ses ennemis, entouré de moines et chantant des psaumes avec eux, il ordonnait des missions et prescrivait des jeûnes pour éloigner les malheurs dont il se croyait menacé par l'apparition de quelques comètes. Il en découvrit une le premier, sachant mieux étudier et connaître les astres que les hommes.

Ses vassaux s'accoutumaient peu à peu à ne plus compter sur sa protection et à ne plus craindre son ressentiment. Un seigneur espagnol, Jnigo Arista, se rendit indépendant sous la protection d'Abdérame, roi de Cordoue, et se vit soutenu par les Gascons et par les Basques. Une armée française le battit d'abord, et lui enleva Pampelune ; mais les Francs, aussi négligens dans les retraites qu'impétueux dans les attaques, furent, à leur retour en France, surpris et taillés en pièces par les Basques. Jnigo, profitant de ce succès, conserva son indépendance, et devint en 825 le fondateur du royaume de Navarre.

Au lieu de réparer cet échec, Louis, uniquement occupé des intérêts de l'Église et des intrigues de la cour, convoquait à Paris une assemblée du clergé : il y reçut une ambassade de *Michel-le-Bègue ;* les envoyés de l'empereur d'Orient renouvelèrent la contestation relative au culte des images ; le clergé français se montra encore contraire à ce culte, et le pape, qui ne voulait pas rompre avec la France, calma les esprits par de sages ménagemens et par une adroite tolérance.

Le champ de mai fut ensuite convoqué à Mayence. Mais ce n'était plus, comme au temps de Charles, la France armée, méditant des conquêtes et portant l'effroi dans le Nord. On ne s'occupa dans ce champ, jadis si belliqueux, que des cérémonies pompeuses du baptême d'Hériold, roi de Danemarck, et des décrets à rendre pour charger une mission de convertir les Normands. L'heure de la décadence des deux empires était arrivée, et depuis ce moment on vit progressivement s'élever avec rapidité sur leurs ruines la puissance des guerriers du Nord comme celle des Sarrasins, des Bulgares, des Vé-

nitiens et des pontifes de Rome. Bientôt la France, déchirée par des troubles civils dont les germes commençaient à se manifester, se vit hors d'état de faire respecter sa puissance, et les Francs employèrent à se déchirer les mêmes armes et le même courage dont Charlemagne avait fait un si glorieux usage pour étendre leur domination des bords de l'Océan aux rives de la Vistule.

En 828 l'impératrice Judith venait de donner le jour à un fils nommé Charles-le-Chauve. Sa naissance fit la joie de son père, et sa vie les malheurs de sa patrie. Les auteurs crédules de ce temps prétendent que de nombreux présages, des tremblemens de terre, des pluies de sang, l'apparition de plusieurs comètes, l'écroulement d'une partie du palais d'Aix-la-Chapelle annoncèrent alors de grands désastres : les hommes aiment à chercher dans le ciel la cause des maux dont l'histoire trouve la source dans leurs fautes.

Judith était belle, galante, ambitieuse; son esprit adroit dominait le caractère faible de Louis; tous deux se laissaient

diriger par les conseils d'un favori nommé Bernard, duc de Septimanie. Ce duc, pour accroître son crédit, flattait l'ambition de Judith en même temps qu'il aigrissait la méfiance de l'empereur contre ses fils et contre les grands : c'est toujours en effrayant les rois que les courtisans les conduisent à leur perte, car la crainte et la rigueur font naître les périls qu'elles veulent éloigner.

La malignité publique accusait l'impératrice et le favori d'un commerce criminel. Louis fortifia ses soupçons en accordant à Bernard la charge de grand chambrier, qui lui donnait des motifs fréquens d'entretenir en secret l'impératrice. Les fils de l'empereur, jaloux de l'influence de Judith, adoptaient avidement les bruits injurieux répandus par les seigneurs mécontens. On poussa la calomnie ou la médisance au point de dire que Charles était le fruit d'un adultère et l'enfant de Bernard.

Dans l'assemblée convoquée à Aix-la-Chapelle, on put déjà s'apercevoir d'une mésintelligence funeste près d'éclater. Aison, accompagné de quelques autres

leudes soupçonnés comme lui par l'empereur d'intrigues et de trahison, s'enfuit précipitamment en Espagne, et souleva une partie de ce pays en faveur des Sarrasins. Pépin et le duc Bernard, envoyés pour réprimer cette rébellion, ne purent s'entendre; leur division fut utile à leurs ennemis : les Sarrasins vainquirent les Francs, ravagèrent la Catalogne, et pénétrèrent en Septimanie.

Charlemagne aurait volé aux Pyrénées; Louis y envoya des commissaires : Hélisachar, abbé de Saint-Riquier, et deux comtes furent chargés par lui de s'informer des causes de ce désastre. Ces commissaires, gagnés par Bernard, revinrent à Aix-la-Chapelle. Là, ils accusèrent le beau-père de Lothaire et un favori de Pépin d'avoir retardé la marche des troupes. Le parlement les condamna à mort : l'empereur commua leur peine en exil.

Ce tempérament ne satisfit ni les princes ni Bernard : tout monarque qui ne sait pas comprimer sa cour et s'en faire craindre, ne peut pas long-temps gouverner ses peuples : depuis ce moment les grands, enhardis par la faiblesse de Louis, répan-

dirent partout l'esprit de haine contre l'impératrice et de révolte contre l'empereur.

L'orgueil national reçut cette même année un faible dédommagement : le comte de Luques, à la tête d'une petite armée de soldats corses, débarqua en Afrique près de Carthage, dévasta le pays et en rapporta un riche butin. Partout ailleurs l'empire fut livré aux courses et aux déprédations des musulmans, des Bulgares et des Normands. On accusait la faiblesse de Louis et des maux qu'elle faisait et de ceux qu'elle laissait faire.

Le mécontentement des princes augmentait journellement; Vala, abbé de Corbie, avait pris une grande influence sur son ordre et sur la noblesse; il organisait, dirigeait les mécontens; le saint Siége et le clergé de France se montraient dociles à ses avis. L'empereur crut calmer et enflamma ces dispositions séditieuses en rassemblant dans une seule année quatre conciles. Les évêques y firent entendre de vives plaintes contre le commerce d'esclaves auquel se livraient alors les juifs, et que l'on accusait Bernard de favoriser.

Plus les haines publiques éclataient contre le favori, plus l'empereur, dominé par Judith, lui prodiguait de grâces; il le nomma premier ministre et gouverneur du prince Charles. Les prêtres et les seigneurs mécontens s'efforçaient alors de faire croire au peuple que Louis était ensorcelé par Judith.

Déjà, dans les discussions publiques, on voyait les grands et les prélats sortir des bornes du respect et préluder par des discours séditieux à des actions coupables. L'abbé Vala reprocha publiquement à l'empereur de se trop mêler des affaires de l'Église. « Vous prétendez, lui dit-il, con-» férer à votre gré les bénéfices ecclésias-» tiques comme si vous aviez la puissance » de conférer le Saint-Esprit. »

L'impératrice, effrayée des orages qui la menaçaient, espéra les écarter en brouillant les trois princes, et crut en même temps qu'elle pourrait profiter de leur division pour assurer le sort de son fils. Dans cette vue, changeant tout à coup de plan et de langage, elle fit rappeler à la cour Lothaire, que ses conseils en avaient éloigné. L'adroite princesse l'accueillit avec

amitié, le séduisit par de trompeuses marques de confiance et d'abandon ; enfin, démêlant sa jalousie et son ambition secrète, elle lui persuada d'affaiblir le pouvoir de ses frères en donnant un apanage à Charles.

Lothaire y consentit; Louis, d'accord avec lui, déclara dans une diète, convoquée à Worms en 829, son fils Charles roi d'Allemagne. Il forma son royaume des provinces de la Souabe, de l'Helvétie et des Grisons. Après avoir commis cette grande faute, cause de tant de malheurs, il renvoya Lothaire en Italie.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LOUIS-LE-DEBONNAIRE, EMPEREUR.
LOTHAIRE, ROI D'ITALIE, ASSOCIÉ A L'EMPIRE.
PEPIN, ROI D'AQUITAINE.
LOUIS, ROI DE BAVIÈRE.
CHARLES II, DIT LE CHAUVE, ROI D'ALLEMAGNE.

(829.)

L'EMPEREUR, de retour à Aix-la-Chapelle, partagea, quelque temps et sans prévoyance, ses jours entre ses occupations favorites, l'étude de la théologie, les pratiques monacales et les plaisirs de la chasse. Au printemps de l'année 830 il parcourut les côtes et visita les ports des Pays-Bas. Partout le silence ou les plaintes du peuple purent lui faire entrevoir de tristes vérités que lui cachaient sa cour. Les esprits s'agitaient, fermentaient, et il était trop évident que les mécontens n'attendaient plus qu'un chef.

Bientôt leur audace se manifesta au milieu d'une assemblée nationale ; l'abbé Vala, leur guide et leur conseil, prit le langage hautain d'un empereur réprimandant un sujet, et il adressa au monarque de violens reproches que ce faible prince reçut avec l'humilité d'un moine.

La plupart des évêques applaudirent Vala ; *quelques-uns mêmes*, dit l'abbé Vély, *allèrent jusqu'à prétendre qu'étant préposés par Dieu pour gouverner les pécheurs, ils pouvaient déposer les rois lorsqu'ils étaient indociles à leurs avertissemens.*

Depuis l'élévation de Charles Martel au souverain pouvoir, la France avait été délivrée du fléau des guerres civiles ; elle ne s'était servie de ses armes glorieuses que pour subjuguer des peuples étrangers. Mais, sous le règne de Louis, tout changea ; les bases de l'ordre s'ébranlèrent, les liens de l'obéissance se rompirent, les Français se déchirèrent entre eux, et leurs ennemis, naguère tremblans, se relevant au bruit de ces orages, méprisèrent promptement une puissance qu'ils ne redoutaient plus.

De ce moment le trône ne trouva plus de soldats pour défendre les intérêts généraux de la nation ; on ne s'arma plus que pour soutenir des querelles privées. Chaque prince, chaque seigneur disposa, suivant ses passions, de ses vassaux et de sa milice. A la faveur de cette anarchie les Bretons, les Frisons, les Gascons, les Huns, les Bulgares, les Slaves brisèrent le joug qui leur était imposé ; les papes s'emparèrent de l'autorité souveraine ; les Normands dominèrent la mer et pillèrent les côtes.

L'année 830 fut l'époque fatale de l'écroulement de cette puissance colossale, si laborieusement et si rapidement fondée par Charlemagne. Louis venait de s'armer contre les Bretons, et ses trois fils reçurent l'ordre de rejoindre ses drapeaux. Cette guerre difficile, périlleuse et peu lucrative déplaisait aux grands ; la pauvreté et la bravoure bretonnes ne leur offraient que des dangers sans dédommagement.

Le roi Pépin, les trouvant disposés à seconder sa haine contre Judith et contre Bernard son favori, décida facilement les nobles d'Aquitaine à tourner leurs armes

contre l'empereur. Il marche à leur tête, s'approche de la Loire, chasse d'Orléans le comte Odon qui commandait un corps de troupes impériales, et s'avance jusqu'à Verberie. Là il est rejoint par son frère Louis, roi de Bavière, qui était entré dans ses projets, et partageait ses ressentimens.

L'empereur, informé de leurs mouvemens, accourt pour punir ses fils rebelles; il établit son camp dans la plaine de Compiègne; mais, au moment où il donne le signal du combat, son armée éclate en murmures, en menaces, et demande à grands cris l'exil du favori.

Le duc Bernard connaissait trop Louis pour compter sur sa fermeté; il prit promptement la fuite, et se réfugia dans les murs de Barcelone. L'empereur, toujours brave contre les ennemis étrangers, mais tremblant devant ses sujets, ordonne à Judith de s'éloigner et de s'enfermer à Laon dans le couvent de Sainte-Marie. La pusillanimité irrite les factions qu'elle veut calmer; les comtes Guérin et Lambert, envoyés par les princes, surprennent, dispersent l'escorte de l'impératrice, l'en-

lèvent et la conduisent à Verberie, où elle fut contrainte de prendre le voile, et de promettre qu'elle déterminerait son époux à se faire moine. Dans ce dessein, on lui permit d'avoir une entrevue avec lui. Ce faible monarque consentit à la captivité de sa femme, mais refusa de quitter la pourpre pour le froc. Judith partit seule, et se revêtit de l'habit religieux à Sainte-Ragonde de Poitiers.

Sur ces entrefaites, Lothaire, à la tête de l'armée d'Italie, vint rejoindre ses frères. Louis, entouré de rebelles, abandonné de ses soldats et vaincu sans combattre, demeura prisonnier de ses enfans.

Les trois princes signalèrent leur nouveau pouvoir par des actes de cruauté; ils firent crever les yeux du frère de Bernard, nommé Héribert, bannirent de France Odon son cousin, et enfermèrent dans un couvent les deux frères de l'impératrice. Après avoir satisfait leur haine, ils appelèrent près d'eux Jessé, évêque d'Amiens, Hilduin, abbé de Saint-Denis, et Vala, abbé de Compiègne, pour délibérer sur le sort de leur père : les prélats voulaient

qu'on déposât l'empereur, mais les princes plus timides décidèrent qu'ils régneraient sous son nom. Lothaire fut chargé de l'administration de l'empire et de la garde du monarque, il resta en France; Pépin retourna en Aquitaine, et le jeune Louis en Bavière.

Cependant l'empereur captif, indigné de tant d'affronts, en méditait secrètement la vengeance; il n'ignorait pas que la Neustrie et la Bourgogne, autrefois chères aux Mérovingiens, mais trop négligées par Charlemagne, étaient le véritable foyer de la force des mécontens, tandis que les Francs orientaux restaient dévoués à sa maison, et respectaient encore en sa personne l'illustre sang de leur héros.

Ces deux peuples étaient divisés de sentimens, de mœurs et de langages. Les Francs, mêlés aux Gaulois dans la Neustrie, étaient devenus, pour ainsi dire, un nouveau peuple, et prenaient déjà le nom de Français. Les Francs orientaux, habitans des rives du Rhin et de la Franconie actuelle, s'assimilaient graduellement aux Germains, et s'appelèrent bientôt Allemands comme eux.

Louis conçut assez habilement l'avantage qu'il pourrait tirer de cette division des Francs. Ses fils furent moins clairvoyans; ils voulaient assembler le peuple en France. Louis obtint adroitement d'eux que le parlement serait convoqué à Nimègue. Peu de Français y viennent, beaucoup de Germains y accourent, l'immense majorité des membres de l'assemblée laisse éclater son attachement pour le monarque prisonnier, et une vive indignation des injures qu'il a reçues. La volonté nationale se manifeste; l'empereur sort de sa prison et reprend sa puissance; ses ennemis perdent leur audace; l'abbé Hilduin, quoique entouré de soldats, cède sans résistance aux vœux publics; il est exilé à Paderborn, le comte Lambert en Bretagne, l'abbé Vala à Corbie.

Ainsi l'empereur, dépouillé du sceptre par ses soldats, fut replacé sur le trône; mais il dut principalement ce changement de fortune à l'adresse d'un moine. Lothaire l'avait tenu quelque temps enfermé à Saint-Médard de Soissons, espérant que les religieux de ce couvent le détermineraient à prendre leur habit; mais leur

chef, Gombaut, ambitieux et rusé, aimant mieux régir un empire et gouverner un empereur que de faire un prosélyte, l'avait secrètement excité à reprendre sa liberté et son pouvoir. C'était par ses conseils que le vieux monarque avait demandé que les états se tinssent à Nimègue, et, tandis que ce moine adroit endormait Lothaire par de fausses espérances, il intriguait secrètement en Bavière et en Aquitaine, semait la discorde entre les princes, et excitait habilement la jalousie des deux plus jeunes contre l'aîné.

Toutefois, le parti des mécontens, quoiqu'il fût en minorité à Nimègue, tenta encore quelques efforts pour se relever, et pressa vivement Lothaire de ressaisir par les armes la puissance qui lui échappait. Ce prince eut avec leurs chefs une conférence qui dura toute une nuit; mais, soit par crainte, soit par remords, soit par inconstance, il refusa leurs offres de service, se jeta aux pieds de son père, et se réconcilia avec lui.

Les complices des princes rebelles deviennent souvent leurs victimes; Lothaire abandonna les siens, et l'empereur déclara

qu'ils seraient jugés l'année suivante 831 par un parlement convoqué à Aix-la-Chapelle.

Judith parut au milieu de cette assemblée, offrit de se justifier des crimes qu'on lui reprochait, ne trouva pas d'accusateurs, quitta le voile et recouvra tous ses droits.

Les chefs des mécontens, trahis par les princes, furent condamnés à mort; l'empereur commua d'abord leur peine en exil, et mérita ensuite son surnom de Débonnaire en faisant grâce à presque tous.

Ses trois fils reçurent l'ordre de rester dans leurs royaumes, et les apanages des deux plus jeunes furent augmentés au détriment de Lothaire.

Pour compléter son triomphe, et surtout celui de Judith, Louis rappela près de lui le duc Bernard; l'orgueilleux favori se montra tout armé aux yeux des Francs assemblés à Thionville, jeta son gant aux accusateurs, et offrit de se justifier par le duel; personne n'accepta son défi, et son innocence fut proclamée.

La France, qui avait vu avec indignation des prêtres ambitieux et des fils in-

grats outrager leur monarque et leur père, montra quelque temps pour l'empereur une vive affection ; il la méritait plus par ses intentions que par sa conduite ; aussi cet enthousiasme ne fut que passager ; Louis, se livrant avec une nouvelle ardeur à ses projets de réforme, aigrit les mécontens et augmenta leur nombre.

L'esprit de rébellion se répandit avec rapidité ; il avait pour but non le bien de l'État, mais le maintien des priviléges et la consécration des abus. Les factieux redoublèrent d'efforts pour armer de nouveau les princes contre leur père, et ils ne les y trouvèrent que trop disposés.

L'empereur, toujours dominé par sa femme, avait alors livré toute sa confiance et tout son pouvoir au moine Gombaut qui régnait sous son nom. Le crédit sans bornes de ce religieux excitait la haine des courtisans, l'ancien favori Bernard, irrité de la chute de son crédit, se rapprocha des princes, de ses anciens ennemis et de Vala ; ses conseils ranimèrent l'ambition de Pépin, et firent renaître ses coupables espérances.

Le jeune Louis de Bavière voulut lever

l'étendard de la révolte ; mais les Bavarois refusèrent de le suivre. Lothaire se contenta de semer dans la cour impériale et dans le clergé la discorde par ses intrigues. Pépin seul prit audacieusement les armes.

L'empereur marcha contre lui, le battit, pilla l'Aquitaine, enleva ce royaume à son fils, et dépouilla Bernard du duché de Septimanie, qu'il donna au comte Béranger.

Louis n'avait que des éclairs de vaillance, et la constance donne seule des succès durables. S'endormant au sein de la victoire, il en perdit les fruits. Pépin, réunissant ses forces, battit en détail celles de son père, et le contraignit à repasser la Loire.

Plus les princes irritaient leur père, plus le crédit de Judith s'agrandissait; son faible époux, cédant à ses instances et à son aveugle ambition, donna la couronne d'Aquitaine au prince Charles. Cet affront remplit les princes de fureur; leur haine ne connaît plus de bornes; ils se réunissent tous trois à Colmar, jurent de se venger, et font partager leur ressentiment à leurs peuples.

Un nouveau pape, Grégoire IV, entre dans leur ligue et accompagne Lothaire en Allemagne. *Ce pontife*, dit l'abbé de Condillac, *vient en France sans le consentement du souverain, commande, menace, parle en maître qui doit juger les rois, et qui ne connaît point de juges. C'est le premier pape qui ait osé de pareils attentats. Ainsi, ceux qui avaient, pour couronner un usurpateur, introduit la doctrine de l'inviolabilité attachée à l'oint du Seigneur, sont ceux mêmes qui le déposent.*

La race carlovingienne était loin de s'attendre à voir sa puissance ébranlée par ce même clergé qui avait prétendu la fonder sur le droit divin ; c'était manquer à la fois de mémoire et de prévoyance ; *car on a vu*, dit l'abbé Millot, *dans presque toutes les nations le corps sacerdotal faire la loi aux souverains et aux Etats tant qu'une législation éclairée ne lui a pas fixé des limites.*

L'empereur, à la tête de ses troupes, parut bientôt en Alsace en présence de ses fils. Les deux armées campèrent dans la plaine de Rothfeld près de Colmar. Des

deux parts, avant de se décider à combattre, on tenta d'abord la voie des négociations. Grégoire, offrant sa médiation avec une apparente impartialité qui se démentit promptement, passait continuellement d'un camp à l'autre; au lieu d'opposer à cette guerre impie l'éloquence de l'Evangile, cet étrange médiateur animait les passions des princes, et parlait à l'empereur en ennemi. —

Ce pontife, dit l'abbé Vély, *porta l'oubli de son caractère et de ses devoirs au point de menacer des foudres de l'Eglise quiconque ne se déclarerait pas contre Louis*. Cette conduite indigna la saine partie du clergé français; plusieurs évêques lui rappelèrent son serment, lui reprochèrent son parjure, et lui déclarèrent que, s'il les excommuniait, il retournerait lui-même en Italie chargé de l'anathème des Églises de France et de Germanie.

On lit dans la Vie d'Abogard, recueillie par Baluze et citée par le père Daniel, *que le pape, après les avoir reprimandés de ce qu'ils ne lui donnaient que le titre de frère, leur prodigua les noms inju-*

rieux de trompeurs, de parjures et de flatteurs ; enfin il leur répondit avec hauteur qu'aucune puissance ne pouvait le juger, et que l'autorité pontificale était au-dessus de l'autorité royale.

Cependant les princes, soutenus par l'influence du saint Siége, profitaient de la trève pour séduire les soldats de leur père ; et, tandis qu'ils trompaient le malheureux monarque par de fausses apparences de soumission, ils réussirent, par leurs intrigues, par leurs dons et par leurs promesses, à débaucher son armée ; le théâtre de ces perfidies, le camp de Rothfeld, c'est-à-dire *Champ-Rouge*, reçut d'après cet événement et conserva le nom de Lugenfeld, ou *Champ du Mensonge*.

En 832 l'empereur, abandonné pour la seconde fois par sa cour, par ses amis, par ses soldats, se voit livré sans défense à la haine de ses ennemis : ils exilent Judith à Tortone, Charles à l'abbaye de Pruym. L'ancien partage de l'empire, décrété en 817, est de nouveau confirmé ; les rois d'Aquitaine et de Bavière retournent dans leurs Etats ; Lothaire reste maître de l'empire et geôlier de son père ;

traînant avec lui son infortuné captif, il parcourt la France en triomphe, préside les assemblées, et renferme ensuite Louis dans le cloître de Saint-Médard de Soissons.

Lothaire convoqua tous les Francs l'année suivante au champ de mai qui se tint à Compiègne; Louis et Pépin refusèrent de s'y rendre, soit par pitié pour leur père, soit par jalousie contre leur frère, dont ils affectaient hautement de désapprouver la rigueur.

Cette conduite équivoque des rois de Bavière et d'Aquitaine répandit une vive inquiétude parmi les seigneurs mécontens; la crainte de voir Louis se relever et se venger les troublait; et comme la peur est le pire des conseillers, elle leur dicta les résolutions les plus violentes.

Les mœurs antiques, les canons de plusieurs conciles et quelques articles des capitulaires avaient établi en maximes que ceux qui s'étaient vus soumis à la pénitence publique ne devaient plus paraître dans les armées; et comme un prince dégradé ne pouvait plus régner, les évêques et les seigneurs rebelles, voulant empê-

cher l'empereur de jamais remonter sur le trône, se décidèrent à le déposer et à le dépouiller de sa chevelure.

Cette criminelle résolution, qui avilissait non-seulement le roi, mais la royauté, ne fut point adoptée dans le parlement sans éprouver une vive opposition; plusieurs seigneurs et plusieurs prélats soutinrent avec force les droits de la nature, de la justice et du trône. Thégan, métropolitain de Trèves, s'adressant au plus ardent des factieux, Ebbon, archevêque de Rheims, lui dit : « Est-ce ainsi, mal- » heureux affranchi, que tu reconnais les » bienfaits de ton souverain? Il t'a décoré » de la pourpre, et tu le couvres d'un ci- » lice; il t'a élevé sur le siége épiscopal, et » tu veux le précipiter du trône; as-tu » donc oublié ce précepte de l'apôtre : » *Respectez les maîtres du monde, soyez* » *soumis aux sublimes puissances, il* » *n'en est aucune qui ne vienne de* » *Dieu.* »

La voix des passions étouffa celle de la raison : les sujets rebelles de Louis devinrent ses juges, et le forcèrent à comparaître en accusé devant eux. Sa rési-

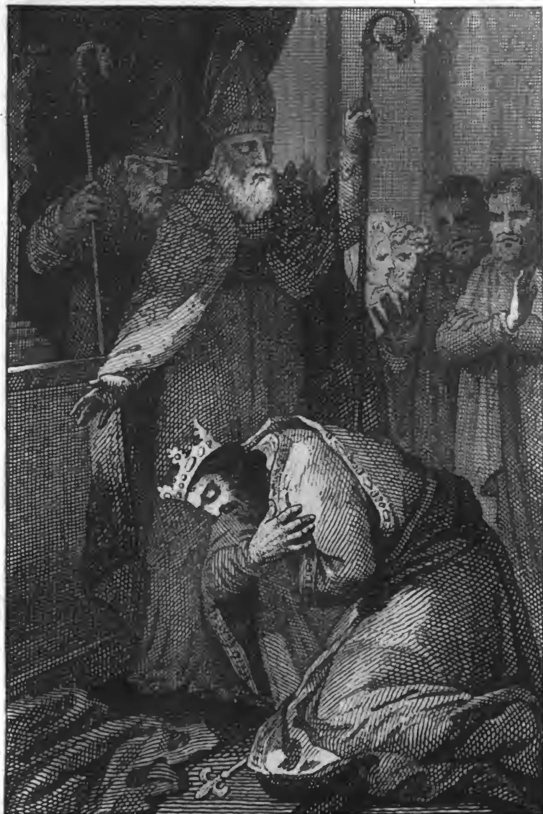
gnation, son humilité, ses larmes n'inspirèrent qu'une pitié momentanée qui fit bientôt place au mépris. On lui reprocha le supplice de Bernard, les violences exercées contre ses frères naturels, ses parjures en violant un traité de partage garanti par serment, la permission donnée à Judith de quitter le voile et de reprendre la couronne; on l'accusa d'avoir livré la France aux invasions des étrangers et au fléau des guerres civiles; enfin on le déclara coupable des maux qu'il avait attirés sur la France, en violant les lois religieuses et en préparant des expéditions guerrières pendant le saint temps de Carême.

L'empereur, hardi dans les périls de la guerre, était tremblant lorsqu'on lui parlait de l'enfer et du ciel. Sa conscience timorée lui faisait considérer ses malheurs, non comme un résultat de la force de ses ennemis, mais comme un effet du courroux céleste; aussi, loin de chercher à se défendre, il se reconnut criminel et offrit de se soumettre à la pénitence publique.

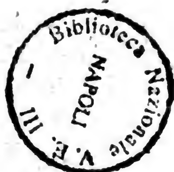
Jusque-là les champs de mars et de mai, hérissés de lances et retentissans du bruit des boucliers, n'avaient vu paraître

au milieu des Francs belliqueux que des princes guerriers, portés en triomphe sur le pavois, et le glaive à la main, au choc bruyant des framées, excitant aux combats une jeunesse turbulente, avide de périls, de pillages et de conquêtes. Mais alors, par un déplorable contraste, ces mêmes Francs voient entrer dans l'église de Saint-Médard le successeur de Clovis, le descendant de Charles-Martel et de Pépin, le fils de Charlemagne, humilié, contrit, suppliant; un cilice est étendu devant lui, et il tombe lâchement aux pieds des archevêques et des évêques de Reims, de Lyon, de Vienne, de Narbonne, d'Amiens, de Troyes et d'Auxerre.

Là, en présence de Lothaire, des grands et du peuple, élevant la voix, non plus pour revendiquer ses droits, pour réprimer des rebelles, pour proposer des lois et pour ordonner des triomphes, « Je confesse, dit-il, avoir indignement rempli » mes fonctions royales ; ma négligence a » scandalisé l'Église ; mes péchés ont offensé Dieu ; j'ai attiré sur le peuple tous » les fléaux du désordre et de l'anarchie. » En conséquence j'ai résolu d'expier pu-



Pénitence publique de Louis le Débonnaire.


Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III

» bliquement mes torts, afin d'obtenir
» du Seigneur l'absolution de mes crimes
» par l'intervention de ceux auxquels
» Dieu a confié le pouvoir de lier et de
» délier. »

Après cet aveu, les prélats lui demandent une confession plus détaillée, et lui présentent les huit articles qui formaient son acte d'accusation. Louis les lit tout haut, en confesse le contenu; il demande lui-même la pénitence publique, signe sa confession, prie les prêtres de la déposer sur l'autel, détache sa ceinture militaire, se dépouille des vêtemens impériaux, et se revêt de l'habit de pénitent.

C'était se déclarer incapable de régner; on se sent également surpris et indigné de l'arrogance sacrilége des ministres d'un Dieu de paix, de l'audace criminelle des fils ingrats de Louis, et de l'inconcevable pusillanimité de leur père.

M. Sismondi dit avec raison *que le plus grand des crimes dont Louis venait s'accuser à Soissons fut peut-être celui de déshonorer par sa lâcheté une nation qui lui avait confié spécialement la garde de son honneur.*

Cette nation ne tarda pas long-temps à se montrer humiliée et irritée de la dégradation de son monarque. Lothaire, gouverné par les conseils des comtes Mathfrid et Lambert, emmenait à sa suite l'empereur pénitent et captif, et donnait ce honteux spectacle à la capitale de l'empire, à cette ville d'Aix-la-Chapelle où l'ombre de Charlemagne dut frémir en voyant son fils flétri et détrôné; alors le mécontentement des peuples éclata de toutes parts.

Un moine, nommé Daniel, porta la consolation et l'espoir dans le cœur du monarque infortuné, en glissant secrètement, avec l'hostie qu'il lui présentait, un billet que ce prince lut peu de momens après dans sa cellule. Il y apprit que Judith n'était ni morte ni religieuse, comme on avait voulu le lui faire croire; que de nombreuses associations se formaient en sa faveur dans les provinces, et que les comtes Eggebard, Guillaume, Bernard et Guérin levaient des troupes dans le dessein de lui rendre la liberté.

Louis de Bavière et Pépin, cédant aux remords, à la crainte ou au vœu pu-

blic, se réunirent aux partisans de l'empereur ; les uns s'avancèrent sur la Loire, les autres sur le Rhin ; tous sommèrent Lothaire de traiter leur père et leur souverain avec plus de respect et moins de rigueur.

Lothaire, tourmenté par sa conscience, abandonné par ses complices, effrayé par cette explosion subite de l'opinion publique, cède à l'orage, laisse son père libre, et fuit en Dauphiné, où il lève à la hâte de nouvelles troupes pour défendre ses Etats et sa vie.

L'empereur, délivré, hésite encore à remonter sur le trône ; comme prince, aucun obstacle ne l'arrête, mais comme pénitent, ses scrupules religieux le retiennent et résistent aux instances d'un peuple léger, aussi enthousiaste alors qu'il s'était montré naguère séditieux. Il déclare qu'il ne reprendra l'exercice de l'autorité souveraine qu'après avoir été absous par l'Eglise.

Bientôt les évêques, qui n'avaient point abandonné sa cause, se rassemblent, lui donnent solennellement l'absolution, et déclarent, au nom de l'Eglise, que l'in-

capacité de régner doit cesser avec la pénitence. Tous ses malheurs semblent finis ; ses deux fils Louis et Pépin viennent implorer son pardon ; leurs troupes surprennent Tortone, et délivrent Judith, qui le rejoint à Aix-la-Chapelle.

Il aurait voulu désarmer Lothaire et ses partisans par un oubli généreux de leurs crimes, mais l'altière Judith, reprenant sur lui son funeste empire, l'excita à la rigueur et à la vengeance. Par là, elle prolongea les troubles qui déchiraient l'Empire ; sa haine implacable rendit à Lothaire des amis, des forces et des espérances.

Il combattit avec courage, et repoussa une armée impériale envoyée contre lui ; une autre armée de l'empereur fut mise en fuite par les comtes Lambert et Mathfrid. Plusieurs seigneurs, victimes de l'orgueil d'une femme vindicative, périrent dans ces combats opiniâtres et sanglans ; l'abbé de Saint-Martin y fut tué, et se vit ainsi justement puni d'avoir quitté la croix pour le glaive.

Lothaire, profitant cruellement de ses avantages, livra Châlons aux flammes, et

s'avança jusque sous les murs d'Orléans ; mais là le sort cessa de favoriser ses armes impies. Louis de Bavière, traversant le Rhin, était arrivé au secours de son père.

Les deux armées ennemies campèrent près de Blois. La victoire n'offrait aux Français de l'un et de l'autre parti que des lauriers effrayans, achetés par le parricide ou par le fratricide ; on hésite à commencer cet affreux combat ; on négocie ; pendant les conférences, les officiers, les soldats se rapprochent, se communiquent l'horreur que leur inspire la révolte d'un fils contre son père. Lothaire se voit tout à coup abandonné par ses troupes ; sans ressources et sans espoir, il se rend et se prosterne aux pieds de l'empereur. Louis, désarmé par sa soumission, lui pardonne et le renvoie en Italie.

Après cet acte de clémence, Louis, pour satisfaire non ses propres ressentimens, mais ceux de l'impératrice, convoqua en 835 à Thionville un parlement pour juger à leur tour les juges rebelles qui l'avaient dégradé et détrôné.

Là, huit archevêques et trente-cinq évêques prononcèrent la condamnation

des archevêques de Reims, de Lyon et de Vienne; ils furent déposés. L'orgueilleux Ebbon, alors aussi humble qu'il s'était montré violent et impérieux, lut lui-même sa sentence, et en reconnut formellement la justice.

Dans cette même assemblée, l'empereur, oubliant toujours que la versatilité des gouvernemens est le plus évident symptôme de leur faiblesse et la plus féconde cause de leurs périls, fit un nouveau partage de l'empire. Lothaire se vit dépouillé du titre d'empereur; l'Italie fut son seul apanage : on partagea le reste de l'empire français entre ses trois frères.

Louis-le-Débonnaire avait l'âme trop faible pour résister long-temps à cette succession inouïe des chances d'une fortune qui tant de fois l'avait fait sortir de son palais pour le jeter dans les fers, et arraché du cloître pour le replacer sur le trône; sa santé s'affaiblissait visiblement; il souffrait à-la-fois des malheurs du peuple et des siens.

Le sort le délivra cette année de plusieurs ennemis dangereux; de Vala, des évêques d'Amiens et de Troyes, ainsi que

des comtes Mathfrid et Lambert, chefs des mécontens; mais ils ne succombèrent qu'à un fléau funeste qui venait de succéder à celui des guerres civiles; la peste achevait de moissonner en France les guerriers que la discorde avait épargnés.

Non moins redoutable que cette contagion, une invasion de Normands ravageait alors la Frise. Ces pirates s'emparèrent de l'île de Valcheren, et livrèrent au pillage les côtes de l'Océan.

Louis, effrayé de tant de maux qu'il attribuait à la colère divine, renonça au voyage de Rome, qu'il était sur le point d'entreprendre. Judith elle-même, agitée par la crainte, et redoutant pour son fils Charles la jalousie des rois d'Aquitaine et de Bavière, crut nécessaire de lui ménager la protection de Lothaire. Elle fit rappeler ce prince à la cour, et lui rendit la faveur de son père.

L'effet de cette réconciliation fut encore un nouveau partage; mais comme il étoit dicté par l'amour aveugle de Judith pour son fils, ce partage ralluma le feu de la discorde qu'il était si urgent d'éteindre. On enleva à Pépin et à Louis toutes les

terres qui n'étaient pas renfermées dans l'Aquitaine et dans la Bavière; Lothaire reprit bien le titre d'empereur, mais on ne lui laissa aucuns domaines hors de l'Italie. Tout le reste de l'empire fut donné au fils de Judith.

L'impétueux Lothaire, irrité de se voir ainsi trompé par les fausses caresses de l'impératrice, quitta de nouveau la cour, et fortifia les Alpes. Les deux autres princes se soumirent momentanément et se rendirent à l'assemblée nationale que l'empereur avait convoquée à Kiercy en 838 : renonçant alors aux armes, mais non aux intrigues, ils s'efforcèrent d'aigrir les ressentimens des seigneurs.

Le faible Louis alimentait leurs mécontentemens, en suivant le conseil de ses confesseurs qui voulaient que la noblesse, épuisée et ruinée par la guerre civile, rendît aux églises et aux monastères tous les biens qu'elle leur avait pris.

Tel était alors l'état déplorable de la France : les évêques déposaient les rois; les moines dirigeaient les conseils; les abbés paraissaient armés dans les camps; les nobles, portant tour à tour la cui-

rasse et l'habit religieux, se faisaient donner des bénéfices ecclésiastiques qu'ils s'appropriaient ensuite comme seigneurs, après en avoir joui comme abbés; les princes voyaient leurs limites tantôt étendues, tantôt rétrécies; personne ne savait ce qu'il devait posséder ou perdre; les princes ignoraient quels étaient les pays qu'ils auraient à gouverner, et les peuples à quel prince ils devaient s'attacher et obéir.

Cependant, malgré tous ces motifs d'inquiétude et les artifices mis en usage pour l'aggraver, le parlement, convoqué à Thierry-sur-Oise, se conforma aux volontés de l'empereur, et Charles-le-Chauve y fut investi de l'Alsace, de la Saxe, de la Thuringe, de l'Austrasie et de l'Allemagne.

Ce jeune prince reçut, suivant l'antique usage, dans cette assemblée ses armes viriles; l'empereur lui ceignit l'épée, posa la couronne sur sa tête, et ajouta enfin la Neustrie à son vaste apanage.

L'adroite Judith était parvenue à regagner l'amitié du roi d'Aquitaine. Pépin, pour lui plaire, se déclara protecteur de

Charles, et obtint la possession du *Maine* pour prix de sa condescendance.

Tandis que la couronne d'un enfant s'élargissait de jour en jour par une injuste préférence, l'empire perdait graduellement, non-seulement sa gloire et sa puissance, mais même sa sécurité. Les Normands recommencèrent leurs dévastations ; les Sarrasins pillèrent Marseille, et Louis, au lieu de les combattre, ne s'occupait qu'à satisfaire l'insatiable ambition de Judith.

Pépin, roi d'Aquitaine, mourut à la fin de l'année 838. Il laissait deux fils. Louis, soumis au joug de sa femme, dépouilla ses petits-fils de leurs droits, et donna l'Aquitaine à Charles. Cette injustice porta au comble l'irritation des princes et le mécontentement des peuples.

Le roi de Bavière prit les armes avec les Germains, et entra en France ; mais, dès que l'empereur s'approcha de lui, l'armée germaine, frappée d'une soudaine terreur, prit la fuite.

Judith, alors triomphante, décida son époux à partager tout l'empire, hors la Bavière, entre Charles et Lothaire. A cette

nouvelle qui offrait tant d'avantages à Lothaire, celui-ci accourt à Worms, se jette aux pieds de son père, lui exprime un repentir sincère de sa conduite passée, et lui jure une fidélité inviolable. Le traité est conclu ; la Meuse et le Rhône deviennent la ligne de partage entre les deux princes; l'Orient est soumis à Lothaire, et l'Occident à Charles.

CHAPITRE SIXIÈME.

LOUIS-LE-DÉBONNAIRE, EMPEREUR.

LOTHAIRE, ASSOCIÉ A L'EMPIRE, ROI D'ITALIE ET DE TOUS LES PAYS SITUÉS A L'ORIENT DE LA MEUSE ET DU RHÔNE.

CHARLES-LE-CHAUVE, ROI DE LA FRANCE OCCIDENTALE ET DE L'AQUITAINE.

LE JEUNE PÉPIN, PRÉTENDANT AU TRÔNE D'AQUITAINE.

LOUIS, ROI DE BAVIÈRE.

(839.)

Les Aquitains ne supportèrent pas patiemment la spoliation faite au jeune Pépin, fils de leur roi; ils se révoltèrent en sa faveur, le placèrent sur le trône, et le soutinrent de leurs armes. Cette généreuse fidélité fut regardée, punie comme un crime, et leur attira de grands malheurs. L'empereur marcha contre eux, les dispersa et ravagea l'Aquitaine.

Tandis qu'il ajoutait cette dévastation à celle des Normands, Louis de Bavière, au commencement de l'année 840, décidé à de nouveaux efforts, rassembla une nombreuse armée. L'empereur, quittant alors promptement l'Aquitaine, marcha à sa rencontre ; les Bavarois, voulant traîner la guerre en longueur, évitaient avec soin le combat. L'empereur cherchait à les y forcer ; mais, vaincu par ses longs chagrins et par une hydropisie de poitrine, il termina ses jours infortunés dans le palais d'Ingelheim.

Son frère naturel Drogon, évêque de Metz, l'assista dans ses derniers momens, et lui conseilla de mériter la clémence de Dieu par sa clémence pour un fils rebelle.

Si l'on en croit les chroniques du temps, Louis, toujours tourmenté par cette crainte de l'enfer, cause constante de ses faiblesses, crut, au moment d'expirer, voir le diable prêt à s'emparer de lui, et s'écria dans sa langue teutonique : *Aus ! aus !* c'est-à-dire : *Dehors ! dehors !* Avant de rendre le dernier soupir, il prononça, dit-on, ces mots qui furent ses dernières paroles : « Je pardonne à Louis ; mais il

» doit se souvenir qu'il me fait descendre
» douloureusement dans le tombeau, et
» que Dieu punit avec sévérité les fils in-
» grats. »

Ainsi finit ce prince dont le règne fut si long, si orageux, si déplorable. Sa rigueur sans force, sa piété sans lumière, remplirent sa famille de troubles, et l'empire de révoltes. Les étrangers secouèrent son joug; ses sujets bravèrent son autorité; le trône fut exposé aux insultes des factions, et les frontières à l'invasion des barbares; il fut le jouet des papes, l'esclave de son clergé, la dupe de ses favoris, de sa femme, et la victime de ses enfans. Sa pusillanimité fit le malheur de son peuple, consacra les usurpations du clergé, la tyrannie des nobles, et précipita la France dans l'anarchie.

Ce monarque prouva que la science, la bravoure, l'éloquence ne sont, comme la beauté et comme une illustre naissance, que de vains avantages pour un roi, si son caractère manque de fermeté.

Ce fut en justifiant par une honteuse pusillanimité son surnom de Débonnaire que Louis perdit sa gloire, sa renommée,

son trône et sa liberté. Ce règne funeste renversa pour plusieurs siècles, jusqu'aux fondemens, la puissance élevée par Charlemagne.

La tyrannie ne produit souvent que des maux passagers; la faiblesse, plus funeste, fait des maux plus durables; l'une tourmente les hommes, mais l'autre dissout les sociétés, et laisse périr les Etats. Louis, vertueux, instruit et vaillant, voulut le bien, fit quelques sages lois, écrivit et parla avec éloquence, sut quelquefois vaincre, mais ne sut jamais régner.

CHAPITRE SEPTIÈME.

CHARLES II, DIT LE CHAUVE, ROI DE BOURGOGNE ET DE NEUSTRIE.
PÉPIN, ROI D'AQUITAINE.
LOUIS, ROI DE GERMANIE.
LOTHAIRE, EMPEREUR ET ROI D'ITALIE.

(840.)

Lothaire, comme aîné et comme chef de la famille des Carlovingiens, prétendait succéder seul à la puissance de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire; cette prétention paraissait juste; le titre impérial et le droit d'aînesse l'appuyaient, et elle semblait convertie en droit par le dernier acte de l'empereur mourant, qui envoya la couronne impériale à Lothaire, et confia la destinée de Charles à sa protection.

Mais, pour prolonger l'existence de l'empire français, il aurait fallu suivre les

sages plans de son fondateur. Cet empire était le fruit de la vaillance des Francs ; c'était en France que devait résider le chef de la dynastie, et Louis avait commis la faute de fixer la résidence de Lothaire en Italie. Dès lors, les Français et les Germains ne virent dans l'empereur qu'un Italien, qu'un étranger ; ils opposèrent à ses droits de superbes dédains et une résistance opiniâtre ; chaque peuple ne reconnut pour souverain que son roi et ne put souffrir que son territoire redevînt, comme au temps des Césars, une province soumise à Rome.

Cependant Lothaire, espérant déconcerter ses rivaux par sa rapidité, courut promptement à Francfort où il croyait surprendre sans défense Louis-le-Germanique; mais il le trouva préparé à le combattre.

Dans le même temps Charles-le-Chauve s'était rendu à Bourges pour y attendre Pépin, roi d'Aquitaine, dont il avait sollicité l'alliance et l'appui. Pépin le trompa, ne vint pas au rendez-vous indiqué, et traita secrètement avec Lothaire.

Charles, irrité de cette défection, conduisit promptement son armée en Aqui-

taine, combattit Pépin, et le défit; mais, au moment où la victoire couronnait ses armes, l'inconstante fortune le trahissait dans ses propres Etats; une partie de la Neustrie levait l'étendard de la révolte, appelait l'empereur Lothaire, et reconnaissait sa domination.

A cette nouvelle, tous les seigneurs français, qui avaient suivi Charles, lui jurent de le venger de cette trahison; il marche à leur tête contre Lothaire. Bientôt les deux armées sont en présence près d'Orléans; la Loire seule les sépare: mais, avant de se livrer aux fureurs d'une discorde qui va faire couler des flots de sang français, les princes négocient, et la guerre civile est suspendue par un traité provisoire, heureux pour la France, mais désavantageux pour Charles.

Cette convention ne lui laissa que l'Aquitaine, le Languedoc, la Provence, la Bretagne et quelques comtés entre la Loire et la Seine; on indiqua l'assemblée d'un parlement à Attigny pour y régler définitivement tous les différends des princes; en attendant, on se jura mutuellement de ne commettre aucune hostilité.

Ce serment fut bientôt violé, car alors on n'en respectait aucun. Les Français de cette époque n'avaient acquis de la civilisation commencée par Charlemagne qu'un luxe sauvage, et de la religion qu'une superstition grossière.

Au moment où Charles, après avoir apaisé des troubles en Bretagne, s'était mis en marche pour se rendre au parlement d'Attigny, Lothaire vint avec ses troupes à sa rencontre, coupa les ponts de la Seine, et lui en disputa le passage; mais Charles, par un mouvement rapide, traversa cette rivière près de Rouen. Ses ennemis, déconcertés par le succès de cette manœuvre, prirent la fuite.

L'ambition de Lothaire changea pour ce moment de plan et de but: suivant les conseils du comte de Metz et de l'évêque de Mayence, il traversa le Rhin, surprit Louis-le-Germanique, séduisit, débaucha par ses promesses l'armée de ce prince; et le contraignit de fuir en Bavière.

Il aurait été perdu, s'il eût été poursuivi: mais Charles-le-Chauve empêcha cette poursuite par une heureuse diversion; profitant de l'éloignement de l'em-

pereur, il défit l'armée impériale qui était resté campée à Montereau, célébra la Pâque à Troyes, se rendit à Attigny, se montra ainsi seul fidèle à ses engagemens, et de là courut à Châlons, où il reçut sa mère Judith, qui lui amenait de nombreux renforts d'Aquitaine.

Cependant Louis-le-Germanique, trouvant des ressources dans son courage et dans le dévouement de ses peuples, avait rassemblé de nouvelles troupes; à leur tête, il reprit l'offensive contre Lothaire, battit son armée commandée par Albert, comte de Metz, tua ce comte, et courut en France joindre ses forces à celles de son frère Charles.

Déjà Lothaire se croyait perdu, lorsque Pépin, roi d'Aquitaine, vint se réunir à lui. Bientôt les armées des quatre princes carlovingiens se trouvèrent en présence dans la plaine de Fontenai, près d'Auxerre. Ce fut dans ce champ trop fameux, et le 25 juin de l'année 841, qu'une ambition fatale et une haine aveugle réunirent sous les armes tous les rois, tous les grands, tous les braves, toute l'élite de la France, et là ils se livrèrent la bataille la plus san-

glante dont les fastes de la monarchie aient gardé la désastreuse mémoire; les compagnons d'armes de Charlemagne y épuisèrent, pour déchirer le sein de leur patrie, les restes de ce sang, de cette force et de ce courage dont Charles-le-Grand ne s'était que trop servi pour fonder son colossal empire.

Cent mille hommes, d'autres disent quarante mille, périrent dans cette journée où le glaive de la discorde fit à la race carlovingienne une plaie dont elle ne put jamais guérir. Après un combat opiniâtre et une lutte long-temps incertaine, la fortune se déclara contre Lothaire, qui chercha son salut dans la fuite.

Les vainqueurs trop affaiblis ne purent ou ne voulurent pas le poursuivre; les remords succédèrent promptement à la victoire. Ce triste champ de bataille ne parut plus aux yeux désillés de Charles et de Louis que ce qu'il était en effet, le tombeau de la France.

Ils portèrent le deuil de leur triomphe, pleurèrent les morts, soignèrent les blessés, publièrent une amnistie générale,

et, croyant devoir à Dieu plutôt un tribut de larmes qu'un tribut de remercîmens, ils rassemblèrent les évêques et les consultèrent sur les moyens d'expier cet horrible carnage.

Les princes de l'Église se montrèrent dans leur réponse moins humains que les princes de la terre; ils déclarèrent aux rois vainqueurs qu'ils étaient innocens devant le ciel de tout ce sang versé, puisque le jugement des armes était le jugement de Dieu. Cependant ils ajoutèrent que, si dans leurs querelles ils avaient plus consulté l'orgueil, la colère et la haine que la justice, ils devaient se confesser de ce péché, et en faire une pénitence secrète. Au reste, un jeûne de trois jours fut ordonné aux Francs victorieux pour apaiser les mânes sanglans de leurs frères immolés.

Charles et Louis, modérés après leurs succès, attestèrent à la nation française qu'ils ne voulaient garder que leurs légitimes possessions, et qu'ils ne prétendaient à aucune conquête; en même temps ils prirent Dieu à témoin de leur sincérité, et délièrent les peuples de tout serment

dans le cas où ils manqueraient eux-mêmes au leur.

Lothaire, exaspéré par son malheur, ne répondit à ces protestations pacifiques, que par des violences; partout, sur son passage, il livrait les villes aux flammes et les campagnes au pillage. Louis avait repassé le Rhin; Charles poursuivit Pépin, mais la division de ses leudes sauva le roi d'Aquitaine.

Lothaire, réfugié à Aix-la-Chapelle, y réunit de nouvelles forces, rentra en Neustrie, poussa ses dévastations jusque dans le Maine, et revint camper à Saint-Denis. Charles accourut pour le combattre; mais là, son armée, frappée d'une soudaine terreur, prit la fuite, et l'empereur, tranquille après cette victoire qui ne lui avait point coûté de sang, renvoya en Aquitaine Pépin dont l'appui ne lui paraissait plus nécessaire.

Charles et Louis, sentant la nécessité de conférer ensemble pour conserver leur vie et leur couronne, se réunirent à Strasbourg au commencement de l'année 842, et, après plusieurs jours passés, suivant les mœurs du temps, en fêtes, en festins et

en carousels, ils conclurent un traité, et se jurèrent mutuellement de ne jamais séparer leurs intérêts ni leurs forces.

Cet acte, fameux dans nos annales, est un des monumens les plus curieux de de notre antique histoire. Il nous fait connaître avec précision les mœurs et le langage de cette époque ; nous devons le récit détaillé de cette guerre civile, de la bataille de Fontenay, des conférences et du traité de Strasbourg, à Nitard, petit-fils de Charlemagne, guerrier vaillant, historien remarquable, qui avait signalé sa sagesse dans les conseils, sa bravoure dans les champs de Fontenay, et qui se rendit encore plus célèbre par sa plume que par son épée.

Si nous l'en croyons, Louis et Charles étaient tous deux braves, bien faits, éloquens, généreux, adroits aux exercices du corps ; et, si le génie de leur aïeul leur manquait, on voyait au moins éclater en eux ces qualités martiales qui, aux regards des Francs, étaient encore les premières de toutes.

Mais ces avantages mêmes tournèrent au détriment de leur race, en leur assurant

le dévouement de leurs leudes, et en prolongeant ainsi la guerre civile; il eût été plus heureux pour l'empire que Lothaire seul sût commander, et que les autres rois ne fussent que des sujets obéissans et des vassaux couronnés. Mais, dès qu'il y eut égalité entre eux, le faisceau carlovingien fut brisé; on eut bien encore des empereurs, mais il n'exista plus d'empire.

Les deux rois, dit Nitard, se firent réciproquement des présens magnifiques, traitèrent avec franchise leurs intérêts privés et ceux de leurs peuples; la joie régnait dans leurs festins; la cordialité dans leurs entretiens; ils habitaient le même palais, dormaient, dînaient et travaillaient ensemble; tous les jours, des jeux guerriers les délassaient de leurs travaux.

Au milieu d'une vaste enceinte entourée de barrières, et sous les regards d'une foule de spectateurs, un grand nombre de jeunes guerriers neustriens, gascons, austrasiens, saxons, germains et bretons, divisés en deux corps, s'avançaient les uns contre les autres sur des coursiers

rapides, et dans leur choc simulé donnaient l'illusion d'un combat réel.

Tantôt ils chargeaient impétueusement; tantôt, couverts de leurs boucliers, ils fuyaient avec promptitude. Les deux rois à leur tête, lâchant le frein de leurs chevaux, et jetant de grands cris, s'élançaient avec ardeur dans la mêlée. Les cris, la rapidité de leurs évolutions, la vitesse de leur attaque et de leur fuite, leur adresse, enfin le choc bruyant de leurs lances et de leurs boucliers excitaient l'enthousiasme des spectateurs, et ce que l'historien remarque avec une juste raison, c'est que ces jeux militaires, qui dans la suite devinrent quelquefois presque aussi sanglans que des batailles, ne troublèrent alors la joie publique par aucun deuil.

Parmi tant de combattans de nations différentes et rivales, nul ne fut blessé; toute cette jeunesse montra autant de modération dans son amour-propre que d'ardeur dans ses mouvemens, et tous, comme s'ils étaient unis par une longue amitié, s'y ménagèrent tellement que l'arène ne fut point ensanglantée.

Les deux rois consacrèrent leur union

par un serment qu'ils prononcèrent dans cette langue romance, dans ce latin corrompu que les Francs occidentaux parlaient alors, et qui devint peu à peu, en s'adoucissant et en se réglant, la langue française.

Voici l'original de ce serment et de celui du peuple, tels que Nitard nous les a transmis.

Serment de Louis-le-Germanique.

Pro deo amur et pro Xristian poblo et nostro commun salvament, d'ist di en avant, in quant deus savir et podir me dunat, si salvarai eo cist meon fradre Karlo, et in ajudha et in cadhuna cosa, si cum om per dreit son fradra salvar dist; in o quid il mi altresi fazet; et ab Ludher nul plaid nunquam prindrai qui, meon vol, cist meon fradre Karle in damno sit.

Traduction du serment de Louis.

Pour de Dieu l'amour et pour du chrétien et le notre commun salut, de ce jour en avant, en quant que Dieu savoir et pouvoir me donne, assurément sauverai moi ce mon frère Charles, et en aide, et en chacune chose, ainsi comme homme par droit son frère sauver doit, en cela que lui à moi pareillement fera, et avec Lothaire nul traité ne onques

prendrai qui, à mon vouloir, à ce mien frère Charles en dommage soit.

Serment du peuple français.

Si lodunigs sagrament, que son fradre Karlo jurat, conservat; et Karlus, meos sendra, de suo part non lo stanit; si io returnar non l'int pois, ne io, ne neuls cui eo returnar int pois, in nulla ajudha contra Lodhuwig nun li iver.

Traduction du serment du peuple français.

Si Louis le serment, qu'à son frère Charles il jure, conserve; et Charles, mon seigneur, de sa part ne le maintient; si je détourner ne l'en puis, ni moi, ni nul que je détourner en puis, en nulle aide contre Louis ne lui irai.

Les mêmes sermens furent répétés en langue tudesque, celle des anciens Francs et que parlaient alors les Francs orientaux.

Lothaire, abandonné des Neustriens, et effrayé de l'orage qui se formait contre lui, se retira précipitamment à Lyon, abandonnant ainsi à ses frères l'Austrasie et la Bourgogne. Les évêques de France, convoqués en concile à Aix-la-Chapelle par les deux rois, suivirent audacieusement l'exemple des prélats qui avaient déposé

Louis-le-Débonnaire ; ils mirent Lothaire en jugement, le condamnèrent pour avoir péché contre l'Eglise, enfreint la dernière volonté de son père, et usurpé les droits de ses frères; en conséquence ils le déclarèrent déchu de toutes les terres qu'il possédait hors de l'Italie; enfin, avant d'en investir les deux rois, ils leur demandèrent s'ils promettaient de gouverner ces contrées suivant les commandemens de Dieu. Charles et Louis l'ayant juré, ces prêtres, au nom, ou, pour mieux dire, au mépris de l'autorité d'un Dieu qui avait déclaré que son royaume n'était pas de ce monde, disposèrent des possessions de Lothaire, et les conférèrent solennellement aux deux princes.

Cette décision illégale n'eut qu'une courte durée; les trois frères, soit qu'ils sentissent la honte de cet asservissement de la royauté au sacerdoce, soit que la lassitude de la guerre leur fît une nécessité de la paix, se réunirent dans une île de la Saône, et convinrent entre eux d'un nouveau partage de l'empire; mais, comme ils manquaient des élémens et des notions géographiques nécessaires pour régler dé-

finitivement un tel partage, dans cette même conférence ils décidèrent seulement que, hors la Bavière, la Lombardie et l'Aquitaine, le reste de l'empire serait divisé en trois lots, dont l'un serait choisi par l'empereur Lothaire à son gré, et ils chargèrent cent vingt seigneurs de se réunir l'année suivante à Thionville, pour fixer définitivement la contenance et les limites de ces différens lots.

Peu de temps après, Charles-le-Chauve épousa Hermentrude, fille d'Odon et petite-fille d'Adélard. Les cent-vingt seigneurs, choisis pour arbitres par les rois, réglèrent ainsi de leur consentement le partage de l'empire : l'empereur Lothaire prit pour lui, avec l'Italie et la Provence, toutes les terres comprises entre l'Escaut, la Meuse, le Rhin et la Saône. On appela en tudesque ce pays *Lotherreich*, c'est-à-dire royaume de Lothaire, et en langue romance *Lohierregne*, dont on fit depuis le mot de *Lorraine*.

Charles reçut pour son lot la France occidentale depuis l'Océan jusqu'à la la Meuse avec le Languedoc, la marche d'Espagne, la Bretagne, indépendamment

de l'Aquitaine, qui resta cependant de fait à Pépin.

La Bavière, la Germanie, l'ancien pays des Francs et la Belgique appartinrent à Louis. Ainsi fut anéantie cette vaste idée de Charlemagne qui ne voulait faire qu'une seule nation des habitans de son empire; son génie pouvait seul lutter contre la nature; la faiblesse de ses successeurs rendit à l'indépendance, et sépara tous ces peuples qu'éloignait naturellement l'un de l'autre la différence de climat, de mœurs et de langage. Ainsi c'est de cette époque mémorable qu'on peut dater la division marquée qui exista toujours et qui existe encore en Europe entre les Français, les Italiens et les Allemands. Telle fut la fin et la chute de ce vaste empire romain que Charles-le-Grand s'était vainement efforcé de ressusciter, et qui redescendit dans la tombe avec lui.

Cette même époque peut être aussi regardée comme celle de l'établissement de ce système féodal sous lequel la justice et l'humanité furent opprimées pendant tant de siècles, et dont les débris luttent encore aujourd'hui contre les constans efforts de la raison et de la liberté, car le

siècle où l'on vit les évêques déposer les rois et les grands choisis pour arbitres de leurs différends, entraîna nécessairement la décadence de l'autorité royale et la ruine des libertés publiques.

Après le traité de Thionville, Charles conduisit ses troupes en Aquitaine dans l'espoir de la conquérir. Mais Pépin défendit contre lui Toulouse, le défit en bataille rangée près d'Angoulême, et conserva ainsi quelque temps par sa vaillance la couronne dont la volonté des grands l'avait dépouillé.

A la faveur de cette guerre civile, Aznard, comte des Gascons, leva l'étendard de la révolte; mais il mourut peu de temps après son père. Sanche lui succéda et fut soutenu par les Basques et les Navarrois. Vainement le duc Totillon, envoyé par Charles, voulut le soumettre. Les conquêtes de Charlemagne, les combats opiniâtres de ses fils, et surtout enfin le désastre sanglant de Fontenay, avaient épuisé la France de soldats; on ne trouvait presque plus d'hommes libres pour porter les armes.

Les Saxons et les Danois, sous le nom

de Normands, profitaient de cet épuisement pour satisfaire leur vieille haine, et pour se rassasier de vengeance; leurs nombreux vaisseaux infestaient les côtes de la France; déjà leur duc Oscar, remontant la Seine en 841, avait pris et pillé la ville de Rouen, et porté ses dévastations jusqu'aux environs de Paris.

Aucune troupe ne se présentait pour les combattre; les reliques seules des saints étaient soustraites à leur pillage par le zèle des moines, qui attribuaient ces malheurs aux péchés des Français, et la retraite des barbares aux miracles dus à leurs prières.

Il n'existait plus nulle part d'esprit public; partout l'ennemi se trouvait favorisé par la trahison et par la cupidité. Noménoé, aspirant au pouvoir souverain en Bretagne, y appela les barbares qui livrèrent au pillage les villes de Rennes, de Nantes et de Vannes, demeurées fidèles à Charles. Ils saccagèrent la Touraine et l'Anjou; enfin Saintes, Bordeaux, Agen, Tarbes, Oleron, Lescars tombèrent dans leurs mains, ainsi que Limoges et Périgueux. Enfin le duc Séguin, suc-

cesseur de Totillon, réunissant quelques forces, osa les combattre et leur livra bataille près de Bordeaux ; mais il fut vaincu et tué.

Tous les fléaux semblaient alors se réunir pour accabler la France; elle éprouva de fréquens tremblemens de terre, se vit la proie d'une maladie contagieuse, et l'apparition de quelques comètes ajouta aux maux réels toutes les terreurs d'une crédulité superstitieuse.

Cette année 843 fut l'époque de la mort d'une reine tristement célèbre, de la mère de Charles, de Judith, dont la galanterie et l'ambition avaient été la première cause de tant de calamités. Privé de son appui, le comte Bernard, son favori, fut accusé, jugé, condamné et mis à mort.

L'année suivante Charles marcha contre les Bretons, et rencontra près de Chartres Noménoé qui le défit. Une trève fut le résultat de cette victoire en 845.

Ragnaire, Hastings, Bière et Hauric, princes normands, chassés hors de leur pays par une faction, se précipitèrent sur les côtes de France, remontèrent la Seine, et en dévastèrent les bords. Ils pillèrent

l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés; mais Paris et Saint-Denis résistèrent à leurs efforts.

Ils établirent leur camp à Melun. Les Français, ruinés et tremblans, n'osaient plus les combattre. S'ils s'avançaient, ils les disaient conduits par le diable; s'ils s'éloignaient, ils les croyaient chassés par Dieu, indigné de leurs sacriléges.

Le roi Charles acheta honteusement leur retraite par un lourd tribut; en s'en allant, ils dévastèrent la Picardie, la Flandre, la Frise, et s'emparèrent de Hambourg dont les Allemands eurent beaucoup de peine à les chasser.

L'Italie n'était pas plus heureuse; les ducs de Bénévent et de Capoue, méprisant les faibles caractères de l'empereur Lothaire et de son fils Louis, voulurent secouer leur joug, les combattirent, les défirent et appelèrent à leur appui les Sarrasins et les Sardes; enfin ils s'avancèrent jusqu'aux portes de Rome dont ils pillèrent les faubourgs. Le pape Léon IV fortifia ses remparts, et confia leur défense à des troupes corses.

Les seigneurs restés fidèles à Lothaire

combattaient bien pour lui, mais se dédommageaient de leur indépendance passagère par un orgueil insolent; l'un d'eux, le comte Gisalbert, enleva la fille de l'empereur, et la conduisit en France, où il l'épousa en 844. Léon mourut; le clergé et le peuple de Rome élurent pour lui succéder Sergius II, sans demander le consentement de l'empereur.

Lothaire irrité envoya aux Romains une ambassade de vingt prélats dont son oncle Drogon était le chef; un corps de troupes, commandé par Louis, fils de l'empereur, accompagna les ambassadeurs, et pilla les faubourgs de Rome pour appuyer leur négociation. Le pape ne leur opposa que des processions, accueillit avec respect les envoyés de Lothaire, couronna Louis roi de Lombardie, lui donna le titre d'empereur, et par son ordre les Romains lui jurèrent fidélité ainsi qu'à Lothaire. Enfin il nomma Drogon son légat en Gaule et en Germanie. Cette condescendance termina pour quelque temps la querelle du sacerdoce et de l'empire.

Tandis que la puissance des Francs tom-

bait dans l'anarchie, les Espagnols relevaient la leur par des victoires. Morgate, roi des Sarrasins, avait exigé d'eux un humiliant tribut de jeunes filles. Les Espagnols indignés marchèrent contre lui sous la conduite de leur roi Ramire, et le défirent complétement dans un sanglant combat qui coûta soixante-dix mille hommes aux Sarrasins. Les vainqueurs attribuèrent cet éclatant triomphe à Saint-Jacques qu'ils disaient avoir vu à leur tête, monté sur un cheval blanc, et portant un drapeau de la même couleur.

Ramire, par le conseil de ses évêques et pour consacrer la mémoire de ce prodige, ordonna à tous les propriétaires de son royaume de donner à Saint-Jacques les prémices de leurs fruits, et les soldats lui offrirent la dîme de leur butin. Ainsi partout le clergé, dans les temps de superstition, profitait de la crédulité des peuples pour accroître son influence et sa richesse.

En 847, Charles-le-Chauve avait rassemblé des troupes pour combattre les Bretons; mais une nouvelle invasion des Normands le contraignit de différer cette

expédition. Lorsqu'ils se furent éloignés, il entra en Bretagne, et poussa ses conquêtes jusqu'à Rennes.

Noménoé avait demandé au pape la permission de se faire couronner roi des Bretons; mais son propre clergé s'y opposa. Noménoé chassa ces prélats de leurs siéges, en nomma d'autres, et se fit couronner à Dol.

On doit convenir que les princes français de cette époque ne se livraient point comme ceux de la première race à une lâche mollesse, on les voyait presque toujours sous les armes; ils savaient combattre, mais ils ne savaient pas régner; et peut-être la fainéantise des Mérovingiens fut moins funeste à la France que l'inhabile activité des descendans de Charlemagne, puisque l'indolence des premiers confiait au moins le sceptre à des maires dignes de le porter.

Charles-le-Chauve battit en Aquitaine Pépin et les Normands; mais ceux-ci, dès qu'il se fut retiré, reprirent l'offensive, s'emparèrent de Bordeaux, et s'y établirent. Leur flotte emmena dans le

nord le duc Guillaume qu'ils avaient fait prisonnier.

L'année suivante 849, Lothaire et Charles se réunirent à Péronne, où ils contractèrent une étroite alliance. Dans le même temps le frère de Pépin, surpris sur les terres de Charles, fut arrêté et enfermé dans le monastère de Corbie. Plus tard, il devint archevêque de Mayence.

Le roi fit alors rassembler un concile à Kiersy pour y juger le moine bénédictin Gotescala, qui refusait d'adopter l'opinion de son archevêque Hincmar. Ce prélat attribuait à la fois à Dieu la préscience et la prédestination du bien, et seulement la préscience du mal. Le moine, en expiation de son opiniâtreté sur une question probablement aussi inintelligible pour ses juges que pour lui, fut condamné et fouetté publiquement.

Le moment était venu où Pépin devait perdre par ses vices le trône que lui avait conservé sa bravoure; les seigneurs aquitains, fatigués de son luxe, de ses injustices et de ses débauches, se révoltèrent, appelèrent le roi Charles, et lui livrèrent

Toulouse, ainsi que Limoges. Peu de temps après ils se réconcilièrent avec leur prince; mais de tels nœuds rompus ne se resserrent jamais solidement, et Pépin ne tarda pas à l'éprouver.

Le nouveau roi des Bretons, Noménoé, justifiant son usurpation par son audace, reprit Rennes, et s'empara de l'Anjou; mais la mort l'arrêta dans ses triomphes. Son fils Hérispoux, plus pacifique, vint trouver Charles à Angers, se reconnut son vassal, et lui rendit hommage; le roi lui donna en fief Nantes, Rennes et Retz.

Les dangers sans cesse renaissans qui assiégeaient la France, décidèrent alors les trois rois carlovingiens à se réunir de nouveau à Mersen sur la Meuse, où ils convoquèrent en 851 un grand parlement et conclurent ensemble une nouvelle alliance. Là, ils se promirent avec serment de protéger mutuellement leurs enfans, et de refuser tout asile aux rebelles que l'un d'eux aurait proscrits. Mais, malgré la réunion de leurs efforts, ils ne trouvèrent encore aucun moyen pour s'opposer aux ravages multipliés des Normands. Ces barbares saccagèrent encore Rouen, Trè-

ves, Cologne, et livrèrent aux flammes le palais d'Aix-la-Chapelle, que déjà Lothaire avait dépouillé de ses richesses, lorsqu'après la mort de son père il s'était vu contraint par ses frères de se retirer dans le midi.

La France entière semblait frappée de stupeur à la vue des Normands; ils ne rencontraient partout que des hommes tremblans, que des bras désarmés; on les vit s'établir sans obstacles pendant l'espace de deux cent quatre-vingt-sept jours sur les bords de la Seine. Les historiens du temps, muets par honte ou par peur, ne donnent aucune relation de ces calamités; quelques prêtres seuls ont consacré à la mémoire leurs ravages; c'était sur eux principalement que ces descendans des Saxons exerçaient les plus cruelles représailles des sanglantes conversions de Charlemagne; et, ce qu'on a peine à concevoir, c'est qu'au moment où tous les Français se voyaient journellement exposés à tant de calamités par les féroces bandes du Nord, les nobles, loin de se réunir contre elles pour le salut commun, ne s'occupaient qu'à se déchirer entre eux, à

lever des soldats pour leur propre compte, à usurper les droits royaux de fisc et de justice, à renverser la monarchie pour fonder la puissance des seigneuries, et à élever le monstreux système féodal sur les ruines de l'ordre et de la liberté.

Charles-le-Chauve, toujours menacé par les rebelles de la Bretagne, marcha contre eux, se vit encore battu, et fut contraint d'accepter une paix peu honorable; la fortune le dédommagea de cet échec, en lui soumettant l'Aquitaine. Les seigneurs de cette contrée lui livrèrent leur roi Pépin, qu'il enferma dans un couvent. Pépin, peu de temps après, franchit les murs de sa prison, se sauva chez les Normands, et revint avec eux dans le Poitou, qu'il ravagea. Mais les troupes de Charles s'emparèrent de nouveau de sa personne, et depuis il resta toujours captif dans le château de Senlis. Ce fut cette même année 852 que l'empereur Lothaire associa formellement son fils Louis à l'empire.

CHAPITRE HUITIÈME.

LOTHAIRE ET LOUIS, EMPEREURS, ROIS D'ITALIE ET DE LORRAINE.
LOUIS-LE-GERMANIQUE, ROI DE LA FRANCE ORIENTALE ET DE BAVIÈRE.
CHARLES-LE-CHAUVE, ROI DE LA FRANCE OCCIDENTALE ET D'AQUITAINE.

(852.)

Le récit des événemens du règne de Charles, de ses frères et de ses neveux, n'offre au lecteur attristé qu'une répétition fastidieuse des mêmes désordres, des mêmes discordes, des mêmes désastres. On n'y trouve rien de grand, ni en vertus, ni même en crimes : traités sans franchise, guerres sans plan et sans résultat, superstition sans piété, ambition sans honneur, trône sans autorité, parlement sans union, lois sans puissance, voilà le triste tableau de ce siècle de barbarie d'autant plus

sombre qu'il succédait à une époque brillante et glorieuse.

La bravoure était la seule qualité qui fût alors restée aux Francs ; mais elle ne servait qu'à rendre l'anarchie plus durable et plus sanglante. Charles conjurait en vain les nobles de suspendre leurs querelles, et de se réunir contre les Normands ; aucune troupe n'accourait à sa voix pour combattre l'étranger, et la France, ainsi divisée, offrait chaque année une proie facile aux barbares.

En vain le trône avait compté sur l'appui de l'autel ; il n'existait pas plus de discipline dans le clergé que dans les milices. Ebbon, ce prélat trop fameux par ses violences et par la déposition de Louis-le-Débonnaire, brava l'autorité de Charles, et, soutenu par la protection de Lothaire, il s'empara de l'archevêché de Reims ; le roi s'arma contre lui, le chassa de son siége, et y plaça le célèbre Hincmar, l'historien.

Le danger commun qui menaçait les princes carlovingiens ne pouvait les éclairer sur le péril de leurs discordes. Louis-le-Germanique, appelé en Aquitaine par les seigneurs de ce pays, qui se

plaignaient de Charles, rompit avec son frère, et envoya son fils à Bordeaux. Mais cette expédition n'eut point de résultat. Les Aquitains étaient alors disposés à se révolter contre toute autorité, et ne voulaient obéir à personne.

Cependant Charles, irrité de cette trahison, se réunit avec Lothaire à Valenciennes, et convoqua un parlement à Liége, où tous deux sommèrent Louis-le-Germanique de se rendre; mais ce prince n'eut pas l'audace d'y paraître, Charles conduisit ses troupes en Aquitaine, y rétablit l'ordre, et se fit couronner à Limoges.

C'est à cette époque, en 855, que quelques historiens supposent qu'une femme, la papesse Jeanne, occupa dans Rome le trône pontifical. Quelque absurde que fût ce conte, dont on reconnut depuis la fausseté, il passa pour une vérité pendant près de 500 ans.

La même année, un nouveau démembrement de l'empire accéléra sa décadence : jusque là, tous les efforts de Lothaire n'avaient eu qu'un seul but, celui de ressaisir et de réunir dans ses mains le

sceptre entier de Charlemagne; mais, convaincu qu'il ne pourrait jamais s'élever à la puissance et à la gloire de son aïeul, son ambition changea d'objet; la gloire monacale était encore la gloire du siècle; ce prince, cessant de vouloir marcher sur les traces de Charlemagne, suivit celles de son grand oncle Carloman, abdiqua, se fit moine, quitta le monde, parce qu'il ne pouvait le gouverner, laissa l'empire et l'Italie à Louis, l'aîné de ses fils; au second, nommé Lothaire, la Lorraine; enfin au troisième, à Charles, la Provence et une partie de la Bourgogne; ensuite il se retira dans l'abbaye de Prom, où il mourut peu de mois après son abdication.

CHAPITRE NEUVIÈME.

CHARLES-LE-CHAUVE, ROI DE NEUSTRIE OU FRANCE OCCIDENTALE ET D'AQUITAINE.
LOUIS, EMPEREUR ET ROI D'ITALIE.
LOTHAIRE II, SON FRÈRE, ROI DE LORRAINE.
CHARLES, SON SECOND FRÈRE, ROI DE PROVENCE ET DE BOURGOGNE.
LOUIS-LE-GERMANIQUE, ROI DE GERMANIE OU FRANCE ORIENTALE ET DE BAVIÈRE.

(856.)

Le partage de l'empire devint le sujet de nouvelles querelles et de nouvelles ligues entre les princes français; l'empereur Louis joignit ses troupes à celles de son oncle Louis-le-Germanique, et Lothaire, alliant la Lorraine à la France, conclut un traité défensif avec Charles-le-Chauve.

Les quatre rois armés se trouvèrent en présence sur les frontières de la Suisse; les grands des différens partis s'opposè-

rent au combat dont on allait donner le signal, et une trève suspendit la guerre.

Charles était alors devenu l'objet du mécontentement et de la haine de ses sujets. Ce prince, jaloux de la puissance croissante des grands, avait élevé aux emplois les plus importans un grand nombre d'hommes libres dont l'extraction et la fortune étaient sans éclat; l'orgueilleuse noblesse l'accusait de placer dans ses rangs des gens de rien, et les peuples lui reprochaient sa faiblesse qui les livrait au joug étranger; ainsi, de toutes parts, une grande conspiration se forma contre lui, et, tandis qu'il était occupé à réprimer des troubles en Bretagne, les Neustriens appelèrent Louis-le-Germanique, et lui offrirent le trône de la France occidentale.

Toutes ces discordes favorisaient les armes des Normands; ils en profitèrent, et s'emparèrent de Paris. On voit dans Aimoin à quel point était alors porté le mépris que la lâcheté des seigneurs francs inspirait aux barbares. Le duc Ragnaire, chef des Normands, rendant compte au roi de Danemarck de la prise de Paris, après avoir fait un riche tableau de la ma-

gnificence de cette ville et de la fertilité des campagnes qui l'environnent, parle avec un amer dédain de la mollesse de ses habitans. *Dans cette cité*, dit-il, *les morts ont plus de courage que les vivans; l'ombre seule d'un saint nommé Germain nous a résisté, et son apparition merveilleuse a forcé à la retraite nos soldats vainqueurs*. Aimoin donne ensuite les détails de ce prétendu miracle qui prouve seulement que, si à cette époque les Francs oubliaient leurs armes, les prêtres n'oubliaient pas l'utile et lucratif secours des fraudes pieuses.

Cependant l'excès du désordre, qui des classes laïques s'était rapidement répandu dans le clergé, força les évêques à chercher quelque frein pour arrêter ce scandale, et les lettres qu'ils écrivirent dans ce temps pour rappeler les ecclésiastiques à l'observation des capitulaires, prouvent combien alors les règles étaient enfreintes, l'Evangile oublié, les prêtres et les moines pervertis.

En 857 on convoqua un grand parlement à Kiercy; peu de grands, mais beaucoup d'évêques s'y trouvèrent. Il en sortit quel-

ques capitulaires pour la réforme de l'Église, mais on n'y arrêta aucun plan militaire pour la défense du pays ; et les instructions données par cette assemblée nationale aux ducs, aux comtes, aux gouverneurs de provinces, durent paraître d'autant plus ridicules aux Normands que ces barbares s'y virent menacés, non de bataille, mais d'excommunication, et qu'on y parlait de les convertir au lieu de les vaincre.

La fermentation, qui régnait parmi les Neustriens, réveilla dans l'âme de Louis-le-Germanique une ambition que l'âge n'avait pas encore éteinte. Un traître, un chapelain de Charles, nommé Vénilon, comblé de faveurs par ce monarque, livra la ville de Sens à Louis ; il y reçut l'hommage des seigneurs français, et parcourut l'Orléanais ainsi que la Champagne, accompagné par les acclamations du peuple ; Charles accourut à Brienne avec ses troupes pour le combattre ; mais, à la vue de l'ennemi, son armée l'abandonna, et il fut contraint d'errer seul dans les bois, et d'éviter la mort par la fuite.

Telle était alors la turbulence des Francs et l'inconstance de leurs esprits que cette révolution soudaine fut promptement suivie d'une révolution contraire. L'orgueil et l'âpreté des Germains vainqueurs ressuscitent bientôt l'antique haine des Neustriens contre eux; tous s'indignent de se voir soumis à un peuple qu'ils regardaient comme barbare, et tous conspirent dans le dessein de livrer Louis à Charles.

Louis-le-Germanique, effrayé de cette insurrection, et apprenant au même instant que les Slaves venèdes avaient fait une invasion dans ses Etats, renonce au chimérique espoir de régner en Neustrie, et retourne rapidement en Allemagne.

Charles retrouva ses leudes avec sa fortune, et, soutenu par l'alliance de Lothaire, roi de Lorraine, il reprit, en peu de jours, possession des Etats qu'il avait perdus.

On convoqua un parlement; Louis fut sommé d'y comparaître pour y être jugé; ce prince refusa de s'y rendre, mais, par une politique qu'il crut adroite, et qui n'était que dangereuse pour sa race et pour

la royauté, il déclara qu'il soumettait sa conduite au jugement des évêques.

Les prélats de douze provinces se réunirent en 859 à Savonières, près de Toul. Charles se soumit à ce concile, et lui présenta humblement une requête pour se plaindre qu'ayant été élevé au trône par la volonté des évêques, on l'eût déposé sans leur consentement.

Son envoyé accusa du crime de haute trahison l'ingrat chapelain Vénilon. Hincmar, à la tête du clergé, vint trouver le roi à Worms. Charles, dégradant la royauté, *demanda aux évêques l'oubli du passé, et les appela les trônes de la divinité qui reposait sur eux. Je suis*, dit-il, *et serai toujours soumis à vos corrections paternelles;* les évêques lui pardonnèrent ses offenses privées, et lui promirent pour ses offenses contre l'Eglise une absolution complète, s'il suivait constamment leurs conseils.

L'amnistie fut générale; Louis, Charles et Lothaire, réconciliés par l'intervention du concile, se réunirent dans une île du Rhin près d'Andernach; là, ils se jurèrent amitié, convinrent d'une autre con-

férence à Bâle, ne purent s'y rendre, et l'année 860 convoquèrent un parlement à Coblentz, où la paix fut consolidée par un traité.

Cette année fut remarquable par un hiver très-froid ; on vit la mer adriatique glacée, et une pluie colorée, comme le sang, succéda à une longue neige, et effraya les peuples qui ne voyaient plus que cette funeste couleur sur la terre et même dans le ciel.

Le clergé n'avait pas seul profité de la discorde et de la faiblesse des princes : les nobles marchaient rapidement à l'indépendance ; un capitulaire du parlement de Kiercy déclara l'hérédité des charges, jusque là temporaires, des ducs et des comtes. La couronne perdit ainsi sa plus noble prérogative et sa plus grande force, en perdant le droit exclusif de rendre la justice ; les comtes et les ducs déléguèrent à leur tour une partie de ce droit aux seigneurs leurs vassaux ; dès ce moment, les nobles, juges des peuples et commandans des troupes, formèrent en France cette immense hiérarchie d'autorités indépendantes, qu'on appela le système féodal ;

chaque seigneur fut souverain ; le roi lui-même n'eut plus de pouvoir que comme seigneur avec une suzeraineté plus apparente que réelle; et, par un contraste bizarre, le trône devint tout-à-fait électif, au gré de l'inconstance des grands et des évêques, tandis que les officiers, temporaires par leur nature et nommés par les rois pour exécuter leurs ordonnances, devinrent héréditaires.

Jusque là on pouvait dire qu'il n'existait point parmi les Francs de véritable noblesse, puisqu'ils n'avaient jamais voulu imiter les Romains, et porter des noms de famille ; mais l'hérédité des fiefs et des charges changea bientôt les mœurs à cet égard. Chacun ajouta au nom de baptême, qui jusqu'alors l'avait seul distingué, le nom de son duché, de son comté, de sa baronnie ou du bourg dont il était le seigneur ; aussi ce n'est qu'à cette époque qu'on peut remonter pour retrouver avec quelque certitude l'origine de notre antique noblesse. Il se passa près d'un siècle avant qu'une sorte d'ordre pût s'établir dans ce chaos qui déplaçait tout, armait l'Eglise du pouvoir temporel, donnait aux

seigneurs la puissance royale, livrait les peuples à la servitude et les rois à l'oppression.

Tant que la race carlovingienne prolongea sa honteuse existence, tout tomba dans une telle confusion qu'on devrait plutôt donner, à la triste époque qui précéda l'avénement de Hugues Capet à la couronne, le nom d'interrègne, que de la diviser en règnes pour retracer les images flétries des ombres de princes qui apparurent successivement dans le palais des rois pour porter un sceptre qui écrasait leur faiblesse au lieu de la décorer.

Il semblait que dans ce temps la France devait périr sans résistance sous les coups des Normands, dont les bandes nombreuses se signalaient chaque année par de nouvelles irruptions et par de nouveaux ravages; les seigneurs français, sans courage contre l'étranger, paraissaient n'avoir conservé leur humeur turbulente et guerrière que pour se livrer aux fureurs des discordes civiles. Les rois trouvaient une foule de soldats pour se battre entre eux, et en cherchaient vainement quand ils voulaient repousser les barbares du Nord.

Charles-le-Chauve ne pouvait obtenir de ceux-ci quelque trève qu'à prix d'argent, et telle était la détresse du trésor public, que, pour payer ces honteux tributs de temps en temps renouvelés de trois ou quatre mille livres d'argent, les comtes et les ducs employaient les plus insupportables exactions, dépouillaient les hommes libres et les tributaires, dissipaient les fonds communaux des curies, laissaient les murs des villes ouverts sans réparation, et pillaient souvent comme l'étranger les abbayes et les églises.

C'est dans les temps d'infortune que les rois sont forcés de préférer le mérite à la faveur. Charles, effrayé par les longs séjours que les Normands s'accoutumaient à faire dans le centre de son royaume et dans la riche contrée située entre la Seine et la Loire, se décida, contre le gré de de ses courtisans, à confier le gouvernement de ce pays au moins puissant, mais au plus brave de ses guerriers; il s'appelait Robert; sa vaillance et la pesanteur de ses coups lui avaient mérité le surnom de *fort*, et ce fut de ce *Robert-le-Fort* que naquit la race capétienne qui releva

le trône, et sut conserver à la France jusqu'à nos jours le premier rang parmi les puissances de l'Europe.

Dans le même temps Charles, par un choix non moins heureux, donna le gouvernement des provinces du nord à un seigneur nommé Thierry qui fut la tige des comtes de Hollande.

Robert-le-Fort, justifiant promptement la confiance du roi, marcha contre les barbares, suivi de guerriers peu nombreux, mais dévoués et éprouvés; il combattit et défit les Bretons, mit en déroute les Normands, prit douze de leurs vaisseaux, et massacra leurs équipages. Ce succès parut ressusciter dans Charles quelques restes de la vigueur carlovingienne, et, voulant mettre un frein aux désordres intérieurs, il convoqua à Piste près de Mantes en 864 un parlement où l'on publia un édit de réforme, remarquable comme un rayon de lumière au milieu des ténèbres. Aussi l'édit de Piste est resté célèbre dans nos annales comme le seul acte où brillent quelque force et quelque sagesse dans cette époque d'anarchie. Ce fut là que Charles consacra et

proclama de nouveau ce principe de l'ancien droit commun des Français, qui dit que *la loi se fait du consentement du peuple, et par la constitution du roi.*

L'avidité des seigneurs avait altéré les monnaies : Charles en ordonna la refonte, et en fixa ainsi le taux : une livre d'or valut douze livres d'argent ; chaque livre vingt sous, et chaque sou douze deniers ; il porta à dix le nombre des villes où l'on battait monnaie ; les comtes, les évêques, les abbés s'étaient enlevés réciproquement, pendant les troubles, une grande quantité de vassaux, non-seulement tributaires, mais libres ; chacun fut rendu à son domicile.

On défendit à tout Français de vendre sa liberté aux églises ; un nouveau recensement des hommes libres fut ordonné ; le roi fit élever des forts à l'embouchure des rivières pour les défendre contre les Normands ; on défendit aux seigneurs de fortifier leurs nombreux châteaux qui déjà devenaient des foyers de tyrannie et des asiles de brigandage.

Charles confirma aux peuples du midi la législation dont ils jouissaient, rappe-

lant formellement à cette occasion que jamais les capitulaires de ses prédécesseurs n'avaient voulu porter atteinte aux lois romaines, toujours chères aux habitans de ces contrées.

Il est naturel de croire que tous ces sages décrets furent promptement violés ou éludés par une noblesse turbulente, qui montrait chaque jour, de plus en plus, son mépris pour l'autorité royale.

L'outrage fait à Judith, fille de Charles, en fut une preuve frappante; elle avait été mariée à Ethelwolf, roi d'Angleterre; après la mort de son époux, elle revint en France. Baudouin, comte de Flandre, la vit à Senlis, s'enflamma pour elle, et l'enleva du palais de son père: Charles courut à sa poursuite, mais il fut battu par le ravisseur. Le pape, instruit de cet attentat, excommunia d'abord Baudouin, lui pardonna ensuite, et fléchit en sa faveur le courroux de Charles, qui se réconcilia avec le rebelle.

Un autre amour ralluma parmi les princes carlovingiens le flambeau de la discorde; le jeune Lothaire, roi de Lorraine, avait épousé Theutberge, fille

d'un duc français ; le dégoût suivit bientôt l'hymen ; il devint épris de Valdrade, nièce et sœur de Gontier et de Thietgaud, archevêques de Trèves et de Cologne ; l'ambition ferma les yeux de ces deux prélats sur les préceptes de l'Evangile ; ils cassèrent le premier mariage, et le roi, se croyant libre, épousa Valdrade.

Le pape Nicolas Ier ne se borna pas à menacer Lothaire de la vengeance du ciel ; il arma contre lui Charles-le-Chauve toujours disposé à profiter du premier prétexte pour étendre sa puissance.

Louis-le-Germanique se déclara défenseur de Lothaire ; mais ce prince, peu rassuré par son appui, se soumit au jugement de l'Église : en conséquence, un concile fut convoqué à Metz ; l'influence des deux archevêques y fit confirmer le nouveau mariage, et les deux prélats satisfaits osèrent porter à Rome le décret de leur assemblée.

Le pape, indigné, convoqua un autre concile dans le palais de Latran, cassa les actes de celui de Metz, et excommunia les deux archevêques, ainsi que leurs assistans. Ceux-ci se retirèrent à Milan ;

et, protégés par l'empereur Louis, lancèrent à leur tour les foudres de l'Eglise contre le pape, et unirent de plus leur cause à celle de l'archevêque de Ravenne, et de Phocas, patriarche de Constantinople, alors brouillés avec le saint siége.

L'esprit de révolte régnait universellement en Europe : les Sarrasins, appelés par des rebelles, pillaient le territoire romain. L'empereur Louis se voyait bravé par ses sujets indociles.

En Saxe, les hommes libres reprenaient les armes, renversaient les autels du Christ et relevaient ceux des idoles; en France, une partie des seigneurs mécontens de Charles se liguaient contre lui pour le détrôner, tandis que les autres réunissaient leurs efforts pour le soutenir.

Cependant l'autorité des papes, insultée en Italie, s'accroissait chaque jour au dehors, et s'élevait graduellement au-dessus de celle des rois. Arcénius, légat du souverain pontife, contraignit l'archevêque Hincmar à rétablir sur le siége de Soissons un évêque dépossédé par lui, et en même temps il ordonna à Charles et aux autres princes carlovingiens de rame-

ner Lothaire à l'obéissance et à ses premiers liens.

Lothaire était brave, ardent dans ses amours; mais, religieux et crédule, plus effrayé des foudres de Rome que des armes de ses ennemis, sa dévotion l'emporta quelque temps sur son amour; il éloigna sa nouvelle femme de son palais, et reprit Theutberge.

Valdrade courut en Italie dans l'espoir de fléchir le souverain pontife; mais elle revint en France, repoussée, découragée et excommuniée. Son frère Hébert, furieux, résolut de la venger, prit les armes, dévasta la Lorraine, et périt enfin sous les coups d'un seigneur nommé Conrard, dont le fils Raoul devint le premier roi de la Bourgogne transjurane.

L'occident de la France n'était pas plus tranquille, et de nouveaux troubles agitaient sans cesse la Bretagne, toujours indocile au joug des Francs. En 867, Salomon, neveu de Noménoé, se révolta contre le duc Hérispoux, le tua, prit le titre de roi de Bretagne, et s'empara d'une partie de la Gaule; ce fut la même année que les Normands, accourus en grand

nombre, envahirent à-la-fois la Bretagne, le Poitou, l'Anjou et la Touraine. Les Français réunis marchèrent contre eux, sous les ordres de Robert-le-Fort, duc de France, et de Ranulphe, duc d'Aquitaine. Ceux-ci leur livrèrent une grande bataille dans laquelle les barbares furent complétement vaincus; mais les deux généraux français y périrent.

Robert laissa pour héritiers de sa fortune et de sa renommée deux fils, Eudes et Robert, qui montèrent depuis sur le trône de France.

La scandaleuse discorde des amours de Lothaire continuait cependant toujours à livrer la Lorraine aux plus grands troubles. Ce prince, entraîné par sa haine pour sa première femme, et par son amour pour la seconde, avait repris Valdrade. Trois conciles successifs s'étaient déclarés pour lui; dans ce procès, qui dura quinze ans, Theutberge elle-même, non-seulement s'était mal défendue du reproche qu'on lui faisait d'avoir entretenu un commerce incestueux avec son frère, elle avait été plus loin; elle s'était prononcée en faveur de sa rivale, et demandait elle-

même au pape la permission de rompre un lien qui la rendait aussi malheureuse que son époux.

Nicolas Ier, opiniâtre dans ses résolutions et continuellement excité contre Lothaire par Hincmar, qui se regardait comme le chef de l'église de France, rejeta les prières de la reine, et lui reprocha hautement de le tromper, de s'avilir en se laissant dégrader, et de se dire libre au moment où elle était victime d'une odieuse oppression. « Vainement, dit-il, » tu t'efforces de soutenir que Valdrade » est devenue l'épouse légitime de Lo- » thaire, ton témoignage nous est inutile. » Il n'appartient qu'à nous de prononcer » sur ses droits et sur les tiens ; et, quand » même tu serais morte, nous ne souffri- » rions jamais que la concubine adultère » du roi devînt sa femme. »

Nicolas mourut à la fin de l'année 867. Son successeur, Adrien II, se vit assiégé à-la-fois par les musulmans et par les troupes du duc de Bénévent. L'empereur Louis, trop faible pour le délivrer, invoqua le secours de Lothaire, qui profita promptement de cette circonstance

pour se réconcilier avec le saint siége.

Les deux princes chassèrent les ennemis du pape, qui se montra d'abord plus indulgent que son prédécesseur, et qui consentit même à lever l'anathème lancé contre Valdrade; mais, lorsque le danger fut totalement éloigné, la reconnaissance disparut. Theutberge, arrivée à Rome en 869, ne put obtenir la dissolution de son mariage, malgré la protection de l'impératrice Ingelberge; et lorsque Lothaire, sur la promesse que le pape lui avait faite de lui donner la communion, se présenta dans l'église de Saint-Pierre, il la trouva vide de prêtres, et ne reçut aucun honneur ni du clergé, ni du peuple.

Cependant quelques jours après, invité par le pape à une cérémonie solennelle, le pontife, en lui présentant l'hostie, lui dit: » Si tu as renoncé à l'adultère, si tu as » rompu avec Valdrade ta maîtresse, re» çois avec confiance ce sacrement comme » gage de ton salut; mais, si la séduction » règne encore dans ton cœur, songe que » ce même sacrement, loin d'être un re» mède salutaire pour ton âme, se chan» gera pour elle en un éternel châtiment. »

Lothaire, troublé par la frayeur, communia sans oser proférer une parole; les seigneurs de sa suite, avertis par les mêmes menaces, imitèrent son exemple et son silence : le hasard voulut que, peu de temps après une maladie contagieuse s'étant répandue dans le camp français, Lothaire et presque tous ceux qui avaient communié avec lui, en furent atteints et moururent. Cet étrange événement, généralement attribué alors au courroux de Dieu, accrut encore la puissance des papes et la superstition des peuples.

Charles, jeune frère de Lothaire, lui succéda, mais lui survécut peu; et leur héritage devint un nouveau sujet de guerre entre les princes de la race carlovingienne.

CHAPITRE DIXIÈME.

CHARLES-LE-CHAUVE, ROI DE FRANCE, DE BOURGOGNE ET DE LORRAINE.
LOUIS-LE-GERMANIQUE, ROI D'ALLEMAGNE ET DE BAVIÈRE.
LOUIS, EMPEREUR, ROI D'ITALIE ET DE PROVENCE.

(868.)

Au moment où Charles apprit la mort de son neveu, il convoquait un parlement à Poissy; prompt à saisir l'occasion favorable de s'agrandir, et secondé par les conseils ardens de l'archevêque Hincmar, il se fit déférer la couronne de Lorraine par les évêques de France, et conduisit ses troupes dans ce pays dont il s'empara.

Son frère le Germanique et l'empereur Louis, soutenus par le pape, s'armèrent pour lui disputer cette conquête. Lothaire avait laissé de sa seconde femme Valdrade

un fils nommé Hugues et deux filles; l'une épousa successivement un comte de Provence et un marquis de Toscane; l'autre donna sa main à Godefroi, prince normand, qui conquit la Frise.

Hugues, à la tête d'un parti dévoué, mais peu nombreux, disputa sans succès la Lorraine au roi Charles. Ce monarque l'année suivante perdit sa femme Hermentrude, et couronna sa concubine Richilde, fille du comte de Boves et d'une sœur de la reine Theutberge.

Le pape, employant les armes spirituelles non pour rétablir la concorde parmi les chrétiens, mais pour disposer des couronnes, menaça Charles de l'excommunier, s'il ne cédait pas sans délai la Lorraine à l'empereur.

Charles répondit à ces menaces avec humilité, mais sans promettre d'obéir. Les prélats français et l'archevêque Hincmar, plus hardis, écrivirent au souverain pontife des lettres violentes, et le menacèrent à son tour des foudres de l'Eglise.

Un seul évêque en France, celui de Laon, qui était neveu d'Hincmar, embrassa la cause du pape. Hincmar le fit

juger, condamner, déposer; et, par son ordre, on lui creva les yeux. Alors le pape indigné rompit ouvertement avec Charles, lui ordonna impérieusement de se soumettre et d'envoyer les évêques de France à son tribunal. Cet excès d'audace parut enfin réveiller Charles de son assoupissement; il se souvint qu'autrefois les empereurs jugeaient les papes, et n'étaient point jugés par eux. « Apprenez, écrivit-» il à Adrien, que les rois ne sont pas » lieutenans des papes, mais souverains » dans leurs terres. Nous méprisons les » décrets de Rome, et nous saurons châ-» tier sévèrement ceux qui auront l'au-» dace de nous les porter. »

Cette fermeté rendit le souverain pontife plus modéré. Cependant Louis-le-Germanique et Charles conférèrent ensemble à Mersen, et réglèrent entre eux un nouveau partage: ensuite, ayant appris que l'empereur Louis, vainqueur des Sarrasins, était devenu victime d'une trahison et retênu prisonnier par un seigneur italien, le duc de Bénévent, ils s'avancèrent tous deux vers Lyon, sous prétexte de conférer avec le pape, mais dans le

dessein réel de profiter du malheur de leur neveu, pour étendre leur puissance en Italie.

Charles, épris de la nouvelle reine, lui laissa prendre sur son esprit un empire absolu; gouverné par ses conseils, il combla son frère Bozon de faveurs, lui confia le gouvernement de Vienne et le duché d'Aquitaine, le revêtit de la charge importante de grand maître des portiers du palais, et le rendit si puissant que, peu d'années après, on le vit au premier rang de ces grands ambitieux et rebelles qui achevèrent le démembrement de la monarchie.

Le pouvoir croissant de Bozon excita la jalousie des fils du roi; l'aîné, nommé Carloman, se révolta deux fois contre son père, et fut deux fois pardonné; mais une troisième rébellion fut punie, non-seulement avec sévérité, mais avec cruauté. Ce prince avait profité, pour reprendre les armes, du moment où son père voyageait dans le midi de la France; l'inflexible Hincmar, chargé de la régence du royaume, combattit le prince rebelle, le prit, l'enferma, le fit juger et condamner; on lui accorda la vie, mais on lui arracha les

yeux; deux moines, touchés du sort de cet infortuné, rompirent ses fers, et le conduisirent en Allemagne, où Louis-le-Germanique lui donna une abbaye.

Les seigneurs français, indignés de cette vengeance atroce, résolurent enfin d'abolir un usage si barbare, et depuis, dans les sermens prêtés aux seigneurs leurs suzerains ou aux monarques, ils ajoutèrent le serment de ne jamais souffrir qu'aucun d'eux subît jamais ce honteux supplice.

Les peuples ne se montraient pas plus paisibles et plus obéissans que la famille royale. L'Aquitaine, tant de fois conquise, supportait impatiemment le joug du vainqueur; Charles, croyant que la présence d'un prince contiendrait sa turbulence, nomma en 871 son fils Louis, roi d'Aquitaine. Les Gascons prirent les armes contre le nouveau roi, et appelèrent à leur tête un descendant de leurs anciens ducs et de la race mérovingienne.

On le nommait Lupus Lentulus; il maintint leur indépendance. Son fils Sanche s'illustra en triomphant des Sarrasins, et mérita d'être surnommé par

eux Mattara ou fléau, et fonda dans cette partie de la Guyenne une puissance qui dura deux siècles.

Un autre Sanche, son fils, fut le père de Sanche-le-Courbé, qui eut trois enfans, dont l'un nommé comte de Fésensac, devint la tige des Armagnacs et d'une illustre maison qui prétend encore aujourd'hui descendre de ces antiques princes.

La race carlovingienne marchait graduellement à une décadence plus rapide que celle de la race de Clovis qu'elle avait détrôné. L'empereur Louis, quoiqu'on vantât sa bravoure et sa piété, se faisait mépriser par la faiblesse de son caractère; ses sujets chassèrent de son palais l'impératrice sa femme, parce qu'elle était stérile. Son vassal, le duc de Bénévent, lié aux Grecs, l'avait trahi et retenu prisonnier; il ne consentit à lui rendre la liberté qu'au moyen d'un lourd et honteux tribut.

Louis-le-Germaniqne, le plus distingué des petits-fils de Charlemagne, ne vit pas lui-même son autorité toujours respectée par sa famille. Charles-le-Gros, son fils, se révolta contre lui; mais il fut

contraint à se soumettre, et, pour le malheur de ses peuples, le remords succédant à la rébellion, dérangea pour toute sa vie son faible cerveau.

Pendant ce temps, les Normands, paraissant se lasser d'une vie vagabonde, s'étaient établis dans l'Anjou; Charles et Salomon réunis les battirent, les assiégèrent dans la ville d'Angers, les contraignirent à capituler, et les forcèrent de jurer qu'ils ne rentreraient jamais en France; mais ce serment fut bientôt violé, et ils continuèrent long-temps leurs déprédations.

Un autre fléau, plus connu en Afrique qu'en Europe, se joignit alors à eux pour désoler la France, qui vit ses campagnes dévastées par des nuées innombrables de sauterelles.

Cette même année 874, le feu de la révolte et de l'anarchie, plutôt couvert qu'éteint, éclata de nouveau en Bretagne. Le roi Salomon fut attaqué par ses propres cousins, qui le prirent, le privèrent de la vue et enfin de la vie; après sa mort, les rebelles se disputèrent avec acharnement son héritage; chaque sei-

gueur se déclara indépendant et souverain ; ainsi cette contrée perdit le nom de royaume, et, après de longues guerres civiles, la Bretagne tout entière reconnut pour duc un seigneur, nommé Judicaël, qui périt en combattant les Normands.

L'année 875 ajouta un nouveau sceptre à ceux que Charles devait à la fortune ; mais comme cette nouvelle couronne ne fortifia pas son caractère, elle n'ajouta rien à sa puissance.

L'empereur Louis termina dans les chagrins sa courte vie et son règne sans gloire. Charles, plus rapide que ses rivaux, lui succéda.

CHAPITRE ONZIÈME.

CHARLES-LE-CHAUVE, EMPEREUR, ROI DE FRANCE ET D'ITALIE.

LOUIS-LE-GERMANIQUE, ROI DE BAVIÈRE ET D'ALLEMAGNE.

(875.)

De toutes les puissances de l'Europe, celle des papes se montra long-temps la plus constante dans ses desseins ambitieux, et la plus adroite dans les moyens d'atteindre son but. Les papes, humbles avec les forts, hautains avec les faibles, changeaient à tous momens de langage, suivant leurs intérêts. Ils élevaient jusqu'au ciel ou menaçaient de l'enfer les mêmes princes auxquels ils prodiguaient tour à tour les éloges les plus exagérés ou les imprécations les plus grossières; tantôt, pour solliciter leur protection, ils tenaient

le modeste langage que doivent dicter aux pasteurs des fidèles l'esprit évangélique et la charité, et tantôt, lorsqu'ils le croyaient utile à leur autorité, ils s'exprimaient avec la superbe hauteur des anciens maîtres du monde auxquels ils prétendaient succéder, tonnaient sur la terre du haut du Capitole, et menaçaient de leurs foudres les monarques effrayés.

Au moment où le trône de France était ébranlé par les invasions des Normands, par l'attaque des Bretons et par la révolte du fils de Charles-le-Chauve contre son père, le pape Adrien II, couvrant de sa protection le prince rebelle, avait, pour le défendre, adressé au roi de France la lettre la plus violente, la plus hardie et la plus inconvenante. Accusant ce monarque d'avoir usurpé les biens de ses neveux, il lui reprochait de surpasser les brutes dans sa cruauté. « Tu ne crains point, lui di- » sait-il, de sévir contre tes propres » entrailles; tu imites l'autruche que » cite le saint livre de Job; tu endurcis, » comme elle, ton cœur contre ton fils » Carloman, comme s'il n'était pas né de » ton sang; tu l'as privé de ses droits,

» et chasse de sa patrie ; mais il implore
» notre appui, et, en vertu de notre au-
» torité apostolique, nous voulons mettre
» un frein à ton audace. Nous t'ordonnons,
» pour ton propre salut, de rendre à ton
» fils ton affection et ses honneurs, au
» moins jusqu'au moment où nos légats,
» prenant connaissance de vos débats, les
» auront jugés. Mérite le pardon aposto-
» lique par ton obéissance ; nos repro-
» ches ne cesseront que lorsque tes cri-
» mes seront expiés. »

Ce fut alors que Charles, irrité, répondit au pape avec hauteur et fermeté ; bientôt les circonstances changèrent, et le même pape, menacé par le duc de Bénévent, par les Grecs et par les Sarrasins, changea aussi de langage. Il abandonna Carloman, assura le roi de son dévouement, et lui promit même secrètement que, si l'empereur Louis venait à mourir, jamais il ne reconnaîtrait d'autre empereur romain que lui.

Ce ne fut cependant pas ce pontife qui accomplit cette promesse ; il avait terminé sa vie, lorsque l'empereur Louis mourut. Le pape Jean VIII, son suc-

cesseur, lié d'amitié avec le roi, l'appela en Italie, et lui offrit la couronne impériale.

D'un autre côté, les ducs, comtes et marquis italiens, réunis à Pavie, et plus pressés de se donner une protection puissante que décidés sur le choix du protecteur, proposèrent à la fois la couronne d'Italie à Charles-le-Chauve et à Louis-le-Germanique, se déterminant, pour ainsi dire, à donner le sceptre comme un prix de course, et à se soumettre au premier arrivé.

Louis-le-Germanique ordonna à ses fils de se rendre en Italie; mais Charles les prévint, déjoua leurs projets, franchit le mont Saint-Bernard, et fit son entrée à Rome le 17 décembre 875.

Le pape le reçut avec respect, le couronna solennellement le jour de Noël, et écrivit au synode de Pavie *que, du consentement des évêques, des ministres de la sainte Eglise, du sénat et du peuple romain, il avait élu Charles, empereur.*

Le faible successeur des Césars paya ces honneurs par un dévouement et une obéissance qui n'eurent plus de bornes; aussi

sa soumission lui valut des éloges magnifiques du pape, qui l'élevait dans ses lettres au-dessus de tous les princes de sa race, sans en excepter l'immortel Charlemagne.

Ce nouvel empereur, dont l'activité était la seule qualité brillante, séjourna peu à Rome, et se rendit à Pavie où les Lombards le proclamèrent roi. Là, ce prince, voulant assurer le repos de Rome et de l'Italie, donna les duchés de Spolette et de Frioul à deux seigneurs puissans, Gui et Bérenger. Quelques nobles rebelles furent dispersés par ses armes, et excommuniés par le pape. Charles, toujours dominé par sa femme, confia le gouvernement de la Lombardie, et, pour ainsi dire, la vice-royauté d'Italie, à son beau-frère Bozon, dont chaque nouvelle faveur accroissait l'ambition insatiable.

Après avoir fait ces dispositions, il ramena ses troupes en France, où Louis-le-Germanique était entré à main armée, s'avançant jusqu'à Attigny, et signalant son passage et sa vengeance par d'affreuses dévastations.

Tout semblait annoncer une guerre

cruelle ; mais, depuis la bataille de Fontenai, les Francs abattus ne conservaient d'ardeur que pour le pillage, et n'en montraient plus dans les combats. Dès que Louis-le-Germanique fut informé de l'approche de Charles, il se retira, repassa le Rhin, et rentra dans ses Etats.

L'empereur rassembla à Ponthion un parlement ou plutôt un concile; car, depuis quelque temps, les nobles, les guerriers, las d'entendre de longues discussions en langage latin que la plupart ignoraient, abandonnaient les assemblées nationales dont le clergé seul resta ainsi le maître.

L'empereur, qui poussait alors sa reconnaissance pour le saint siége jusqu'à la servitude, voulut lui sacrifier les libertés gallicanes ; et, signifiant au concile les ordres du pape, il proposa à l'assemblée de donner la *primatie* des Gaules et de la Germanie à l'archevêque de Sens; mais l'intraitable Hincmar, ainsi que tous les évêques français, défendant leur antique indépendance, résistèrent à l'autorité royale ; joignant même le mépris à l'audace, ils refusèrent de se lever, lorsque l'empereur voulut faire entrer dans

le concile sa femme qu'il venait de faire couronner; enfin, condamnant l'ambition de Charles, ils lui demandèrent impérieusement de céder la Lorraine à Louis-le-Germanique.

Charles refusa d'y consentir; Louis, informé de ces dissensions favorables à sa cause, souleva l'Allemagne entière contre la France, arma tous ses leudes, et s'avança jusqu'à Francfort; mais, arrivé dans cette ville, il y mourut l'année 876.

Ce prince, seul héritier d'une partie des vertus de son aïeul, emporta dans la tombe les regrets de la Germanie, ainsi que la renommée d'un monarque généreux, justicier, habile, pieux, éclairé. Sa femme Emma, vénérée par les grands et chérie par le peuple, lui avait donné trois fils, Carloman, Louis et Charles, qui partagèrent son héritage.

CHAPITRE DOUZIÈME.

CHARLES-LE-CHAUVE, EMPEREUR, ROI DE FRANCE, D'AQUITAINE, DE BRETAGNE, DE BOURGOGNE, DE PROVENCE ET D'ITALIE.

CARLOMAN, ROI DE BAVIÈRE ET PRÉTENDANT AU TRÔNE D'ITALIE.

LOUIS II, ROI DE LA FRANCE ORIENTALE ET D'UNE PARTIE DE LA LORRAINE.

CHARLES-LE-GROS, ROI D'ALLEMAGNE ET DU RESTE DE LA LORRAINE.

(876.)

L'EMPEREUR, profitant du trouble que répandait en Allemagne la mort soudaine de son frère, conçut l'espoir de dépouiller ses neveux de leurs possessions. Attaquant d'abord Louis qui se trouvait le plus voisin de ses Etats, il l'accusa devant l'assemblée des Francs d'avoir violé ses sermens.

Louis offrit de prouver par trente témoins et par les épreuves d'usage que lui

et ses frères n'avaient point rompu la trève. Le jugement de Dieu se déclara pour lui, ses témoins sortirent triomphans des épreuves.

Cependant Charles n'en poursuivit pas moins ses desseins. A la tête de son armée il s'avança sur les rives du Rhin, dans la plaine d'Andernach, qui devint le théâtre d'un combat sanglant; l'ávant-garde de Charles, impétueuse, mais mal dirigée, fut enfoncée, et, tombant ensuite sur le corps d'armée, l'entraîna dans sa déroute. Cette bataille coûta la vie à plusieurs comtes et à quelques évêques et abbés que les paysans poursuivirent et massacrèrent dans leur fuite.

Charles vaincu négocia; et en 877, le partage de l'empire entre les princes carlovingiens fut ainsi réglé.

Carloman régna sur la Bavière, la Pannonie, la Moravie, la Carinthie et la Bohême.

Louis eut pour lot la France orientale, c'est-à-dire les deux rives du Rhin, la Franconie, la Thuringe, la Westphalie, la Saxe et une moitié de la Lorraine.

Charles-le-Gros obtint pour sa part, sous

le nom d'Allemagne, la Suisse, les Grisons, la Souabe, l'Alsace et l'autre moitié de la Lorraine.

Tout le reste de l'empire, c'est-à-dire la France occidentale, la Bretagne, l'Aquitaine, la Bourgogne, la Provence et l'Italie restèrent sous les lois de l'empereur Charles-le-Chauve.

Ce prince acquérait chaque jour de nouvelles couronnes, mais sans pouvoir assurer son repos, ni affermir son autorité. Les Sarrasins continuaient leurs ravages en Italie, les Normands en France; et, s'ils avaient su obéir chacun à un seul chef, au lieu de n'être que dévastateurs, ils seraient devenus conquérans, et auraient, comme les Francs, les Lombards et les Wisigoths, fondé dans l'Occident de nouvelles puissances. Leur division fut le seul obstacle réel qui arrêta leur grandeur naissante.

L'Italie était habituée à se voir conquise, asservie et partagée par les barbares. La Gaule, épuisée de sang, opprimée, pillée par les nobles, dominée par les évêques et par les abbés, ne se montrait plus ni libre, ni monarchique, ni guerrière. C'était à la

fois une théocratie corrompue et une aristocratie anarchique. La Germanie seule conservait encore le caractère belliqueux des anciens Francs ; et, en devenant une oligarchie de principautés, elle resta toujours formidable comme un arsenal de guerre et comme une pépinière de soldats.

Le nom de France, depuis si illustre, ne s'appliquait alors presqu'exclusivement qu'à la contrée située entre l'Océan et la Moselle, la Somme et la Loire. Paris, qui devint plus tard l'émule de l'ancienne Rome et la capitale de l'Europe n'offrait alors aux regards que l'étroit espace qu'on appelle aujourd'hui la Cité. Cette ville était couverte plus que défendue par deux branches de la Seine, par de faibles remparts garnis de tours et par deux ponts fortifiés, vains obstacles qui ne l'empêchèrent point d'être prise et pillée par les Normands.

Cependant, comme la magnificence romaine et gauloise avait depuis long-temps disparu de ce royaume, Paris brillait encore à cette époque d'un certain éclat en comparaison des autres villes ou plutôt des autres bourgades françaises. Abbon,

évêque et poète, la chantait dans ses vers : *Heureuse cité*, disait-il, *un fleuve te serre doucement dans ses bras, et circule noblement autour de tes murailles ; deux ponts magnifiques, protégés par des tours élevées, couvrent les deux flancs de tes superbes remparts.*

Cette heureuse cité fut cependant très-négligée par Charlemagne qui dédaignait les Neustriens, et comptait aussi peu sur leurs armes que sur leur affection : aussi les historiens de ce grand règne en parlent rarement; ils rappellent seulement que ce monarque y envoya ses capitulaires, qu'Etienne, comte de Paris, publia dans la *malle* ou assemblée des Parisiens, en présence des scabins ou échevins.

Les successeurs d'Etienne furent Bigon et Gérard. Celui-ci pour retarder la marche des Normands rompit les gués de la Seine et démolit ses ponts que Charles-le-Chauve fit ensuite rétablir et fortifier.

Lorsque les grands et le clergé envahirent la puissance royale et les libertés du peuple, on vit le comte Conrad et Gosselin, abbé de Saint-Germain-des-Prés, trahir de concert le roi Charles, et réunir

leurs vassaux ainsi que leurs armes pour favoriser celles de Louis-le-Germanique. Quand les fils de Robert-le-Fort, Eudes et Robert, gouvernèrent le duché de France, d'abord comme ducs et ensuite comme rois, ils accrurent la puissance de leurs seigneuries, en usurpant les dignités et les biens du clergé, devenant ainsi doublement formidables comme seigneurs et comme abbés.

Hugues-le-Grand, surnommé l'abbé, et Hugues Capet, étaient aussi riches en abbayes qu'en terres et en patrimoine. Dans ce temps tous les comtes, les évêques, les abbés étaient environnés d'une cour qui rivalisait de luxe avec la cour des rois. Bientôt le petit nombre des hommes libres, qui n'avaient pas de seigneuries, tombèrent dans la demi-servitude de la glèbe, tandis que la foule nombreuse des esclaves qui composaient la masse du peuple était abaissée au niveau des plus vils animaux; les seigneurs les emprisonnaient, les mutilaient ou les tuaient au gré de leurs caprices.

Un tel ordre de chose, où chacun voulait commander, où personne ne voulait obéir, écrasait l'industrie, et anéantissait

l'agriculture et le commerce; aussi l'on vit, dans l'espace d'un siècle, la France désolée par douze années de famine qui furent suivies d'une nouvelle et funeste contagion, nommée alors la maladie des *ardens*.

Ces fléaux et les invasions des barbares transformèrent un grand nombre de villes en déserts. Charles se vit même contraint de changer momentanément le siége de l'archevêché de Bordeaux, et de le transférer à Bourges, parce que toute la Guienne était dépeuplée et dévastée.

Lorsqu'en 866 le roi acheta l'éloignement des Normands par un honteux traité où, sans obtenir de réciprocité, il s'obligeait à payer une composition pour chaque Normand tué à la guerre; chaque *manse* libre fut taxée à six deniers, les tributaires à trois; on assujettit les marchands à la dîme; on établit un impôt sur les prêtres; on leva sur les Francs l'ancienne taxe de guerre appelé *hériban*. Les esclaves seuls, ne possédant rien, ne payaient rien; et cependant ce fut avec les plus grandes difficultés qu'on parvint, au moyen de toutes ces contributions, à former la somme de

quatre mille livres d'argent que les barbares exigeaient.

Ce fait prouve évidemment à quel point la France était déjà par la féodalité dépeuplée d'hommes libres, puisque, si elle en eût contenu alors trois cent mille seulement, la dette contractée envers les Normands aurait été acquittée facilement.

La France était pauvre, mais quelques hommes étaient riches, et nous avons pu voir encore, dans la Pologne féodale, un exemple de cette concentration de richesses et de ce contraste bizarre de ruine et de luxe que présentait l'antique France, sous la race des rois carlovingiens.

Aussi, au milieu de cette pauvreté générale, le poète Abbon reproche aux Parisiens le luxe de leurs vêtemens, l'or et la pourpre qui les couvraient, la magnificence de leurs ceintures, leur faste orgueilleux, leurs débauches, les voluptés auxquelles ils se livraient, et qu'ils portaient jusqu'à l'inceste. *Repousse*, dit-il, *ô malheureuse France, tous ces vices, sources de tant de crimes et de désastres.*

Il fait dans son poëme une description assez complète du costume des Parisiens

de cette époque : ils portaient une chaussure dorée soutenue par des courroies ; ils enveloppaient leurs jambes de morceaux d'étoffe entourés de bandelettes croisées. Leur camisole ou veste, d'où pendait un glaive soutenu par un riche baudrier, et attaché par des courroies blanches et vernies, était couverte d'un grand manteau carré, de couleur blanche ou bleue, court et ouvert sur les côtés, mais descendant par devant et par derrière, jusqu'aux pieds; l'usage général des habitans de cette ville était de porter à la main une canne de bois de pommier, ornée d'une pomme d'or ou d'argent.

Malgré les efforts de Charlemagne, les mœurs se corrompaient chaque jour, et les ténèbres s'épaississaient graduellement. On ne voyait presque pas de nobles, et très-peu même d'ecclésiastiques qui sussent lire, et, sous le règne de Charles-le-Chauve, Frotier, évêque de Poitiers, ainsi que Fuldrade, évêque de Paris, ne trouvant pas dans leur diocèse de prêtres qui pussent ouvrir un livre, chargèrent le moine Abbon d'apprendre par cœur à leur

clergé quelques prières et quelques formules de leçons et de sermons.

Tel était, à la fin du neuvième siècle, l'état déplorable de cette monarchie, à laquelle tant d'hommes aveuglés par les préjugés et par l'esprit de parti, attribuent aussi absurdement qu'opiniâtrément quatorze siècles de grandeur et de gloire et de prospérité.

Les derniers jours de l'empereur Charles ne furent pas moins orageux que les premiers de son règne. Bientôt le pape, invoquant son secours, lui apprit que les Sarrasins, envahissant de nouveau l'Italie, établissaient leurs principales forces à Tarente, et que de là ils étendaient leurs ravages jusqu'aux portes de Rome.

Charles, à la tête de ses troupes, franchit encore les Alpes; le pape vint au-devant de lui, et couronna l'impératrice à Tortone.

Tandis que leurs efforts réunis éloignaient les Sarrasins, et qu'un parlement, convoqué à Pavie, s'occupait des mesures nécessaires pour rétablir la tranquillité générale, Carloman accourut avec les Bavarois dans l'espoir de s'emparer de l'I-

talie ; mais tout à coup une terreur panique frappa sans motif et à la fois le pape, l'empereur et Carloman, de sorte que, fuyant tous précipitamment, le souverain pontife rentra dans Rome ; Carloman retourna en Allemagne et Charles reprit le chemin de la France.

D'autres périls plus réels l'y menaçaient; les seigneurs français, irrités et enhardis par la faiblesse de l'empereur, lui reprochaient d'imposer sur eux de lourds tributs, de ne rien tenter pour repousser les barbares, d'élever les plébéiens au rang des nobles, d'abandonner les mœurs nationales pour adopter celles d'Italie, et de préférer l'habit des Grecs à celui des Francs. Ils avaient formé une vaste conspiration pour le détrôner, et l'ingrat Bozon, oubliant à la fois ses devoirs et les bienfaits de Charles, s'était mis à la tête des rebelles.

L'empereur accéléra sa marche pour les combattre et pour les comprimer; mais, au moment où il franchissait le Mont-Cénis, il fut saisi d'une maladie violente, et transporté dans le village de Brios, où il mourut âgé de cinquante-cinq ans,

après trente-huit ans de règne et deux ans d'empire.

La décomposition rapide de son corps força ceux qui l'entouraient de l'enterrer à Verceil, et ce ne fut que sept ans après qu'on transféra ses restes à Saint-Denis,

La brièveté et la violence de sa maladie, ainsi que la haine fanatique du peuple contre les Israélites, firent croire au vulgaire que le médecin du roi, Sédécias, juif de nation, et qui passait dans le peuple pour magicien, s'était laissé corrompre par les ennemis de Charles, et qu'il avait empoisonné ce prince.

Le règne de Charles occupe une funeste, une longue place dans les annales de la France, et n'en mérite aucune dans les fastes de la gloire. Il n'eut point d'enfans de sa seconde femme Richilde, mais Hermentrude lui en avait donné plusieurs; à sa mort, il n'en existait plus que deux: Louis-le-Bègue, qui lui succéda, et Judith, mariée au comte de Flandre.

CHAPITRE TREIZIÈME.

LOUIS II, DIT LE BÈGUE, ROI DE FRANCE, ET, SELON QUELQUES HISTORIENS, EMPEREUR.
CARLOMAN, ROI DE BAVIÈRE, PRÉTENDANT A L'EMPIRE.
LOUIS-LE-JEUNE DE GERMANIE, ROI DE SAXE ET DE LA FRANCE ORIENTALE.
CHARLES-LE-GROS, ROI DE SOUABE OU D'ALLEMAGNE.

(877.)

Tous les ennemis de Charles-le-Chauve se réunissaient pour disputer le trône à son fils. A leur tête on distinguait l'ingrat Bozon, frère de l'impératrice Richilde, deux Bernards, l'un marquis de Languedoc ou de Gothie, l'autre comte d'Auvergne l'abbé Gauzelin, puissant par ses richesses et fameux, dans ce temps de faiblesse, pour avoir défendu avec quelque courage la ville de Paris contre les Normands. Tous ces seigneurs, aspirant réellement à

l'indépendance, soulevaient leurs vassaux et une grande partie de la France en faveur de Louis de Germanie, auquel ils comptaient vendre le sceptre plutôt que le donner.

Bozon portait ses vues plus haut. Adroit, ambitieux, hardi, gouverneur de la Provence, vice-roi en Lombardie, enrichi par les bienfaits de Charles qu'il avait trahi, fort de l'appui du pape, dont il flattait les vues ambitieuses, il osait prétendre à la couronne ou en détacher au moins un brillant fleuron pour se former dans le midi un royaume séparé.

Déjà il avait eu l'audace d'enlever Hermengarde, fille de l'empereur Louis. Cette princesse, non moins ambitieuse que lui, l'excitait sans cesse à monter sur le trône, ne voulant pas rester l'épouse d'un sujet.

D'un autre côté l'archevêque Hincmar, ralliant autour de Louis-le-Bègue les principaux seigneurs de la France septentrionale, de la Lorraine et de la Neustrie, soutenait sa cause, mais sans abandonner les intérêts ou pour mieux dire les passions des évêques et des grands : ainsi ce fut

encore en dégradant la couronne de Louis qu'il la lui conserva. Il lui recommanda de tout sacrifier pour apaiser les grands qu'on appelait alors en France, *principes*, princes, et de montrer en tout une déférence complète au clergé.

Le roi, docile à ses avis, distribua avec profusion les dons, les promesses, les fiefs, les charges, donna à Gauzelin l'abbaye de Saint-Denys, et cependant fournit encore par ces prodigalités mêmes des prétextes de plaintes aux mécontens qui lui reprochaient de faire seul des décrets qu'il ne pouvait rendre qu'avec le concours d'une assemblée nationale.

Déjà tous les rebelles armés étaient entrés en Champagne; mais Louis, préfé rant les négociations au combat, trouva le moyen de les apaiser aux dépens de la puissance royale. Il leur assura la jouissance de tous les priviléges qu'ils avaient usurpés, et confirma le décret de Kiersi, qui rendait les magistratures héréditaires.

Richilde, sa mère, lui apporta le testament de son père et les ornemens royaux. Tous les seigneurs se réunirent autour de lui, et reconnurent sa faible autorité.

L'archevêque Hincmar le couronna dans la ville de Reims le 18 décembre 877, et ce prince prit, dans ses actes, le titre de *roi par la miséricorde de Dieu et par l'élection du peuple.*

L'Italie alors se trouvait encore plus que la France en proie aux discordes civiles; le pape Jean VIII s'était montré disposé à reconnaître comme empereur le nouveau roi de France; Lambert, duc de Spolette, et Albert, marquis de Toscane, soutenant les prétentions de Carloman, roi de Bavière, à l'empire, s'armèrent précipitamment, marchèrent avec rapidité, forcèrent les portes de Rome, accablèrent d'outrages le clergé, retinrent le souverain pontife prisonnier, et contraignirent le peuple de prêter serment à Carloman.

Mais bientôt, informés du soulèvement de la Lombardie contre eux, ils se virent forcés de sortir de Rome avec la plus grande partie de leurs troupes.

Jean, profitant de leur éloignement, sort de sa prison, ordonne de couvrir les autels d'un cilice et de fermer les églises; il publie un manifeste, dans lequel il raconte avec détail les outrages qu'il a reçus,

convoque un synode, et lance contre le duc de Spolette et le marquis de Toscane cette excommunication, *qui était*, dit naïvement Pasquier, *un bâton dont, alors et depuis, les chefs de l'Église s'escrimèrent trop librement à leur fantaisie.*

Le pape, après s'être ainsi servi de ces foudres qui ne l'empêchaient pas de craindre les armes de ses ennemis, prit prudemment la fuite, se déroba aux poursuites des détachemens qui s'opposaient à son passage, courut à Gênes, s'y embarqua, descendit en Provence, célébra la Pentecôte dans la ville d'Arles, passa par Lyon, poursuivit sa route jusqu'à Troyes, et convoqua dans cette dernière ville un concile où les quatre rois carlovingiens furent invités à se rendre. Mais Louis-le-Bègue s'y trouva seul, et ce monarque fut couronné et sacré par le pape le 7 septembre 878.

Quelques auteurs prétendent qu'il reçut alors la couronne impériale, et citent à l'appui de leur opinion un acte du concile. Cependant tous les historiens du temps, Hincmar lui-même et le pape dans ses lettres, ne donnent à Louis que le titre de roi.

Le souverain pontife présenta dans ce concile une prétendue donation des abbayes de Saint-Denis et de Saint-Germain-des-Prés qu'il disait avoir été faite au saint siége par Charles-le-Chauve; mais le concile rejeta cet acte avec indignation, le regardant ou comme supposé, ou comme nul et comme une usurpation de l'autorité royale.

Cependant Jean, exilé de l'Italie, et qui s'était vu prisonnier dans Rome, paraissait régner en France, et dictait plus que le roi les décrets de l'assemblée nationale.

Cette assemblée en rendit entr'autres un dans lequel *il était défendu à tout Français de s'asseoir en présence d'un évêque sans sa permission.*

Louis-le-Bègue désirait que sa femme Adélaïde ou Alix fût couronnée; mais le pape, ne reconnaissant point la validité de ce second mariage, refusa d'y consentir, et ce fut par ce motif que, dans la suite, une partie des seigneurs français regarda comme bâtard Charles-le-Simple qui en était le fruit.

L'autorité, jusque là si puissante, du fameux archevêque Hincmar semblait elle-

même s'éclipser devant l'éclat de celle du pape; Jean VIII le brava ouvertement, et rétablit sur le siége de Laon le neveu de ce prélat qui avait été par lui déposé et privé de la vue.

Dans cette même année, Hugues, fils du roi Lothaire et de Valdrade, à la tête d'un nombreux parti, s'emparait de plusieurs villes de la Lorraine. Le pape le déclara illégitime, l'excommunia, et effraya ainsi ses adhérens. Il excommunia de même Bernard, marquis de Gothie, qui fut déclaré déchu de ses bénéfices. Gothfrid, comte du Mans, pour éviter la même condamnation, remit au roi les châteaux et villes dont il s'était emparé, mais sous la condition qu'ils lui seraient rendus pour les tenir héréditairement à foi et hommage. C'est par de tels actes de faiblesse que la monarchie démembrée se transformait en aristocratie féodale.

Après avoir de cette sorte rétabli momentanément l'ordre en France, ou plutôt élevé la puissance du clergé sur les ruines de l'autorité royale, Jean VIII retourna en Italie. Le roi voulait l'y reconduire; sa santé chancelante ne le lui permit pas.

Bozon fut chargé de ce soin, et montra tant de zèle et de dévouement au pape que ce pontife l'adopta pour son fils, lui promit une couronne, et obtint du roi de France la main de son fils Carloman, qu'il unit à la fille de l'ambitieux Bozon.

Après le départ du pape, Louis-le-Bègue crut nécessaire, pour affermir son autorité incertaine, d'acquérir, à quelque prix que ce fût, l'appui du plus redoutable de ses rivaux, de Louis de Germanie, roi de Saxe et de la France orientale.

Louis de Germanie, disposé de son côté à une alliance qui lui paraissait utile, lui écrivit « que leur position respective » exigeait, en effet, une union intime. » Nous n'avons, lui disait-il, qu'un seul » moyen pour contenir la turbulence de » nos vassaux, pour nous mettre à l'abri » de celle des étrangers, et pour com- » primer les mécontens; c'est de vivre en- » semble comme chrétiens et comme frè- » res; il faut que tous trouvent en nous, » non deux princes, mais un seul; je vous » envoie un coursier plus remarquable » par sa force que par sa beauté, afin » de vous prouver que je préfère en tout

» l'utilité au luxe ; je vous prie aussi d'a-
» gréer l'offre d'un grand pavillon, dans
» lequel je désire que vous teniez votre con-
» seil, afin que la vue de ce présent im-
» pose aux malintentionnés, en leur rap-
» pelant mon amitié pour vous. Enfin,
» je joins à ces dons des aromates et des
» remèdes, et je souhaite qu'ils puissent
» prolonger votre vie, qui m'est aussi chère
» que la mienne. »

Avec de telles dispositions, la paix n'était pas difficile à conclure ; les deux rois se réunirent à Mersen, et là ils signèrent un traité par lequel la Lorraine fut partagée entre eux.

Les rebelles cependant n'étaient pas tous comprimés en France ; l'un d'eux, Bernard, marquis de Gothie, conduisant sous ses enseignes les principaux seigneurs des provinces méridionales, refusait de se soumettre à l'autorité royale.

Louis, rassemblant les vassaux qui lui étaient restés fidèles, marcha contre lui à la tête de son armée ; mais, arrivé à Autun, il tomba grièvement malade ; l'art des médecins se trouva impuissant pour le guérir ; on le crut empoisonné : si ce

soupçon fut mal fondé, les mœurs du temps le rendaient probable.

Le roi, sentant sa fin s'approcher, fit venir près de lui son fils aîné Louis, et le confia à la garde de Bernard, comte d'Auvergne, du grand chambellan Théodoric ou Thierry, et d'un seigneur très-puissant, nommé Hugues-l'Abbé, fils du comte Conrad, et neveu de la trop fameuse Judith, mère de Charles-le-Chauve.

L'état du roi s'aggravait chaque jour; il se fit transporter à Compiègne, et y mourut en 879, âgé de trente-cinq ans, après un règne de dix-neuf mois. Avant d'expirer, il chargea l'évêque de Beauvais de porter à son fils son épée, sa couronne, et lui ordonna de se faire sacrer promptement.

Louis-le-Bègue, dans sa jeunesse, avait épousé Ansgarde, fille du comte Hardouin; elle lui donna deux fils, Louis et Carloman; mais Charles-le-Chauve, désapprouvant ce mariage, avait forcé son fils de le rompre, et d'épouser Alix ou Adélaïde, fille d'un roi d'Angleterre. Ce divorce depuis servit d'aliment à la discorde, et de prétexte aux mécontens contre les enfans de Louis.

Quand le roi mourut, sa seconde femme Adélaïde était enceinte, et, le 17 septembre suivant, elle donna naissance à un fils posthume, Charles, qui, justifiant trop le surnom de *Simple* qu'on lui donna, régna plusieurs années en France, pour la honte et pour le malheur de sa patrie.

Ce fut pendant la vie de Louis-le-Bègue que se forma la puissance des comtes d'Anjou, fondée par un Breton, nommé Ingelger, dont le fils Foulques-le-Roux devint célèbre par ses exploits contre les Normands.

Louis-le-Bègue et Carloman prétendaient tous deux au trône impérial; mais comme aucun d'eux n'en jouit pendant l'époque dont nous venons de retracer l'histoire, on peut dire que, durant ces deux années, ce trône demeura vacant.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

LOUIS III ET CARLOMAN, ROIS DE FRANCE.
LOUIS DE GERMANIE, ROI DE SAXE ET DE LA FRANCE ORIENTALE.
CARLOMAN, ROI DE BAVIÈRE.
CHARLES-LE-GROS, ROI D'ALLEMAGNE ET ENSUITE EMPEREUR.

(879.)

A la mort de Louis-le-Bègue, la France se vit en proie aux troubles que multipliaient l'ambition des grands, celle du clergé, l'affaiblissement du trône, l'oppression des peuples et les invasions des barbares.

Lorsque Charlemagne régnait, les ducs d'Aquitaine, de Bretagne, de Frise, de Bavière, de Frioul, de Spolette, de Bénévent étaient les seuls qui ôsassent quelquefois tenter de braver le sceptre et de résister au joug des lois.

Mais depuis, sous les faibles mains de Louis-le-Débonnaire, de Charles-le-Chauve et de Louis-le-Bègue, tous les ducs, évêques, comtes, abbés, tous les gouverneurs de provinces, de cantons et

de villes méprisaient les ordres des rois, violaient ouvertement les lois, et ralliaient autour d'eux les propriétaires et les tributaires qui se jetaient dans leur dépendance pour obtenir leur protection; ils rançonnaient les villes, opprimaient les campagnes, réduisaient en esclavage les plébéiens, refusaient souvent au monarque de lui amener des troupes, ou quittaient ses étendards après une courte apparition dans le camp royal; enfin, s'ils prolongeaient leur assistance, le roi se voyait forcé d'acheter leurs services par de nouveaux priviléges, par de honteuses concessions, de sorte que les victoires mêmes devenaient aussi coûteuses, aussi désastreuses pour le trône que les défaites.

Les vestiges de la discipline, de la tactique romaine, remises en vigueur par Charles-le-Grand, avaient totalement disparu; la noblesse turbulente, dédaignant de combattre à pied, n'opposait aux barbares qu'une pospolite fougueuse et sans règle, qu'une cavalerie brave, mais indisciplinée; et l'infanterie, composée de tributaires opprimés, de cultivateurs esclaves, traînée plutôt que conduite au combat, indifférente aux succès, parce qu'elle était

sans droits et sans patrie, *présentait*, dit énergiquement Sismondi, *au glaive des Normands plutôt des victimes que des ennemis*.

Cependant, au milieu de cet anarchique chaos, dans cette contrée où les peuples esclaves comptaient autant de grands et de petits souverains que de ducs, de comtes, de vicomtes, de barons, d'évêques, d'abbés, de vidames et de nobles, un reste de respect pour la race carlovingienne subsistait encore; on sentait confusément le besoin de l'appui d'un trône; la couronne semblait à cette foule de seigneurs ambitieux et cupides un lien central, nécessaire; et pourtant ce roi, qu'ils voulaient conserver, mais dont les droits étaient moitié électifs, moitié héréditaires, devenait, la plupart du temps, un élément de discordes plutôt qu'un moyen de tranquillité.

Presque tous, hors quelques grands vassaux, aspirant à fonder des trônes, voulaient un roi de la race carlovingienne; mais chacun, prétendant le gouverner, voulait choisir dans cette race le prince qui convenait le mieux à ses intérêts, de

sorte qu'au lieu de s'unir pour défendre l'empire français contre les barbares, ils le démembraient par leurs dissensions, et réunissaient ainsi, pour le détruire, toutes les fureurs de la guerre civile aux calamités des invasions étrangères.

Toute la noblesse, à l'époque dont nous parlons, s'était divisée en deux factions pour donner un successeur à Louis-le-Bègue : les chefs de l'une, Bozon, gouverneur de Provence et d'Italie, Hugues-l'Abbé, le grand-chambellan Thierry, et Bernard, comte d'Auvergne, soutenaient les prétentions de Louis III et de Carloman, fils du dernier roi; d'un autre côté, Conrad, comte de Paris, le fameux abbé Gauzelin, qui fut depuis évêque de cette ville; Bernard, marquis de Gothie, ainsi que beaucoup d'autres seigneurs et abbés, se déclaraient en faveur de Louis de Germanie, roi de la France orientale; ils croyaient peut-être avec raison que l'union des deux Frances pouvait seule sauver la monarchie, et qu'il valait mieux donner le sceptre à un monarque déjà puissant et d'un âge mûr, que d'en confier la difficile garde aux mains de deux jeunes princes dont le plus âgé n'avait que dix-sept ans.

Ce parti rassemblé à Meaux offrit la couronne à Louis de Germanie, qui l'accepta. Ce prince était alors entré dans la Lorraine, qu'il avait précédemment cédée à Louis-le-Bègue, et qu'au mépris de ses sermens il prétendait ravir à ses fils.

Le bâtard Hugues, fils de Valdrade, lui disputait alors cette conquête; Gauzelin, Conrad et leurs vassaux allèrent trouver ce monarque à Verdun, où il reçut leurs hommages et leurs sermens. Dans le même temps, les partisans des fils de Louis-le-Bègue s'étaient réunis à Meaux; Louis III, l'aîné de ces princes, avait été seul désigné par son père pour lui succéder; mais l'assemblée, craignant de mécontenter le puissant Bozon dont la fille avait épousé Carloman, donna le diadème aux deux frères.

Considérant ensuite qu'on emploierait vraisemblablement sans succès la force des armes pour soutenir les jeunes rois, Louis et Carloman, contre les armées nombreuses du roi de Germanie, on résolut de tenter la voie des négociations, et elle réussit; l'évêque d'Orléans, accompagné de deux comtes, fut envoyé à Louis de Germanie pour lui offrir la cession définitive

de toute la Lorraine, s'il consentait à ne plus disputer le trône de la France occidentale à Louis et à Carloman.

Le roi de Germanie, rappelé au-delà du Rhin par de nouveaux périls qui le menaçaient, accepta ces offres, signa la paix, et se retira dans ses Etats, à la grande surprise du comte de Paris, de l'abbé Gauzelin et de leurs partisans, indignés de se voir ainsi trahis et abandonnés.

Ceux-ci coururent précipitamment en Franconie chercher un asile près de Luitgarde, femme de Louis de Germanie, princesse hautaine, dont l'ambition favorisait leurs vues, et ranimait encore leurs espérances trompées.

Luitgarde, irritée, reprocha vivement à son mari de laisser échapper par sa faiblesse le sceptre qu'on lui offrait. Louis, dominé par elle, suivit ses avis, et donna des secours à Conrad et à Gauzelin. Fortifiés par ses troupes et soutenus par ses promesses, le comte et l'abbé, rentrant en France, la ravagèrent et réveillèrent les espérances de leur parti. Mais bientôt le roi de Germanie se vit de nouveau con-

traint à renoncer aux vues ambitieuses de sa femme ; il apprit que son frère aîné Carloman, roi de Bavière, venait d'être frappé d'apoplexie, et qu'Arnould, fils bâtard de ce prince, sans attendre sa mort, s'efforçait de s'emparer de son héritage.

Le roi de Germanie marcha contre lui, dispersa ses troupes, et trouva Carloman vivant encore, mais languissant ; ce monarque mourant plaça sous la protection de son frère son royaume et sa famille.

Dans le même temps Hugues, fils de Valdrade, à la tête d'un grand nombre de gens sans aveu, faisait de rapides progrès en Lorraine. Louis de Germanie vint l'attaquer, le défit, et lui reprit Verdun. Les partisans des enfans de Louis-le-Bègue profitant du repos que leur laissaient ces troubles, firent reconnaître dans toute la France occidentale l'autorité des deux rois Louis III et Carloman, qui furent sacrés et couronnés par l'archevêque de Sens.

Cependant, au moment où on les ceignait du diadème, l'ambition d'un sujet puissant les privait d'une des plus bril-

lantes parties de leur couronne. Bozon, beau-frère de Louis-le-Bègue et beau-père du jeune roi Carloman, était le plus renommé des seigneurs de France par son courage, par son habileté; affable avec le peuple, déférant pour les évêques, protecteur de tous les nobles ruinés, il s'était fait aimer par tous ceux qui le connaissaient, excepté par sa femme; devenu veuf, il avait épousé Hermengarde, fille de l'empereur Louis II et d'Ingelberge; Hermengarde, née dans la pourpre et promise à l'empereur des Grecs, Constantin, ne pouvait souffrir l'humiliation de rester sujette, et son active ambition excitait sans cesse l'impétueuxBozon à monter sur le trône d'Italie.

Gouverneur de cette contrée ainsi que de la Provence, du Dauphiné et d'une partie de la Bourgogne, il surpassait déjà en puissance la plupart des monarques carlovingiens; mais cette puissance ne suffisait pas pour satisfaire l'orgueil d'Ingelberge et d'Hermengarde; il fallait qu'il fût roi, et leurs intrigues, appuyées par la faveur du pape, étaient parvenues à disposer les Lombards en sa faveur. Ce-

pendant une armée, envoyée par le roi de Bavière en Italie, prévint et déjoua leurs efforts ; le pape voulait en vain soutenir les prétentions de son fils adoptif ; il se vit obligé de céder à la peur que l'armée allemande inspirait aux Romains; ainsi Carloman, aux portes du tombeau, fut proclamé roi de Lombardie, et Bozon porta ses vues sur une autre couronne.

Sa fermeté et la sagesse de son administration l'avaient rendu cher aux évêques, aux comtes, aux nobles et au peuple de la Provence et de la Bourgogne, dont il était gouverneur. Tous le regardaient comme un appui tutélaire et comme un rempart inexpugnable contre les attaques des Sarrasins et des Normands ; dont les bandes féroces dévastaient alors si fréquemment le reste de la France et de l'Italie ; ces seigneurs et ces prélats, déterminés par de si puissantes considérations, et excités par les vives instances du pape, se réunirent en concile à Mantes, petite ville située entre Vienne et Tournon ; là, ils élurent Bozon, roi de Provence, ils lui écrivirent pour le prier d'accepter le sceptre, en

lui recommandant de justifier leur choix par sa piété.

Bozon, s'humiliant ponr s'élever, promit aux évêques de gouverner d'après leurs avis, les regardant, disait-il, comme les oracles de la sagesse divine. En même temps, il confirma, étendit les priviléges usurpés par les seigneurs, et prit l'engagement de les maintenir.

Les signatures apposées au bas de cet acte du concile de Mantes, suffisent pour faire connaître l'étendue de ce nouveau royaume, nommé tantôt royaume d'Arles et tantôt royaume de Provence. On y voit les noms des archevêques et évêques de Lyon, Tarentaise, Aix, Valence, Grenoble, Vaizon, Die, Maurienne, Gap, Toulons, Chalons-sur-Saône, Lausanne, Agde, Maçon, Arles, Bezançon, Viviers, Marseille, Orange, Avignon, Uzès et Riez.

La santé languissante de Carloman, la position incertaine encore des deux rois de France, les prétentions de Louis-le-Germanique et les incursions des barbares empêchèrent les princes carlovingiens de troubler Bozon dans son entreprise, et de s'opposer à ce démembrement de l'empire.

Les deux rois français ne manquaient cependant ni d'activité, ni d'adresse, ni de courage; ce qui porte à croire que, dans d'autres circonstances, leur règne n'eût pas été sans éclat.

Ces princes, après avoir conclu un traité d'alliance avec le roi de Bavière et d'Italie qu'on ménageait et que l'on couronnait encore sur le bord de la tombe, ranimèrent par des reproches le zèle de leurs vassaux, réveillèrent l'ardeur française par leur exemple, rassemblèrent des troupes, et remportèrent contre les Normands, sur les bords de la Vienne, une victoire assez éclatante. Ce succès décida le roi de Germanie à se réconcilier avec eux, et après une conférence où il conclut la paix, on le mit en possession de la Lorraine. Les fils de Louis-le-Bègue gardèrent, sans contestation, le reste de leur héritage.

Une autre armée de Normands avait envahi les Etats du roi de Germanie; ce prince leur livra bataille près de Thin, et les défit; il voulut ensuite prendre Thin d'assaut, mais, son fils naturel ayant été pris dans ce combat, Louis suspendit son attaque pour le sauver, et négocia. Tan-

dis qu'on discutait les articles de la capitulation, les Normands s'échappèrent la nuit, et, au lever du soleil, le roi ne trouva dans leur camp désert que le cadavre de son fils.

Cette perte fut bientôt suivie d'un plus grand désastre; d'autres bandes de Normands, descendus en foule du Nord, dévastaient la Saxe. L'armée du roi de Germanie, envoyée contre ces barbares, fut taillée en pièces par eux; deux comtes, deux évêques, dix-huit officiers de la maison royale, et le beau-frère du roi périrent dans cette bataille.

Cette même année 880, Carloman, roi de Bavière, mourut; c'était, disent les chroniques de cette époque, le plus brave et le plus beau des princes de son temps.

Louis de Germanie obtint la possession paisible de l'héritage de son frère, en accordant le duché de Carinthie au bâtard Arnoul, et en promettant à Charles-le-Gros de ne lui disputer ni la Lombardie, ni l'empire; ainsi Louis réunit sous son sceptre la Germanie, la Franconie, la Saxe, la Lorraine, la Bavière, la Pannonnie, l'Esclavonie et la Bohème.

CHAPITRE QUINZIÈME.

LOUIS III ET CARLOMAN, ROIS DE FRANCE.
LOUIS DE GERMANIE, ROI DE LA FRANCE ORIENTALE, DE LA LORRAINE, DE LA SAXE, DE LA BAVIÈRE ET DE LA BOHÊME.
CHARLES-LE-GROS, ROI DE SOUABE, DE LOMBARDIE, ET ENSUITE EMPEREUR.
BOZON, ROI DE PROVENCE.

(880.)

PRÉCÉDEMMENT Charles-le-Gros avait disputé l'Italie à son frère Carloman; après la mort de celui-ci il passa les Alpes, et fit reconnaître ses droits en Lombardie; le pape le pressait de venir à Rome pour le couronner; mais, d'autres affaires le rappelant en Allemagne, il y retourna.

Les deux rois de France, de l'avis des seigneurs français, réglèrent cette année le partage de leurs Etats. Carloman eut en partage l'Aquitaine, et Louis III, la Neustrie.

Bientôt après, les trois princes carlovingiens convinrent de se réunir à Gondreville ; tous s'y rendirent, excepté Louis de Germanie, que sa santé chancelante retint au-delà du Rhin, mais il s'y fit représenter par des ambassadeurs. Dans cette conférence, tous les princes conclurent un traité d'alliance ; ils se promirent de réunir leurs armes pour repousser les Normands, détrôner Bozon, et chasser de la Lorraine Hugues-le-Bâtard.

Celui-ci fut vaincu dans un combat sanglant, et prit la fuite.

Après ce premier succès, Louis III, Carloman et Charles-le-Gros réunis dirigèrent leurs forces contre le nouveau roi de Provence et de Bourgogne. Bozon, craignant de livrer aux chances incertaines d'une bataille son trône et sa destinée, ne se montra point en plaine, occupa les montagnes avec une partie de ses troupes, et plaça les autres dans les villes fortes de ses Etats.

Les rois carlovingiens forcèrent les portes de Mâcon, et assiégèrent Vienne ; mais la reine Hermengarde, qui n'était pas moins intrépide qu'orgueilleuse, dé-

fendit contre eux avec vaillance cette ville pendant deux années.

La longueur de ce siége décida Charles à le quitter, à se séparer des assiégeans, et à se rendre à Rome, où il fut couronné et sacré empereur, le jour de Noël, par le pape.

Sur ces entrefaites, Bozon, attaqué par toutes les forces de la maison carlovingienne, fut puissamment secouru dans ce péril par une formidable invasion des Normands; ces barbares, accourus en plus grand nombre que dans les années précédentes, s'étaient cantonnés à Gand; de là, fortifiés par de nombreuses troupes récemment arrivées de leur pays, ils se répandirent comme un torrent en Artois, en Picardie, en Neustrie; ils prirent et livrèrent aux flammes Tournai, Courtrai, Saint-Omer, Cambrai, Terrouane, Amiens et Corbie. La France, ravagée par eux, éprouvait alors le même sort que la Gaule, lorsqu'elle devint en 406 la proie des barbares.

Louis III, informé de ces tristes nouvelles, quitta le siége de Vienne, et courut défendre Paris, ainsi que toutes les con-

trées qu'arrosent la Somme et la Seine. A peine arrivé, il marcha contre les barbares, leur livra bataille à Saucourt, les défit complétement, et leur tua neuf mille hommes. Garamond, qu'ils avaient élu pour roi, périt dans la mêlée.

De son côté, Louis de Germanie dirigea ses troupes contre une autre armée normande qui s'était emparée de Nimègue; mais, au lieu de se servir généreusement du fer pour les combattre, il acheta par un tribut leur éloignement et une paix qui ne fut qu'une courte trève.

Peu de temps après, ces mêmes Normands revinrent sur leurs pas, ravagèrent les rives du Rhin et de la Meuse, et livrèrent aux flammes Cologne, Aix-la-Chapelle et Juliers; aucun seigneur franc, aucun guerrier n'osait s'opposer à leurs fureurs; les paysans, indignés de la lâcheté des soldats, et voyant leurs maisons brûlées, leurs champs détruits, leurs femmes outragées, leurs enfans traînés en captivité, cherchent leur salut dans l'excès de leur désespoir, s'attroupent, s'arment, combattent avec rage, mais sans chef et sans discipline, après une

résistance opiniâtre, ils sont taillés en pièces par les barbares, qui en font un affreux carnage.

Ce désastre signala honteusement la fin du règne et de la vie de Louis de Germanie; il mourut à Francfort en 882; la fortune avait progressivement agrandi ses Etats, tandis que sa faiblesse atténuait sa puissance et ternissait son nom.

CHAPITRE SEIZIÈME.

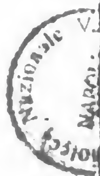
LOUIS III ET CARLOMAN, ROIS DE FRANCE.
CHARLES-LE-GROS, EMPEREUR, ROI DE LOMBARDIE, D'ALLEMAGNE, DE BAVIÈRE, DE LA FRANCE ORIENTALE ET DE LORRAINE.
BOZON, ROI DE PROVENCE.

(882.)

Au moment où Louis mourut, l'empereur était en Italie. Carloman, roi d'Aquitaine, continuait le siége de Vienne; Louis III, roi de Neustrie, se trouvait seul opposé aux Normands qui le pressaient vivement de toutes parts. Leurs bandes victorieuses des troupes de Germanie, s'emparèrent de Trèves, et marchèrent sur Metz. Là, les Lorrains, sous les ordres du comte Adélart, et de l'évêque de Metz, tentèrent de les arrêter, et les combattirent, mais sans succès; ils

fu
mo





11 10 9

3

furent vaincus, et l'évêque de Metz resta mort sur le champ de bataille.

La Lorraine consternée offrit son sceptre à Louis III ; mais ce prince, craignant le ressentiment de l'empereur, refusa une couronne qu'il était digne de porter, et qu'il promit de défendre ; il envoya en Lorraine un corps de troupes françaises commandées par son grand chambellan Théodoric ou Thierry.

La valeur et l'activité de Louis donnaient un juste et brillant espoir à la France, lorsqu'une mort soudaine lui enleva ce jeune monarque ; il mourut à Tours, âgé de vingt-deux ans, et fut enterré à Saint-Denis. Il était brave, juste, généreux, modéré dans son ambition, mais impétueux dans ses amours. La violence de ce penchant fut, dit-on, la cause de sa mort. Les historiens de cette époque prétendent que ce prince, étant épris vivement de la fille d'un seigneur, nommé Germont, la rencontra, voulut vainement s'en faire écouter, la poursuivit, et que son cheval emporté, passant rapidement sous une porte basse, lui fracassa la tête et les reins.

Les évêques et les seigneurs neustriens, après lui avoir rendu les derniers devoirs, prêtèrent serment de fidélité à son frère Carloman, roi d'Aquitaine, qui, laissant alors son armée sous les murs de Vienne, se rendit promptement à la tête de celle de la Loire.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

CARLOMAN, ROI DE FRANCE.
CHARLES-LE-GROS, EMPEREUR, ROI D'ITALIE, DE GERMANIE, DE LORRAINE.
BOZON, ROI DE PROVENCE.

(883.)

PEU de jours après le départ de Carloman, Vienne, épuisée par la disette, par les combats, par les fatigues d'une garnison toujours sous les armes, fut contrainte de se rendre. Hermengarde, justement célèbre pour avoir lutté deux années contre trois armées et trois rois, obtint une capitulation honorable, et se retira dans la ville d'Autun, sous la protection de son beau-frère Richard, qui en était gouverneur.

Le saint siège suivait alors assez constamment le parti que le sort rendait vic-

torieux, et le pape, informé de la prise de Vienne, abandonna la cause de Bozon, son fils adoptif. Secondé par lui, l'empereur Charles-le-Gros enleva Ingelberge, impératrice douairière, mère d'Hermengarde et belle-mère de Bozon; c'était à ses intrigues et à son ambition active qu'il attribuait le démembrement de l'empire et la perte de la Provence.

Les parties éparses de l'empire de Charlemagne étaient toutes alors réunies sous l'autorité de l'empereur Charles-le-Gros et des deux rois Carloman et Bozon. Celui-ci cherchait à se réconcilier avec le chef de la race carlovingienne, et le roi de France, son gendre, favorisait ses négociations.

Les Normands, redoutant la réunion de toutes les forces françaises contre eux, offrirent la paix au roi Carloman; leur chef Hastings demandait qu'on lui cédât, pour y résider, une partie des provinces du Nord qu'il avait conquises.

Carloman, jeune, fier et belliqueux, répondit qu'il ne signerait de traité qu'après avoir chassé les étrangers de la France.

Ce refus rompit les conférences, et des deux côtés l'on courut aux armes.

L'empereur Charles convoqua une diète générale à Worms, où se réunit, par ses ordres, la plus nombreuse armée que les Francs, jusque là trop indociles et trop divisés, eussent vue depuis vingt ans marcher sous les mêmes drapeaux. Il partagea cette armée en trois corps; Arnoul, le Bâtard, duc de Carinthie, commandait le premier corps, formé des troupes de Bavière; les Francs orientaux, qui composaient le second, marchaient sous un chef franc, déjà fameux par ses exploits en Saxe, et nommé Henri; enfin l'empereur dirigeait le troisième, où brillaient les enseignes des seigneurs de toutes les régions de l'empire.

De si grands préparatifs annonçaient de nobles efforts, et devaient faire espérer des succès décisifs; mais la faiblesse du prince, la division des chefs, le manque de confiance et l'indiscipline des soldats firent bientôt évanouir cet espoir chimérique.

Les Normands avaient rassemblé leurs bandes sur la Meuse, et campaient près

de Haslon, sous les ordres de deux rois, Godefroi et Sigefroy. Ces barbares, devenus confians par leurs faciles triomphes et par la mollesse de leurs ennemis, se livraient au pillage et à la débauche; ils négligeaient la garde de leurs postes. L'empereur, ayant pris toutes ses mesures pour les surprendre, marche rapidement contre eux, et les enveloppe; mais, à la honte du siècle et de la nation, plusieurs seigneurs cupides et déloyaux, entretenant des intelligences secrètes avec ces étrangers, les avaient avertis du péril qui les menaçait. Charles les trouve sous les armes, les attaque, et douze jours de combats continuels laissent la fortune indécise.

Les Normands, redoutant plus le nombre que la force des ennemis qui les entouraient, craignaient de manquer de vivres; cette crainte devait faire présager à l'empereur une victoire complète et certaine; mais Charles manquait du génie qui prévoit et de la fermeté qui persévère. Sigefroi vient le trouver, et lui offre la paix, pourvu qu'il lui paie un tribut, qu'il lui cède le territoire d'Haslon, enfin

qu'il accorde à Godefroi la Frise et la main de Gizèle, sœur de Hugues-le-Bâtard, avec les revenus de l'évêché de Metz pour dot. A ces conditions, Godefroi promit de se reconnaître vassal de l'empire, et de se faire chrétien.

Charles-le-Gros accepta ces honteuses propositions, sacrifiant ainsi l'honneur de la France à un lâche amour du repos et à la puérile vanité de se voir parrain d'un roi normand.

Dès que ce traité signé eut dévoilé la déplorable faiblesse de l'empereur, le respect fit place au mépris; tous les liens de l'obéissance se rompirent, et partout de nouveaux troubles éclatèrent.

Le roi des Français, Carloman, indigné de la pusillanimité de Charles, réclama la cession de la moitié de la Lorraine; le bâtard Hugues reprit les armes pour s'emparer de cette province; la Thuringe se souleva, et les comtes Italiens, bravant l'autorité de l'empereur et du saint siége, se rendirent indépendans dans leurs seigneuries.

Charles, informé de ces désordres, se hâta de retourner en Italie; il y trouva le

pape mort, et empoisonné, dit-on, par un de ses parens qui, trouvant l'effet du poison trop lent, avait assommé cet infortuné pontife à coups de marteau.

Marin lui succéda sur le siége pontifical, et vit plusieurs années l'Italie ravagée par les Sarrasins. L'anarchie, la licence, la trahison des seigneurs et la faiblesse de Charles laissaient cette belle contrée en proie aux Musulmans.

Les Normands ne tardèrent pas à profiter de la fuite de Charles et de l'abandon qu'il semblait leur faire de la plus grande partie de la France; ils livrèrent aux flammes Laon, Noyon et Soissons; le célèbre archevêque Hincmar prit la fuite à leur approche, emportant de Reims avec lui le corps de saint Rémi; il mourut à Epernai, accablé d'âge et encore plus de chagrin.

La France perdit en lui le seul homme d'Etat et le seul historien dont elle pût s'honorer dans cette époque de décadence; il rédigeait les annales de Saint-Bertin, seule lumière qui éclaira encore l'histoire. Cette lumière s'éteignit avec Hincmar, et ne nous laissa plus d'autre guide

dans les ténèbres de cette anarchie que les informes chroniques de Fulde, de Metz, et quelques correspondances ecclésiastiques, dignes, par leur sécheresse et par leur obscurité, de l'ignorance et de la barbarie du temps.

Le sang de Charlemagne ne paraissait conserver encore quelque chaleur que dans les veines du jeune roi Carloman; ce prince, abandonné par les Austrasiens, par les Francs orientaux, par l'empereur et par le roi de Provence, osa seul entreprendre de combattre les Normands, qui envahissaient la France de tous côtés; il appela tous les Français aux armes; mais la plupart des seigneurs refusèrent de joindre ses enseignes, ou les abandonnèrent, soit par lâcheté, soit parce que le roi ne voulait pas acheter leurs services par les honteux sacrifices qu'exigeaient leur orgueil et leur cupidité.

Carloman, ne voyant autour de lui qu'un petit nombre de leudes braves et fidèles, marcha cependant avec audace contre les barbares, les attaqua brusquement, les mit en déroute, en tua mille, et poursuivit les fuyards jusqu'à leurs vaisseaux.

Peu de temps après, les Normands, débarqués en plus grand nombre, remontèrent la Somme, et s'emparèrent d'Amiens. Carloman, trahi, contraint de céder au nombre, négocia et obtint leur éloignement, en leur payant douze mille livres d'argent. Pour assurer l'exécution de ce traité, il les suivit dans leur retraite avec sa faible armée.

Un funeste hasard termina, dans l'année 884, le règne et la vie de ce jeune prince; dans l'intervalle des combats, il se livrait au plaisir de la chasse; un sanglier furieux le renversa et le blessa mortellement. Les annales de Metz prétendent qu'il fut percé par le glaive d'un de ses serviteurs, qui voulait le sauver et tuer le sanglier. Le monarque, dans le dessein de mettre cet homme à l'abri de tout danger, affirma généreusement qu'il n'avait été blessé que par les défenses de l'animal féroce.

Le noble et belliqueux caractère de Carloman avait donné de justes espérances aux Français; il emporta leurs regrets dans la tombe.

Ce prince ne laissait point d'enfans.

Charles-le-Simple, fils de Louis-le-Bègue, n'avait alors que cinq ans, et au milieu de tant de périls la France ne pouvait livrer les rênes de l'Etat aux mains d'un enfant et s'exposer aux orages d'une minorité. Ces motifs déterminèrent les évêques et les seigneurs; ils offrirent la couronne à l'empereur Charles-le-Gros, qui réunit ainsi sous son faible sceptre tout le vaste empire de Charlemagne, hors la Provence et une partie de la Bourgogne, dont Bozon conservait la possession.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

CHARLES, SURNOMMÉ EN FRANÇAIS LE GROS, ET EN LATIN CRASSUS, EMPEREUR, ROI DE FRANCE, D'ITALIE ET DE GERMANIE.
BOZON, ROI DE PROVENCE.

(884.)

On peut agrandir sa puissance par la fortune; mais on ne la conserve que par la sagesse et par le courage, de même que l'on n'acquiert et l'on ne maintient sa gloire que par le génie. Charlemagne et Charles-le-Gros prouvèrent incontestablement cette vérité; tous deux possédèrent le même empire; l'un en fut la gloire, l'autre la honte. Le premier éleva, illustra sa race; le second la dégrada et l'anéantit.

Dès que ce prince eut été reconnu roi de France, il apprit que les Normands, rompant la paix, recommençaient leurs

incursions ; le plus puissant des seigneurs français, Hugues-l'Abbé, tuteur du jeune Charles-le-Simple et oncle d'Eudes, comte de Paris, fut chargé par l'empereur de négocier avec les Normands, et de leur reprocher la violation de leur foi. Les barbares répondirent qu'ils avaient traité avec le feu roi, non avec un autre, et que, si le nouveau monarque des Francs désirait une nouvelle paix, il devait l'acheter par un nouveau traité.

Le fer est le seul obstacle qu'on doive opposer à un ennemi ; l'or qu'on lui paie n'est qu'un signe de faiblesse qui l'encourage, et un appât de plus qui l'attire.

Les Normands, s'avançant toujours, s'emparèrent de Louvain, de Cologne, et favorisèrent les mouvemens du bâtard Hugues, qui avait repris les armes en Lorraine ; Charles reconnut alors tardivement les funestes résultats de la cession qu'il avait faite au roi normand Godefroi, de la Hollande et de la Frise. L'empereur était lâche et rusé; sa pusillanimité, forcée de combattre de vaillans ennemis, préféra, pour s'en défaire, la trahison à l'audace, et le poignard au glaive.

Le duc Henri de Saxe, envoyé par lui pour négocier avec Godefroi, l'attira dans une conférence à l'île de Betaw sur le Rhin, où il avait fait aposter des gens armés qui l'assassinèrent, et massacrèrent les Normands de sa suite.

Hugues-le-Bâtard, victime d'une semblable perfidie, fut arrêté à Gondreville; on lui creva les yeux. Cet infortuné, fils du roi Lothaire et de Valdrade, fut enfermé dans le monastère de Prum; Régino, abbé de ce couvent et auteur d'une chronique de cette époque, raconte qu'il coupa lui-même la chevelure de ce prince. Tels furent les premiers exploits et les premiers actes de l'indigne successeur de Charlemagne.

Le bruit de sa lâche et cruelle vengeance retentit dans le Nord, et enflamma de courroux ces contrées belliqueuses : de toutes parts les Normands accoururent en armes, répandant partout le fer et la flamme, et ne trouvant nulle part d'ennemi qui osât les arrêter. Leur principale armée, que quelques auteurs portent à quatre-vingts, et d'autres à cinquante

mille hommes, s'empara de Pontoise, et investit Paris.

Sigefroi, roi des Normands, entra dans la ville pour conférer avec le comte Eudes et l'évêque Gauzelin; il leur demanda de laisser passer dans leurs murs ses troupes qu'il voulait conduire en Bourgogne : les Parisiens refusèrent de lui ouvrir leurs portes; alors le barbare répondit avec insolence que *son glaive saurait les briser.*

L'élite des plus braves guerriers de la Neustrie défendait cette capitale, dont l'enceinte était réduite alors à celle de l'île que nous nommons la Cité; tout le vaste terrain situé au-delà des deux rives de la Seine offrait aux regards un mélange de bois, de marécages et de champs en culture; les remparts et les ponts de la ville étaient garnis de fortes tours.

Eudes, fils de Robert-le-Fort, était, à cette époque, gouverneur et comte de Paris; lui, son frère Robert, le comte Ragenaire, Aledran, récemment gouverneur de Pontoise, décidés à soutenir l'honneur du nom de Francs, et à périr plutôt qu'à se rendre aux barbares, enflammaient

par leurs paroles et par leur exemple le courage des Parisiens. Leur ardeur était encore plus vivement soutenue par l'évêque Gauzelin et par son neveu l'abbé Eble ; ces deux prélats, portant tour à tour le casque et la mitre, la lance et la crosse, se montraient aussi assidus à la brèche qu'à l'église, et plus ardens encore aux combats qu'à la prière. Dès les premières attaques, l'évêque, devançant tous ses compagnons d'armes, fut blessé d'un coup de flèche, et son écuyer, percé d'une lance, tomba mort à ses côtés.

L'empereur restait en Italie ; la France consternée semblait veuve de tous ses guerriers ; Paris, assailli de toutes parts, séparé du reste du monde, entouré de bandes féroces et acharnées à sa ruine, privé enfin de toute communication et de tout convoi par sept cents barques ennemies qui barraient la Seine, résistait seul à ces nouveaux destructeurs de la Gaule.

Les Normands, quoique barbares, avaient emprunté aux vaincus une partie de leur tactique ; ils traînaient avec eux un grand nombre de machines de guerre ; ainsi, des deux côtés, on employa dans

l'attaque et dans la défense les béliers, les balistes et les catapultes. On vit des tours normandes opposées aux tours des remparts parisiens : réciproquement on se lançait des feux, des dards embrasés : les assiégés, les assiégeans s'inondaient mutuellement de torrens de poix enflammée ; les Normands s'approchaient des murs sous des galeries couvertes, que les Parisiens parvenaient souvent à incendier ou à écraser sous le poids des poutres et des pierres.

Les assiégés, sous la conduite de leur vaillant comte, faisaient de fréquentes sorties, et portaient la terreur dans le camp ennemi ; d'autres fois les murs éboulés, les tours écroulées ouvraient un large passage aux barbares triomphans ; mais, à l'instant, toute la population parisienne, poussée à l'héroïsme par le désespoir, chassait, renversait, écrasait les assaillans ; les femmes secondaient les travaux des hommes ; quand la nuit avait terminé le combat, le jour naissant voyait les brèches réparées, les murs reconstruits, les tours relevées, et les Francs préparés à de nouveaux assauts.

Les Normands opiniâtres ne tardaient pas à renouveler leurs attaques, et franchissaient encore les murs, en comblant les fossés avec les cadavres de leurs chevaux, de leurs bestiaux, et même de leurs captifs.

Alors l'évêque Gauzelin, invoquant le courroux céleste contre ces féroces ennemis, promettait aux chrétiens l'appui de Dieu, s'élançait, la croix à la main, sur les barbares, et, secondé par ses prêtres mêlés aux guerriers, délivrait enfin du péril et son église et ses foyers.

Son neveu Eble, non moins intrépide, tua, dans une sortie, plusieurs Normands de sa main, poursuivit les vaincus [illegible] mit audacieusement le feu aux tent[illegible] nemies. Ce siége mémorable dura pl[illegible] trois ans.

L'abbé Abbon composa un poëme sur l'attaque et la délivrance de Paris. Cette ville, qui mérita ainsi de devenir la capitale de la France et la plus illustre ville du monde moderne, aurait joui de la gloire due à son héroïque constance, si elle eût fait ces prodiges de valeur dans un autre siècle, si son Homère n'eût pas

été un écrivain ignorant et obscur, et si, à côté de son Hector, le vaillant Eudes, digne de la couronne qu'il porta depuis, elle n'avait pas vu, à la tête de ses bataillons, des combattans moins vénérables que le pieux Enée, des évêques, des abbés, des prêtres, qui, violant les lois de l'Evangile, répandaient le sang des hommes contre lesquels ils ne devaient avoir d'autres armes que la prière.

Dans tout l'empire on admirait le courage et l'habileté du comte Eudes, la constante fermeté des Parisiens, et l'on s'indignait de la lâche inaction de l'empereur! Charles enfin, réveillé par le cri général, envoya en France un corps d'armée sous les ordres du duc Henri de Saxe : l'arrivée de ces troupes jeta d'abord l'alarme dans le camp des Normands; mais Sigefroi, imitant la perfidie de Charles, attire à une conférence le général français, et le fait investir par ses soldats. Cent glaives sont levés sur Henri, mais l'intrépide duc les brave, s'ouvre un passage le sabre à la main, et rejoint son armée, à la faveur d'une sortie que les Parisiens font alors pour le sauver.

Sigefroi découragé veut lever le siége; les Normands taxent sa prudence de lâcheté, éclatent en murmures, et, malgré leur chef, livrent à Paris un nouvel assaut.

Eudes les repousse, les taille en pièces; deux de leurs princes périssent dans la mêlée; un grand nombre se noient dans la Seine, et Sigefroi, avec les débris de son armée, retourne en Frise, où bientôt il meurt assassiné, laissant Paris et ses défenseurs couverts de gloire.

Ce fut dans cette même année qu'Eudes perdit son oncle Hugues-l'Abbé, qui, par ses exploits, s'était rendu fameux : ainsi toute cette famille s'élevait peu à peu par son courage, sur les débris de la race carlovingienne, qu'elle devait bientôt remplacer.

La fuite de Sigefroi n'avait pas délivré Paris de toutes les calamités qui l'assiégeaient; la rareté, le mauvais choix des alimens, se joignirent à la foule des morts pour infecter l'air; une peste cruelle fit plus de victimes que l'ennemi. De plus, tous les Normands ne s'étaient pas éloignés avec leur chef; plusieurs corps nombreux de ces barbares entouraient encore la ville, coupaient ses communications,

dévastaient ses campagnes, et recevaient sans cesse de nouveaux renforts.

Eudes, dont aucune fatigue ne lassait la constance, et dont nul péril n'ébranlait le courage, sort, traverse avec autant de bonheur que d'audace les quartiers de l'ennemi, vole près de l'empereur, l'avertit de l'imminent danger auquel sa lâche inaction livre la capitale, et revient annoncer les secours que Charles lui a promis.

Mais, à son retour, il trouve une nombreuse armée normande, qui s'oppose à son passage. Cependant les Parisiens, instruits par des signaux de l'approche de leur général, font, sous les ordres de l'abbé Eble, une vigoureuse sortie; à la faveur de ce tumulte, Eudes, poussant à toute bride son coursier aussi rapide que lui-même est téméraire, traverse le camp barbare, se fraie ainsi dans l'avenir un brillant chemin au trône, et entre dans les murs de Paris, qui croit voir reparaître avec lui la fortune et la victoire.

Bientôt les promesses de Charles semblent se réaliser : Henri de Saxe s'avance à la tête d'une armée; mais il donne dans

un piége qu'on lui avait tendu ; les Normands avaient couvert d'un léger gazon des fosses profondes ; Henri et plusieurs de ses lieutenans y tombent imprudemment : ils sont massacrés ; les troupes épouvantées se débandent, et l'espoir des Parisiens s'évanouit.

Les barbares, enflammés par ce succès, s'élancent avec furie contre les remparts, et leur livrent un violent assaut ; déjà ils avaient franchi les murailles, et répandu au loin la terreur ; mais l'intrépidité d'un Parisien nommé Gerbaut, les sauve ; suivi de cinq hommes déterminés, il imite cet Horatius Coclès, qui défendit un pont contre une armée, arrête les vainqueurs, renverse de sa main les chefs les plus hardis, et réveille ainsi le courage des Parisiens consternés ; tous se précipitent en foule sur les pas de Gerbaut, repoussent les Normands, brisent leurs échelles, et remplissent les fossés des cadavres de leurs ennemis.

Dans le même temps Eudes, à la tête de l'élite de ses guerriers, sort des murs, prend les barbares en flanc, et en fait un grand carnage.

Ce fut peu de temps après cette victoire éclatante que les Parisiens, du haut de leurs murs, virent enfin l'empereur arriver avec une armée nombreuse, levée dans toutes les parties de l'empire; il établit son camp sur la montagne de Montmartre. La France croyait l'heure de son triomphe arrivée; les Normands ne songeaient plus qu'à vendre chèrement leur vie; mais le lâche monarque, saisi de crainte à la vue de l'ennemi, n'ose le combattre, négocie, offre aux Normands des quartiers en Bourgogne, paie leur retraite, achète ainsi une honteuse trève, et retourne promptement en Italie, laissant son nom, son sceptre, son armée et l'empire flétris d'une tache éternelle.

Après son départ, les Normands demandaient avec arrogance que Paris ouvrît un libre passage à leur flotte; les Parisiens refusèrent d'y consentir. Alors les barbares, avec une constance et une hardiesse presque incroyables, traînèrent leurs sept cents barques par terre, pendant l'espace de deux milles, les remirent à flot au-dessus de la ville, entrèrent ensuite en Bourgogne, la livrèrent au pillage,

et assiégèrent la ville de Sens. Mais cette ville, imitant le noble exemple de Paris, se défendit vaillamment, et rendit leurs efforts inutiles.

Charles, en fuyant les Normands, avait perdu tout droit au respect et à l'affection de ses sujets. L'autorité qu'on méprise est bientôt bravée; nul prince n'était moins fait que ce pusillanime empereur pour occuper le trône fondé par un héros : disgracié par la nature, sa corpulence était énorme; ses jambes tortues ne pouvaient soutenir le poids de son corps; adonné à la débauche, il ne connaissait de passion qu'une gourmandise sans bornes : révolté dans sa jeunesse contre son père, les prêtres l'avaient déclaré possédé du démon; il s'était vu excommunié par eux, et la crainte du diable avait troublé son cerveau.

Charles, incapable, dit-on, de perpétuer son nom, comme de l'honorer, avait inspiré une juste aversion à sa femme Richarde, dont il se montrait fort jaloux : un tel prince n'aurait pu garder quelque temps le sceptre dans ses mains, s'il n'eût laissé gouverner l'empire par un homme

doué de quelques lumières. Son favori et son premier ministre était Liutward, évêque de Verceil ; les princes et les grands d'Italie, qui cherchaient tous alors à se rendre indépendans, se réunirent pour attaquer et renverser cet évêque, les uns par l'intrigue, les autres par la violence.

Béranger, duc de Frioul, ambitieux et hardi, dédaignant l'autorité du prélat, l'insulta publiquement, et livra au pillage son diocèse. Les courtisans, plus adroits, savaient que Charles était aussi méfiant, aussi crédule que craintif ; ils accusèrent Liutward d'un commerce criminel avec l'impératrice.

L'empereur, sans examiner si ces soupçons avaient quelques fondemens, fit arrêter cette princesse, la relégua dans un monastère, lui ordonna de se justifier, et exila son ministre.

L'impératrice protesta hautement de son innocence, et même affirma, pour la prouver, que, depuis dix ans qu'elle était unie à Charles, elle avait toujours conservé sa virginité.

L'empereur, privé des conseils et de

l'appui de son ministre, laissa promptement éclater à tous les regards la faiblesse de son esprit et la turpitude de son caractère; il avait convoqué une diète générale à Tribur sur le Rhin, près de Mayence; les grands de Germanie y accoururent, non pour lui obéir, mais pour le détrôner : l'autorité n'existe plus, dès qu'elle a rendu l'obéissance honteuse et la révolte honorable. Toute la Germanie se souleva en faveur d'Arnould, exclu du trône par sa bâtardise, mais qui s'en montrait digne par son courage.

Charles cherche en vain des défenseurs, il ne trouve même plus de courtisans. En peu de jours, il se voit totalement abandonné par ses officiers, par ses soldats, par ses serviteurs, par sa sœur Hildegarde elle-même; le palais du maître de l'Europe n'est plus qu'un désert; la faim l'assiége, la pitié s'éloigne, et ce prince, exemple mémorable des vicissitudes humaines, serait mort de besoin, si l'archevêque de Mayence, cédant aux lois de la charité, n'eût enfin pris soin de sa subsistance.

Charles, conseillé par cet archevêque,

se soumit bassement à l'autorité du bâtard Arnould, qui lui accorda quelques terres en Allemagne pour y vivre en particulier. Dix mois après cette convention, Charles mourut, laissant l'empire en troubles, et sa race en ruines. Il fut enterré dans une île du lac de Constance.

Tandis que les laboureurs, les commerçans, les guerriers, les grands et les peuples flétrissaient justement le nom d'un prince qui, ne sachant ni régner avec justice, ni combattre avec courage, les avait livrés aux discordes civiles et aux invasions étrangères, le clergé, qui avait régné sous son nom, prodiguait les plus grands éloges à sa mémoire.

Charles, dit Régino, abbé de Prum, *était un prince très-pieux, obéissant aux ordres du clergé, abondant en aumônes, sans cesse occupé à dire des oraisons, à chanter des psaumes; et, plaçant tout son espoir dans la faveur divine, il regarda ses dernières tribulations comme des épreuves qui, en le purifiant, lui préparaient une couronne éternelle.*

Les annales de Fulde racontent *qu'on*

vit le ciel s'ouvrir pour recevoir l'âme de ce prince, afin de montrer aux peuples que le monarque qu'ils avaient le plus méprisé était le plus agréable à Dieu.

Ainsi, les prêtres de cette époque, manquant à leur devoir, et trompant les nations ainsi que les rois, faisaient l'apothéose d'un lâche prince qui ruinait l'empire, mais qui s'était montré obéissant à l'Eglise, et prodigue pour elle.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

INTERRÈGNE.

(888.)

La mort de Charles-le-Gros devint en France et en Italie la cause des plus violentes discordes ; il n'existait de descendant légitime et direct de Charlemagne que le fils d'Adélaïde, nommé Charles-le-Simple ; mais ce prince était un enfant incapable de soutenir ses droits, et la légitimité même du mariage de sa mère, contestée par ses rivaux, avait été méconnue par le pape.

Plusieurs princes et seigneurs, issus de Pépin, de Charlemagne, de Louis-le-Débonnaire et de Charles-le-Chauve par les femmes se disputèrent vivement alors le sceptre de la France, auquel prétendait aussi le bâtard Arnould, roi de Germanie. Quelques-uns d'entre eux com-

battaient déjà depuis plusieurs années pour s'emparer du trône impérial, et livraient l'Italie à toutes les fureurs de la guerre civile.

Béranger, duc de Frioul, espérant terminer ces contestations, offrit à Gui, duc de Spolette, de le laisser jouir de la couronne de France, pourvu qu'il renonçât à toute prétention au sceptre des Césars. Gui accepta ces propositions, traversa les Alpes, et entra en France, où quelques seigneurs puissans l'appelaient; mais il y trouva des rivaux redoutables; c'étaient Rodolphe, fils de l'ancien comte de Paris Conrad, et gouverneur de la Bourgogne transjuranne; Louis, fils de Bozon, qui avait perdu son père l'année précédente, et qui nourrissait l'espoir de régner en Neustrie comme en Bourgogne; Herbert, comte de Vermandois, issu de Bernard, fils de Pépin, roi d'Italie, et qui devint trop fameux dans la suite par la part qu'il prit aux discordes civiles, et au renversement de la race carlovingienne; Arnould et les Germains soutenaient contre Gui les droits de Charles-le-Simple; enfin le duc de Spolette fut arrêté dans

ses projets ambitieux par le plus formidable de ses concurrens, le comte Eudes, que l'on disait descendu de Childebrand, frère de Charles-Martel : cette origine était douteuse, mais la gloire de ce prince et la reconnaissance des Français le portaient au trône, et l'y firent monter.

Cependant, tandis que Béranger se faisait proclamer sans obstacle roi d'Italie, Gui, que le pape avait déjà couronné à Rome roi de France, se rendit, à la tête d'une armée, dans la ville de Langres, où il se fit sacrer. Foulques, archevêque de Reims, et les seigneurs de la Lorraine se déclarèrent pour lui. Rodolphe se maintint dans la Bourgogne transjurane, Louis en Provence, et le comte Eudes, dans toutes les contrées situées entre la Seine, la Loire et les Pyrénées.

A la faveur de ces discordes et de ces prétentions de tant de princes pour s'emparer d'un sceptre brisé, les Normands, qu'aucun obstacle n'arrêtait plus dans leurs incursions, livraient toutes les côtes et tout le centre de la France aux plus affreux pillages. Les villes étaient sans défense, les champs sans culture;

tous les courages semblaient abattus ; les lois se trouvaient sans force, les propriétés sans garantie : on ne connaissait plus ni devoirs, ni droits, ni liens.

Cette époque si honteuse de ruine et d'anarchie amena une grande révolution ; l'excès des malheurs et des périls fit concourir tous les intérêts les plus opposés au salut commun ; et la plus impérieuse des lois, la nécessité, fit alors naître de ce chaos un nouvel ordre de choses, ordre bizarre dans ses conséquences, qui pesa sur la terre pendant plusieurs siècles, et qu'on pourrait justement appeler le système fédéral des tyrannies, et l'organisation hiérarchique de l'anarchie.

Ce fut le système féodal, monstre qui trop long-temps, sous le voile des préjugés les plus absurdes et de la superstition la plus ignorante comme la plus fanatique, mutila les sceptres, enchaîna les peuples, couvrit l'Europe d'épaisses ténèbres, et l'inonda de sang.

Cependant, au moment où ce barbare système s'établit, non-seulement il sauva la France d'une ruine imminente, d'une destruction totale, mais il fut même dans

ses premiers effets favorable à l'humanité, qui se trouvait, à la mort de Charles-le-Gros, descendue au plus bas degré de misère et de dégradation.

Comme on voyait partout briller le fer destructeur des Normands, et qu'il n'existait plus ni trône, ni force centrale, ni grande armée qui pût arrêter ce torrent, chaque propriétaire fut forcé de s'armer, de veiller à sa propre défense, enfin, de ne chercher son salut que dans son courage. Chaque seigneur, bravant utilement les défenses faites par Charles-le-Chauve, fortifia son château, mit sa famille, ses biens, sa petite cour à l'abri de la surprise et du pillage.

Jusque là ces seigneurs, ne songeant qu'à s'enrichir, avaient ruiné les hommes libres de leur voisinage, écrasé leurs tributaires d'impôts, condamné leurs serfs au célibat, les champs à la stérilité, le commerce à l'inertie; abusant de leurs magistratures de ducs et de comtes, qu'ils venaient de rendre héréditaires, ils ne s'étaient occupés que d'entasser dans leurs propres domaines le fruit de leurs rapines, de traîner à la suite des armées royales

leurs malheureux vassaux, et de grossir leurs trésors par le butin pris sur l'étranger.

Mais les guerres intestines avaient remplacé les guerres étrangères ; les rois ne pouvaient plus ni rien conquérir, ni rien défendre, ni rien donner, ni rien protéger. Chaque duc, chaque comte, chaque évêque et chaque abbé, contraint alors de se suffire à lui-même, sentit qu'il ne pouvait devenir puissant qu'en proportion du nombre et de l'aisance des habitans de sa seigneurie, soit libres, soit tributaires, soit serfs : ainsi l'intérêt leur ordonna la justice, et leur fit écouter la pitié.

De toutes parts, dans leur voisinage, les seigneurs plus faibles, les propriétaires moins riches, les tributaires sans appui, imploraient leur protection, offrant en échange leurs épées et leurs services sous le nom de vasselage ; la réciprocité des besoins fit donc contracter entre eux des liens durables.

Tous ces petits rois qui s'étaient partagé la France se conduisirent momentanément en souverains justes et paternels; ils adoucirent la servitude ; ils réglèrent les tributs

de manière à laisser croître la population, l'agriculture et l'industrie; ils distribuèrent même une partie de leurs domaines en fiefs, affranchirent des esclaves, et firent, en quelque sorte, des citoyens pour se donner des soldats, de sorte qu'en peu d'années la France, naguère sans défense et changée presqu'en désert, vit les murs de ses cités garnis de tours, les villages en armes, chaque montagne, chaque éminence protégée par un château, défendue par un fort, et la terre peuplée de cultivateurs soldats.

Vainement M. de Montlausier, au lieu de chercher l'excuse de ce démembrement de la France dans la fatale nécessité des circonstances, soutient qu'il n'y eut point dans cet ordre de choses d'usurpation de la part de la noblesse. Il est vrai que, de tous temps dans les Gaules, et même avant l'invasion des Francs, les propriétaires avaient joui du droit de juger leurs tributaires et leurs serfs; que ce droit fut confirmé par les Mérovingiens; mais, dans ces jugemens, ils devaient suivre les lois nationales, romaines ou saliques, et se conformer aux décrets rendus par les as-

semblées, et proclamés par les rois. De plus, les hommes libres n'étaient jugés que par les ducs et les comtes, magistrats nommés par l'autorité royale, à laquelle on appelait de leurs arrêts.

Or, ce furent précisément tous ces liens que rompirent, tous ces droits qu'usurpèrent les seigneurs sous les lâches descendans de Charles et de Louis-le-Débonnaire. Ils arrachèrent de leurs faibles mains les magistratures, et devinrent juges héréditaires des hommes libres. Les *missi dominici* furent méconnus par eux ; les capitulaires, les lois anciennes tombèrent en désuétude, et furent remplacés par une législation coutumière, qui variait à l'infini, suivant les localités et le caractère de ces nouveaux souverains ; enfin, ils s'emparèrent du droit de battre monnaie et de se faire la guerre entre eux.

Chaque duc, chaque comte reconnu comme seigneur par des nobles vassaux moins puissans, et qui tous exerçaient à leur tour leur suprématie sur des vassaux inférieurs, ne rendit plus au monarque qu'un hommage de vassal, et ne contracta avec lui que l'obligation de suivre

ses enseignes en cas de guerre, pendant un certain nombre de mois ou de semaines.

Dans toute la France, toutes les obligations du vassal au seigneur, toutes les redevances, soit pécuniaires, soit honorifiques, varièrent, suivant le caractère plus ou moins doux, plus ou moins âpre des différens seigneurs, et suivant le plus ou moins de docilité ou de crainte de leurs inférieurs.

Telle fut l'hydre monstrueuse, l'hydre aux mille têtes, qui dévora la noble, grande et glorieuse monarchie de Charlemagne. On ne peut nier la force de ce régime ; sa durée suffirait pour la prouver. Mais ce que l'on conçoit avec peine, c'est qu'il ait compté des écrivains éclairés parmi ses admirateurs.

Si ce système redoutable et bizarre sauva momentanément la France de la fureur d'autres monstres non moins dangereux, les Normands, les Hongrois et les Sarrasins, il n'en eut pas moins le plus funeste résultat de morceler, pour des siècles, un beau royaume en mille tyrannies agglomérées, et de tenir sous le joug de l'humiliation une nation vaillante. Cette

nation opprimée ne compta plus pendant long-temps de citoyens que les nobles, tandis que tout le peuple labourait, commerçait, combattait et versait son sang pour ces maîtres altiers, querelleurs, et toujours occupés à déchirer la patrie par leurs discordes intestines.

Quoi qu'il en soit, on doit regarder cette époque comme une des plus remarquables de notre histoire ; depuis ce moment les Normands cessèrent peu à peu de trouver dans la France une proie facile, et, s'ils lui firent encore de trop fortes plaies, ils y rencontrèrent au moins à chaque pas des guerriers, des périls et des combats.

Cette résolution soudaine de se défendre réveilla partout la valeur française ; la fortune, la puissance, les trônes mêmes redevinrent le prix de la bravoure, de l'audace, de l'habileté, et, si l'on ne peut donner à cet âge de la France le nom d'âge héroïque, au moins on doit le regarder comme l'aurore de ces temps aventureux et chevaleresques, où la noblesse française illustra la patrie par sa gloire, et prépara même, sans s'en douter,

par la fière indépendance qu'elle ne voulait que pour elle seule, l'époque de l'émancipation nationale, produite depuis par les lumières, et consolidée par le courage.

CHAPITRE VINGTIÈME.

EUDES ou ODO, roi de France.
ARNOULD, roi de Germanie.
RODOLPHE, roi de la Bourgogne transjurane.
LOUIS, fils de Bozon, roi de Provence.
GUI, BÉRANGER et ARNOULD se disputent l'Italie et l'empire.

(888.)

L'incertitude dans laquelle la monarchie flottait entre tant de prétendans ne pouvait pas durer. Eudes l'emporta sur ses rivaux; à cette époque où les périls se multipliaient, où la science militaire était perdue, les qualités corporelles devaient avoir la prééminence sur toute autre.

Eudes brillait entre ses contemporains par l'élévation de sa taille, par la beauté de ses traits, par la majesté de son maintien, et par la force de son bras. Hardi

dans ses entreprises, audacieux dans les combats et prudent en politique, duc de Neustrie, comte de Paris, sauveur de la capitale, c'était alors le héros de la France.

La plupart des seigneurs français réunirent leurs suffrages en sa faveur; il fut proclamé roi par eux, et sacré par l'archevêque de Sens. En acceptant le sceptre, ce prince adroit déclara qu'il ne le prenait que pour le rendre à Charles-le-Simple, dès que ce fils d'Adélaïde et de Louis-le-Bègue serait en âge de le porter.

Cette modestie apparente lui concilia beaucoup d'esprits; mais elle fut aussi la cause de la diversité d'opinions qui existe à son égard parmi les annalistes de ce temps. Les uns ne le considérèrent que comme régent, et les autres comme monarque; mais les faits décident cette question: il existe une médaille frappée alors à Toulouse; elle porte cette inscription: *Odo, gratiâ Dei rex*; enfin Baluse rapporte plusieurs capitulaires qui lui donnent le même titre.

Une partie de l'Aquitaine le reconnut; l'autre resta indépendante sous l'autorité de Ranulphe II, qui prit quelque temps

le nom de roi, et se contenta plus tard de celui de comte de Poitiers.

Les Normands retinrent long-temps Bordeaux et Saintes. Le duc de Gascogne Sanche ne se soumit point; mais les Sarrasins occupaient trop ses armes pour qu'il pût les employer contre la France.

L'habile Hermengarde, active dans ses intrigues comme intrépide à la guerre, voyagea tant et ménagea si bien tous les esprits que son fils Louis fut élu roi par les peuples de Provence et de Bourgogne, du consentement de tous les princes carlovingiens. Son oncle Richard, duc de l'autre partie de la Bourgogne, rendit hommage au roi Eudes, qui parvint aussi à se concilier l'amitié du puissant Baudouin, comte de Flandre, autrefois hardi ravisseur de la fille de Charles-le-Chauve.

Eudes enfin surmonta le plus redoutable écueil qui pût l'arrêter; mais, pour s'en délivrer, il sacrifia sans doute trop peu convenablement la dignité de sa couronne; il vint trouver à la diète de Worms Arnould, roi de Germanie, le gagna par sa déférence, et se reconnut son vassal, démarche honteuse qui peut seulement

être excusée, mais non justifiée par l'état de faiblesse, de troubles, de démembrement où se trouvait la France occidentale, et par la puissance alors formidable des Francs orientaux et des Germains, qui seuls conservaient encore quelques restes d'union, de discipline, et le caractère belliqueux des Francs de Charlemagne.

Quoi qu'il en soit, l'accord de tant de rois et de seigneurs pour reconnaître le sceptre d'Eudes découragea tellement son rival, le duc de Spolette, déjà couronné cependant, comme nous l'avons dit plus haut, que ce prince s'éloigna sans combattre, et repassa les Alpes sans être poursuivi.

Rodolphe régna paisiblement en Savoie, en Suisse, et dans les pays de Genève et des Grisons, qui le proclamèrent roi de la Bourgogne transjurane. Ainsi tout fut momentanément pacifié dans l'empire, hors l'Italie, qui devint le théâtre de nouvelles querelles entre Arnould, Gui et Béranger.

Cependant les Normands continuaient leurs ravages en France, et ce qui prouve à quel point le royaume était alors affaibli

et dépeuplé, c'est que ces barbares, loin de rassembler contre lui ces armées innombrables que la Germanie fit marcher tant de fois contre l'empire romain, parcouraient hardiment la Gaule française, avec des bandes mal armées, dont la plus forte passait rarement vingt mille hommes.

A leur vue, tout fuyait; ils trouvaient les campagnes en friche, la plupart des villes désertes, et seulement, au milieu des forêts solitaires, quelques monastères et quelques châteaux où les abbés et les seigneurs concentraient orgueilleusement les derniers débris de la richesse nationale et du courage français.

Eudes, ayant gagné sa couronne par son épée, sentait qu'il ne pouvait l'affermir sur sa tête que par des exploits nouveaux; il appela les Français aux armes contre les barbares : mais les seigneurs, indociles ou occupés de leurs querelles personnelles, ne répondirent point à sa voix : aucune infanterie ne lui fut amenée, et mille chevaux seulement se rangèrent sous ses enseignes.

A la tête d'une si faible troupe, le roi marche pour combattre les Normands,

qui s'étendaient entre la Marne et l'Aisne; il les rencontre dans la forêt de Montfaucon; leur armée était composée de dix-neuf mille hommes; il semblait trop téméraire d'attaquer un ennemi si supérieur en forces: Eudes l'ose; la ruse et l'audace suppléent au nombre; le roi divise ses mille chevaux en divers pelotons, et les cache dans les bois; de là, au signal donné, il charge de tous les côtés, et à grands cris, les Normands qui se croient attaqués par une armée.

L'intrépide monarque fond sur les ennemis, et se précipite au milieu de leurs rangs; tandis que, dans cette mêlée, son glaive renverse tous ceux qui lui résistent, un cavalier normand, s'élançant derrière lui, frappe sa tête d'un coup de hache: son casque résiste; Eudes se retourne et tue le barbare; les Normands épouvantés prennent la fuite, et les vainqueurs en font un grand carnage.

Ce brillant exploit décida le comte de Flandre à reconnaître le héros français pour roi, et à fortifier ainsi le nombre de ses partisans.

Bientôt d'autres tribus normandes re-

parurent, et assiégèrent Meaux. Au moment où le roi volait au secours de cette ville, il fut contraint de marcher au-delà de la Loire pour comprimer une révolte excitée par le duc d'Aquitaine. Meaux capitula; les habitans sortirent; mais, au mépris de la capitulation, les barbares poursuivirent les fugitifs, les massacrèrent, et brûlèrent la ville.

Fiers de ce triomphe atroce, ils s'approchèrent ensuite de Paris. Eudes revint pour les combattre; mais il était plus facile pour lui de braver ses ennemis que de gouverner ses sujets. Les seigneurs français ne secondèrent pas son courage. Il se vit contraint de négocier; les Normands reçurent un tribut, et se retirèrent chargés de butin vers l'Océan.

Pendant les années 889 et 890, une autre armée normande dévasta la Picardie; Arnould, à la tête des Francs orientaux et des Germains, attaqua ces barbares près d'Amiens, et les mit en déroute; mais, dès qu'il fut rentré dans ses Etats, ils se rallièrent, marchèrent contre Eudes, et le surprirent. Le roi fit de vains efforts pour ranimer le courage de ses troupes;

elles se débandèrent. Les vainqueurs se répandirent comme un torrent dans la Champagne et dans la Lorraine. Troyes, Toul et Verdun furent livrés au pillage.

D'un autre côté, les hordes normandes qui s'étendaient en Normandie pénétrèrent dans la Bretagne. Au bruit de cette invasion, les deux ducs bretons Judicaël et Alain suspendirent leurs sanglantes discordes, et se réunirent pour marcher contre l'ennemi commun. Judicaël, plus ardent, arrive le premier au rendez-vous, attaque les barbares, sans attendre son allié, les enfonce, et périt dans la mêlée. Alain survient dans ce moment, et complète la victoire; sur quinze mille Normands, quatre cents seuls s'échappèrent. Après cette défaite, Alain, sans rivaux, fut universellement proclamé duc de Bretagne.

Ce prince, avant de combattre, avait fait le vœu de donner à l'église de Rome la dixième partie du butin. Le saint Siége était parvenu, dans ce temps, à faire croire aux Français que l'autorité de saint Pierre avait le crédit de décider de la victoire et le droit de disposer des couronnes.

Les Normands se maintenaient toujours en Lorraine : en 891, une armée allemande osa leur livrer bataille, fut vaincue et taillée en pièces. Les Normands s'emparèrent du camp des Germains.

Arnould, pressé de réparer cet affront, arrive des bords du Rhin, vole contre l'ennemi, et le trouve dans un camp près de la Dyle, où il s'était retranché et fortifié par des fossés, des barricades et des abatis. La noblesse germaine et les hommes libres de cette contrée adoptaient peu à peu les préjugés et les usages des Francs occidentaux. Presque tous voulaient combattre à cheval. Ainsi Arnould, arrivé devant le camp des barbares, ne trouve point dans ses troupes assez d'infanterie pour attaquer leurs retranchemens.

Dans son embarras extrême, il rassemble ses seigneurs, ses guerriers, et leur adressant la parole avec l'ascendant d'un chef qui les avait souvent conduits à la victoire : « Braves Francs, leur dit-il, vous » qui chérissez votre patrie et votre Dieu, » considérez que nous voilà en présence » des païens, de ces ennemis féroces qui » ont renversé vos autels, et répandu le

» sang de vos familles; vous pouvez au-
» jourd'hui relever vos temples, venger
» votre Dieu, laver vos injures, expier le
» massacre de vos compagnons d'armes,
» et punir ces brigands qui ont outragé
» vos femmes, égorgé vos enfans, et
» massacré vos prêtres. Je vais, le pre-
» mier de tous, descendre de mon cour-
» sier, et marcher à votre tête, l'éten-
» dard de l'empire à la main. Guerriers,
» imitez mon exemple; suivez-moi, sol-
» dats; attaquons les barbares; ce n'est
» pas notre injure seule que nous allons
» venger; c'est celle du Dieu tout-puis-
» sant, qui dispose à son gré du sort des
» nations, des rois et des armées. »

A ces mots, auxquels répondent de vives acclamations et un grand cliquetis d'armes, tous, jeunes et vieux, descendent de cheval; tous s'excitent mutuellement au courage; tous jurent de suivre, de défendre le roi, et de combattre à pied; ils demandent seulement qu'un corps de réserve à cheval protége leur flanc, et les mette à l'abri de toute surprise.

Arnould, sans laisser refroidir leur ardeur, les mène promptement au combat;

les Normands opposent à leur furie une opiniâtre résistance, et, durant tout le cours d'une journée, la terre est couverte de cadavres sanglans, d'armes brisées; des deux côtés, on proclame à grands cris la victoire qu'on espère. On combat corps à corps. Chacun périt ou triomphe sans quitter la place qu'il occupe; des deux côtés, une foule de soldats tombent; aucun ne recule : enfin la fortune des Francs l'emporte; les retranchemens sont forcés; deux rois barbares périssent; seize étendards royaux sont pris : les Normands cherchent vainement leur salut dans la fuite; presque tous expirent ou sous le fer ou dans le fleuve.

Ce fut à cette époque, en 891, qu'Hermengarde, protégée par Arnould, rassembla dans la ville de Valence les évêques de Provence et de Bourgogne. Là, au nom de Dieu, par l'autorité de l'Eglise, et sans faire aucune mention du peuple, ils déclarent le jeune Louis digne de régner et de recevoir l'onction royale. Tels étaient alors les principes et les arrogantes prétentions du clergé; elles furent reconnues plus tard, dit l'abbé Vély, *comme des*

erreurs funestes anathématisées d'avance par le divin auteur de la religion, qui avait déclaré en termes exprès que son royaume n'est pas de ce monde.

Le roi de France Eudes se voyait également forcé, dans ce temps déplorable, de supporter les usurpations ecclésiastiques, le démembrement du royaume, et de capituler avec les barbares, qu'il était si digne de combattre et de vaincre.

L'anarchie méprise bientôt le trône qu'elle mine, et rejette sur le prince le blâme des revers que l'insubordination traîne à sa suite : Arnould était obéi, secondé : on respecta son autorité victorieuse, tandis que les Neustriens, refusant des soldats à l'intrépide Eudes, ou abandonnant ses drapeaux, lui reprochèrent leurs défaites. Indocile à ses ordres et jaloux de son élévation, une partie des seigneurs se souleva en faveur du jeune Charles. Le comte Vatgaire se mit à la tête des rebelles, et s'empara de Laon; Eudes, instruit de ce mouvement, marche rapidement contre Vatgaire, le défait, le prend, le condamne à mort, et lui fait trancher la tête.

On vit alors, à la honte du siècle, Didon,

évêque de Laon, méconnaître tous ses devoirs et les lois de la charité chrétienne; dans l'espoir de désarmer le courroux du vainqueur, il refusa de confesser le captif, et de lui administrer les sacremens, dernière consolation que le mourant implorait.

Cependant le roi triomphant ne put consolider sa victoire. Forcé de comprimer l'Aquitaine de nouveau soulevée, il repassa la Loire : dès qu'il fut éloigné, Foulques, archevêque de Reims, Herbert, comte de Vermandois, et Pépin, comte de Senlis, proclamèrent roi Charles-le-Simple, âgé alors de treize ans.

On le fit revenir d'Angleterre, où il s'était réfugié avec sa mère Adélaïde, et il fut couronné à Reims en 892; en même temps les chefs de ce parti écrivirent à toutes les cours de l'Europe, et sollicitèrent leur appui pour une révolution qu'ils appelaient la cause des rois et de l'autorité légitime, puisque Charles était le seul descendant direct du roi Pépin.

Il est vrai que la plupart des princes qui régnaient alors, ne fondant leurs droits que sur leur descendance de la race Car-

lovingienne, par les femmes, se montraient peu disposés à regarder comme sacrée cette légitimité qu'on les pressait de soutenir; Arnould seul balançait; et, quoique bâtard, il désirait qu'à l'avenir l'hérédité de ses enfans au trône fût considérée comme inattaquable; cependant il dissimula d'abord ce sentiment, réprimanda sévèrement l'archevêque de Reims auquel il reprocha l'infraction de ses devoirs, de ses sermens, et attendit les arrêts de la fortune pour se déterminer.

Eudes ne tarda pas à la décider en sa faveur; il accourut, atteignit l'armée de Charles, la combattit, la dissipa, dit le poète Abbon, *comme le soleil chasse les ténèbres*. Charles abandonné se réfugia près du roi de Germanie, dont il sollicita la protection, en se soumettant à se reconnaître pour son vassal. Arnould hésitait encore, mais l'ardent archevêque de Reims fixa ses irrésolutions, en lui représentant qu'il devait saisir cette occasion pour réunir sous son autorité les membres épars de l'empire, et qu'en servant de tuteur à Charles, il régnerait en France comme en Germanie.

Néanmoins Arnould ne put, pour le moment, suivre activement ce dessein ambitieux; d'autres affaires appelaient alors ses armes : Gui, duc de Spolette, et son fils Lambert, privés de tout espoir en France, révoquèrent leur renonciation au trône d'Italie, attaquèrent Bérenger que Rome avait reconnu pour empereur, débauchèrent ses troupes, et le mirent en fuite près de Plaisance.

Arnould était alors le protecteur des princes vaincus; il promit à Bérenger de le soutenir contre Gui, et mesura ses secours de manière à ruiner les deux rivaux l'un par l'autre, pour s'élever sur leurs débris.

Dans la même année, Zventivold, duc de Moravie, s'était révolté; le roi de Germanie marcha contre les Moraves, les soumit, et se réconcilia avec Zventivold, autrefois l'un de ses favoris, et qui avait tenu sur les fonts de baptême son fils bâtard; ce jeune enfant porta depuis le nom de son parrain Zventivold.

Arnould, conduisant ensuite ses troupes vers les Alpes, les franchit, s'empara d'une partie de la Lombardie, et revint

enfin près de Genève dans le dessein de surprendre Rodolphe ; mais ce prince défendit avec autant de succès que de fermeté son trône et ses montagnes.

Peu de temps après, le roi de Germanie convoqua un concile à Tribur, et là il laissa voir clairement par sa soumission servile au clergé qu'il croyait avoir besoin de son appui pour monter au trône impérial. Ce fut dans ce concile que le roi publia un décret qui ordonnait à toutes les églises de respecter celle de Rome, *quand même son joug leur semblerait intolérable.*

Arnould convoqua ensuite une diète à Worms. Eudes y vint ; aussi adroit dans les négociations qu'actif à la guerre, ce prince déjoua les intrigues de Foulques, de la reine Adélaïde, et regagna l'amitié du roi de Germanie, qui lui promit de ne point donner de secours à Charles contre lui. A cette condition Eudes reconnut pour roi de Lorraine Zventivold, le fils bâtard d'Arnould.

Ces arrangemens étant conclus et le traité signé, le roi de Germanie déclare hautement ses prétentions au sceptre des

Césars; il entre en Italie en 896, et s'avance aux portes de Rome, où les partisans du duc de Spolette retenaient le pape captif. L'armée germaine avait fait une longue et rapide course; ses chefs demandaient du repos ; les soldats n'en voulaient pas d'autre que l'assaut. Au bruit de cette contestation, un lièvre part du milieu du camp, et se sauve vers la ville. Les Germains le poursuivent ; leur ardeur, leur rapidité, leurs cris épouvantent les Romains; frappés de terreur, ils prennent la fuite ; l'armée germaine escalade les murs, enfonce les portes, et Rome est soumise.

Le pape délivré posa la couronne impériale sur la tête d'Arnould, et lui fit prêter par le peuple un serment ainsi rédigé, et bien différent de celui qu'autrefois les Romains prêtaient à Charlemagne: *Je jure*, disait le peuple, *par tous les saints mystères, que, sauf mon honneur, ma loi et la fidélité que je dois au pape Formose, monseigneur, je suis et serai toute ma vie fidèle à l'empereur Arnould.* Tels étaient les pas audacieux et rapides des papes pour s'emparer de la puissance temporelle.

Le nouveau César marcha peu de jours après contre Spolette, où s'était sauvée Agiltrude, mère du jeune Lambert, et veuve de Gui. On attribuait à son ambition la captivité du pape et la proclamation du peuple romain qui avait récemment élu Lambert empereur. Agiltrude assiégée, et ne pouvant résister à un ennemi si puissant, opposa la perfidie à la force; elle capitula et empoisonna le vainqueur. Arnould ne succomba pas sur-le-champ au poison; mais il devint paralytique, et mourut l'année suivante.

Ce prince actif et vaillant fut le dernier empereur du sang de Charlemagne; pendant son absence, Charles-le-Simple était rentré en France, secondé par les troupes du duc de Bourgogne et des seigneurs de Champagne. Une guerre civile allait de nouveau dévaster la France; Eudes la préserva de ce malheur. Fatigué de l'indocilité de ses vassaux, de l'infidélité de ses alliés, de la mollesse de ses troupes; las de combattre, de vaincre sans soldats et de régner sans autorité, il conclut la paix avec Charles, gardant pour lui les pays situés entre la Seine et les

Pyrénées, et laissant au fils d'Adélaïde tous les Etats compris entre la Seine et la Meuse.

Eudes ne survécut qu'un an à ce traité; il fut enterré à Saint-Denis en 898. Son fils, nommé Arnould et proclamé roi, mourut peu de jours après, et toute la France reconnut l'autorité de Charles-le-Simple.

CHAPITRE VINGT-UNIÈME.

CHARLES IV, DIT LE SIMPLE, ROI DE FRANCE.

LOUIS, ROI DE GERMANIE.

(898.)

EUDES, malgré son ambition, connaissait un sentiment trop rare en tout temps, mais presque étranger à ce siècle barbare; il aimait sa patrie. Ce prince apprit à ses derniers momens que le fameux Rollon, le héros des Normands, poursuivait ses victoires en France, et s'emparait de cette province maritime et occidentale, qui porte encore aujourd'hui le nom de ces fiers conquérans. Voulant donc éviter d'affaiblir encore la France par une guerre civile, il sacrifia les intérêts de sa famille à ceux de son pays; il recommanda, dit-on, vivement à son frère le duc Robert, qui pré-

tendait au trône, de ne point le disputer à Charles IV.

Robert jura de respecter la volonté du mourant, mais il ne tint pas long-temps sa promesse. Dès que Charles vit le sceptre dans ses mains, il voulut prouver qu'il le méritait, et il s'efforça de reprendre la Lorraine à Zventivold. Cette entreprise était favorisée par le duc Régnier, ministre de Zventivold, et qui trahissait son maître; mais, dès ses premiers pas, le roi montra que, s'il était brave et ambitieux, il manquait de fermeté, et ne méritait que trop, par la faiblesse de son caractère, le surnom de *Simple* qu'on lui donna. Cette courte guerre, honteuse pour les deux partis qui prirent tour à tour la fuite sans combattre, se termina promptement par une trève de deux années.

A la même époque, l'empereur Arnould étant mort, Louis son fils régna en Germanie, sous la tutelle d'Othon, duc de Saxe, son beau-frère. Son armée était commandée par Lutpold ou Léopold, duc de Bavière, dont la maison bavaroise actuelle se prétend issue. Ce général conduisit ses troupes en Lorraine, et livra, dans

l'année 900, une bataille contre Zventivold, qui périt dans la mêlée : le résultat de cette victoire fut la soumission de la Lorraine, qui passa tout entière sous le sceptre du roi de Germanie.

Deux seuls descendans directs de Charlemagne, Charles IV et Louis, possédaient alors la plus grande partie de l'empire ; l'un régnait en France, l'autre en Germanie et en Lorraine ; le reste des vastes possessions du fondateur de cet empire était partagé entre quatre princes issus par les femmes de la race Carlovingienne : Rodolphe était roi de la Bourgogne transjurane ; Louis, fils de Bozon, régnait en Provence ; Lambert, fils de Gui, et Bérenger, se disputaient le trône d'Italie.

Personne ne contestait en France à Charles l'autorité royale; mais chaque jour les prétentions des grands vassaux à l'indépendance restreignaient de plus en plus et paralisaient l'exercice de cette autorité. Ces grands vassaux déchiraient continuellement la France par leurs discordes et par leurs guerres privées ; ils dépouillaient les églises de leurs biens, s'emparaient des abbayes, et s'enlevaient réciproquement,

par surprise ou par violence, des fermes, des vassaux, des fiefs, des châteaux et des villes.

Herbert, comte de Vermandois, s'était armé contre Baudouin, comte de Flandre. Le roi, gouverné alors par Foulques, archevêque de Reims, accorda sa faveur et son appui à Herbert. Foulques excommunia Baudouin, et les troupes d'Herbert et du roi enlevèrent Arras au comte de Flandre. Les leudes et les vassaux se croyaient alors obligés d'embrasser la querelle de leurs seigneurs. Un vassal de Baudouin, nommé Lillers, vengea l'affront du comte en commettant sans scrupule un grand crime; il attira l'archevêque dans un piége, et l'assassina.

Ce n'était point assez de tant de troubles et de calamités, cette époque d'anarchie vit s'étendre en Europe et peser sur elle un nouveau fléau qui la remplit de sang, de désordres et d'effroi. Quelques hordes guerrières et sauvages, venues des rives du Don, avaient été attirées dans l'empire par l'empereur Arnould, pour punir les peuples de Pannonie de leur rébellion; ces barbares portaient le nom de Hongres,

ou d'Ogres ; ils se fixèrent dans la province où leur férocité avait rétabli la paix, c'est-à-dire le silence des tombeaux, et de nombreuses bandes de leurs compatriotes vinrent successivement se joindre à eux, et peupler cette contrée qui reçut d'eux le nom de *Hongrie*.

Les Hongrois, semblables en tout aux Huns par la difformité de leurs traits, par la cruauté de leurs mœurs, par leur vie nomade, étaient en tous temps à cheval et armés ; ils ne pouvaient supporter le repos ; la guerre était leur élément, le carnage leur spectacle, le pillage leur passion.

Les Romains et les Gaulois amollis n'éprouvèrent pas une terreur plus forte à la vue des Huns que les Francs et les Germains n'en ressentirent à l'approche des Hongrois. Les fils dégénérés des guerriers de Charlemagne, loin d'être rassurés par l'épaisseur de leurs cuirasses, par la trempe de leurs armes, prirent lâchement la fuite à l'aspect de ces guerriers sauvages, demi-nus, mal montés, et qui ne portaient que des flèches et des lances.

Au premier choc, les Hongrois mi-

rent en déroute l'armée de Louis, roi de Germanie, et, ne rencontrant plus aucune troupe qui osât leur résister, ils parcoururent et ravagèrent sans obstacles la Bavière, la Souabe, la Franconie et la Saxe, incendiant les villes, pillant les monastères, outrageant les vierges, massacrant les hommes, et emmenant les enfans en captivité. Aujourd'hui même encore on effraie nos enfans du nom d'*Ogres* en renouvelant ainsi pour eux par des contes la terreur malheureusement trop réelle et trop historique de leurs aïeux.

L'ordre, la bonne foi, la prudence, l'amour de la justice, de la paix et de l'humanité semblaient alors exilés de l'Europe; et, loin de trouver un asile dans la capitale du monde, elles ne voyaient plus dans la Rome chrétienne qu'un foyer de corruption et de crimes.

Louis, roi de Provence, voulant s'emparer de l'Italie, attaqua impétueusement Bérenger; mais, trahi par ceux mêmes qu'il avait appelés, il fut livré à son barbare ennemi qui lui arracha l'empire et les yeux. Bérenger vainqueur força les Romains à le proclamer empereur, et le

pape Jean IX à le sacrer ; mais , dès qu'il fut sorti de Rome, le pape, brisant le joug qui lui était imposé , fit venir de Spolette le duc Lambert, et plaça la couronne impériale sur sa tête.

Le même pontife, marchant constamment au but anti-chrétien d'une ambition temporelle , rassembla en 902 un grand concile à Ravenne , dans lequel le clergé romain ou plutôt la cour de Rome , développant ses prétentions hautaines de dominer et de juger les rois , déclara nul le sacre de Bérenger , et confirma celui de Lambert.

L'empereur déposé continua de soutenir ses droits par les armes, et régna en Lombardie vingt-deux ans ; mais comme l'anarchie avait ouvert de tous côtés les portes de l'empire aux barbares, les Hongrois , après avoir dévasté l'Allemagne, franchirent les Alpes , entrèrent en Italie , livrèrent aux flammes Aquilée , Vérone , Bergame, et s'approchèrent de Pavie. Là, punis enfin de leur témérité, ils se voient exposés à une ruine qui paraît inévitable. Bérenger , informé de leur marche , avait rassemblé une nombreuse armée , dont les

colonnes enveloppent de tous les côtés les barbares. Les Hongrois, entourés d'ennemis retranchés, ne peuvent d'abord ni attaquer ni fuir ; ils sont dépourvus de vivres et accablés de fatigue. Dans cette détresse ils demandent la paix, et offrent d'abandonner aux vainqueurs leur immense butin : Bérenger refuse leur proposition, et ne leur laisse que le choix de la mort ou de la captivité. Le désespoir les rend furieux ; ils se précipitent sur les Lombards et taillent en pièces l'armée du roi, qui fut obligé d'acheter leur retraite par un lourd tribut.

Pendant ce temps, la France n'éprouvait pas de moins cruels désastres : Eric, Harec, Guerlon et le fameux Rollon, à la tête des Normands, pillèrent pendant l'espace de cinq années les côtes du duché de France, la Picardie, la Champagne et le pays Messin; leur route était marquée par des torrens de flammes et de sang.

Les Français consternés fuyaient devant eux comme de vils troupeaux ; Chartres seul défendit ses remparts; sa résistance donne enfin le signal du réveil et du courage. Richard, duc de Bourgogne, arrive

au secours de la ville assiégée, et, au moment où il fond sur les barbares, l'évêque de Chartres, Gaussaume, suivi de prêtres, de soldats, et portant pour étendard la tunique de la vierge, sort de la ville, prend les Normands en flanc et les met en fuite. Richard défit une autre de leurs bandes, près de Tonnerre. Rollon, las de ravages, d'incendies, et fatigué de commander à des brigands, voulait régner sur des citoyens; cessant de parcourir la France en aventurier, il conçut le noble dessein de fixer l'inconstance de son peuple et de le civiliser.

Ce prince, imitant les Goths et les Francs, partagea entre ses compagnons d'armes les terres conquises par eux sur les rives de la Seine et de l'Océan, et établit sa résidence à Bayeux : là, il enleva Poppa, fille d'un seigneur français, et l'épousa; probablement ses guerriers l'imitèrent, et plusieurs françaises durent éprouver le sort des Sabines. Ces liens forcés en formèrent peu à peu de plus doux et de plus durables entre les vainqueurs et les vaincus.

Cette même époque fut féconde en événemens; Sanche Abarca, vainqueur des

Sarrasins, fonda en Espagne le royaume d'Aragon. Rodolphe, fondateur du royaume de Bourgogne transjurane, mourut vers ce temps, et laissa paisiblement son sceptre à son fils Rodolphe II. Dans la même année, la couronne de Germanie sortit de la maison carlovingienne par la mort du roi Louis, qui ne laissait que deux filles, Placidie et Mathilde : la première avait épousé Conrad, duc de Franconie; la seconde, Henri l'Oiseleur, de Saxe, fils du vieux duc Othon. L'assemblée des évêques et des seigneurs voulait couronner ce vieillard, mais il leur représenta que l'âge ne lui laissait plus la force de porter ni l'épée ni le sceptre; préférant le bien de sa patrie à la fortune de son fils, il conseilla aux Germains d'élire pour roi Conrad, son rival, plus capable, par son expérience et par ses exploits, de maintenir avec éclat la puissance et la gloire de la France orientale. Cet avis fut accueilli. Personne ne songea aux droits de Charles-le-Simple, seul descendant alors de Charlemagne, et Conrad fut proclamé roi de Germanie.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

CHARLES-LE-SIMPLE, ROI DE FRANCE.

(911.)

CHARLES, régnant sur des ruines, commandant à des soldats amollis et découragés, entouré de vassaux factieux plus puissans que lui, apprit avec joie la nouvelle inespérée des desseins pacifiques de Rollon et d'une trève que l'archevêque de Rouen obtint du héros normand pour les Français. Ce prélat s'efforçait alors de convertir ce barbare : Rollon espérait que le crédit du pontife lui concilierait l'affection des peuples. Robert, comte de Paris, portant ses vues ambitieuses sur le trône, se lia intimement avec Rollon, dont l'amitié lui paraissait utile à ses projets, et le roi, qui ne pouvait combattre un tel ennemi, s'estima trop heureux d'en faire un vassal.

Docile aux conseils intéressés de Robert,

et regardant alors le démembrement d'une province comme le salut du royaume, il offrit au duc des Normands de lui céder une partie de la Neustrie voisine de la mer, et de lui accorder la main de sa fille Gizèle, pourvu qu'il promît de se faire chrétien, et de lui prêter foi et hommage.

Rollon exigea plus ; il demanda la suzeraineté de la Bretagne, dont le duc Alain venait de mourir. Le roi y consentit, et les seigneurs bretons, vaincus après quelque résistance, se soumirent.

Le nouveau duc de Normandie remplit ses engagemens, et reçut le baptême. Le comte Robert fut son parrain : il fallait que ce chef d'aventuriers eût pris sur ses compagnons d'armes un incroyable ascendant, car ces fiers Saxons, ces opiniâtres persécuteurs du christianisme, ces ardens ennemis du repos et de la paix, ces farouches incendiaires de tant de villes, d'églises et de monastères, soumis alors à la voix de leur chef, se résignèrent sans murmures à devenir chrétiens, citoyens, cultivateurs, à se soumettre aux lois, et à reconnaître l'autorité des seigneurs que Rollon nomma parmi les plus braves pour entrer

dans ce système féodal qui régissait alors toutes les parties de la France ; le plus léger écueil épouvante les hommes vulgaires, mais les plus grands obstacles se dissipent comme des nuages en présence du génie.

Rollon était au-dessus de son siècle, et une longue postérité lui conserva l'admiration qu'il inspirait à ses contemporains. Ce guerrier, doué par la nature d'une taille héroïque, d'un maintien majestueux, montrait, au milieu d'un camp barbare, une urbanité, une douceur inconnue, à cette époque, à toutes les cours de l'Europe. Banni de son pays par un parti puissant, et réfugié parmi les Scandinaves, un songe, dit-on, lui promit qu'il trouverait dans l'Occident la fortune et la gloire ; son audace réalisa ce rêve ; il s'embarqua suivi d'hommes intrépides, remporta d'éclatantes victoires en Angleterre, en Frise, dans la Gaule, et surpassa en bravoure tous ses compagnons d'armes au fameux siége de Paris.

Secondé par la confiance de ses troupes, rapide dans ses succès, généreux après le triomphe, il était soutenu dans ses revers

par l'amour du peuple et du soldat ; dès qu'il fut établi en Neustrie, il y appela tous les étrangers qui voulaient se soumettre aux lois; ainsi le fléau de la France en devint la barrière ; il la défendit des nouvelles invasions du Nord ; après avoir donné en fief à ses officiers une part des terres conquises, il rendit aux habitans la sécurité ; son égale justice ne laissa subsister aucune distinction entre les Normands et les Neustriens. Le commerce ressuscita; beaucoup de terres furent défrichées : on releva les murs et les fortifications des villes ; les embouchures des fleuves furent défendues par des forts ; son équité ferme contenait les seigneurs, et protégeait les peuples ; il établit dans sa province une si bonne police qu'un bracelet d'or resta, dit-on, deux années suspendu à un chêne, sans que personne osât y toucher.

Le nom de ce prince inspirait tant de crainte aux oppresseurs et tant de confiance aux opprimés que le cri de *haro*, corruption du nom de Harold ou Rollon, fut, long-temps après sa mort, l'accent d'une plainte toujours écoutée, et l'ordre

toujours suivi par les magistrats de voler au secours du faible et du pauvre.

Par un contraste singulier, nous avons depuis vu l'autorité, devenue arbitraire, ordonner l'obéissance à ses volontés, *non-obstant toutes clameurs de haro*, c'est-à-dire contre tout appel à la justice, et contre tout murmure de la liberté.

Ce mélange de la civilisation française avec les mœurs belliqueuses des hommes du Nord donna promptement aux peuples de la Normandie ce caractère aventureux et chevaleresque qui valut aux guerriers de ce pays tant de principautés, de fortune et de gloire en Italie, en Sicile, en Grèce et jusqu'au fond de l'Asie.

Le traité dont nous avons parlé, étant conclu à Saint-Clair-sur-Epte en 912, Robert avertit Rollon qu'il devait prêter au roi l'hommage convenu, et que, suivant l'usage, il fallait qu'il s'agenouillât devant le monarque. « Jamais, répondit le fier » Normand, je ne baiserai les pieds d'un » homme, et ne me prosternerai devant » lui. »

Vainement les seigneurs français, accoutumés à ces démonstrations serviles,

voulurent fléchir l'orgueil du guerrier ; tout ce que leurs instances purent obtenir, ce fut qu'un soldat normand remplît pour lui cette formalité.

Rollon, suivi de ses chefs belliqueux, parut donc devant le trône où Charles était assis, entouré de la noblesse française : par l'ordre du Normand, un soldat s'agenouille, saisit la jambe du roi, et la lève si haut et si brusquement que ce prince est renversé. Tous les barbares éclatèrent de rire, en voyant cette chute qui excitait l'indignation française; mais Charles, qui préférait à tout la paix, dévora cet affront en silence.

Cinq ans après Rollon mourut. Son fils Guillaume *Longue-Epée* lui succéda sous la tutelle d'Herbert, comte de Vermandois, qui avait épousé sa sœur. L'hérédité des grands fiefs était, comme on le voit, déjà solidement établie. Dans le même temps deux puissans seigneurs, Baudouin, comte de Flandre, et Foulques le Roux, comte d'Anjou, moururent, laissant sans contestations ces deux comtés à leurs fils.

On doit s'apercevoir aussi que cette hérédité des fils, constituant la vraie noblesse,

faisait déjà sentir aux seigneurs la nécessité de se distinguer de ceux qui portaient le même nom de baptême qu'eux. A l'époque dont nous parlons, les surnoms de *Longue-Epée*, de *Fier-à-Bras*, de *Tête-Torse*, de *Taille-Fer*, et autres, tenant aux qualités physiques et morales, étaient déjà devenus d'un usage commun: ainsi, par exemple, quelques années après, comme Henri de Saxe chassait au faucon, quand il apprit la nouvelle de son élection, il fut surnommé l'*Oiseleur*. Cette coutume des surnoms précéda de peu celle des noms de famille.

Le règne de Conrad, nouveau roi de Germanie, ne fut pas long-temps paisible: Arnoud, duc de Bavière, et le duc de Saxe se révoltèrent contre lui; il les vainquit; mais ces dissensions donnèrent au roi de France l'espoir d'en profiter pour faire rentrer dans sa maison le sceptre d'Allemagne. Appelé comme descendant du fondateur de l'empire par les vœux des rebelles, il attaque la Lorraine, s'en empare, passe le Rhin, entre en Germanie, et s'y rend maître de plusieurs villes.

Cependant Conrad, vainqueur de ses

ennemis, survécut peu à son triomphe; il mourut de ses blessures, et, avant d'expirer, imitant la générosité du vieux Othon, il envoya à son rival, Henry de Saxe, la couronne qu'il avait reçue du père de ce prince.

Les grands approuvèrent son choix; Henri l'Oiseleur réunit leurs suffrages, et Charles-le-Simple, dont le faible caractère ne pouvait concevoir que des velléités d'ambition et de gloire, lui rendit sans résistance les villes conquises, conclut la paix, et, par le traité de Bonn, confirma honteusement et pour toujours la renonciation de la race Carlovingienne à la Germanie.

Un roi si faible contre ses ennemis était peu capable de contenir ses vassaux turbulens qui le méprisaient. Régnier, duc de Lorraine, et Robert, comte de Paris, frères du roi Eudes, répandirent partout l'esprit de sédition et de révolte; Charles avait refusé l'abbaye de Chelles au fils de Robert, nommé Hugues le Blanc, pour la donner à un favori qui le gouvernait alors entièrement: c'était Haganon, homme ambitieux, spirituel et même assez habile,

mais dont l'obscure naissance et l'insupportable vanité révoltaient les seigneurs français.

Cet homme isolait le roi et le rendait invisible; l'huissier répondait à tous ceux qui voulaient parler au monarque qu'il était enfermé avec Haganon. Un duc de Saxe reçut quatre jours de suite cette même réponse sans obtenir d'audience; le duc indigné dit alors hautement que bientôt Haganon régnerait à la place de Charles ou tomberait avec lui.

Ce mot courut et couvrit le roi de ridicule. On ne tarda pas à braver ouvertement son autorité. Au milieu d'une assemblée tenue à Soissons, le comte Robert, s'adressant avec hauteur à Charles, lui reprocha publiquement son aveuglement pour son ministre, l'injustice de ses faveurs, et la pusillanimité de son caractère; en même temps lui et ses amis, suivant un antique usage, rompent et jettent à terre une paille qu'ils tenaient à la main, déclarant par là qu'ils renonçaient à l'obéissance et à tous liens contractés avec le roi.

Charles, cherchant à écarter l'orage par une soumission qui ne devait servir qu'à

enhardir la témérité, promit de s'amender, et n'obtint qu'une trève de sept mois.

A peine fut-elle expirée que Robert, prenant les armes, se rendit maître de Laon, et s'empara des trésors du roi, ou plutôt de ceux d'Haganon qui s'y trouvaient renfermés; avec cet argent corrupteur il acheta les suffrages d'un grand nombre de seigneurs qui se réunirent près de lui, le proclamèrent roi, et forcèrent Hervé, archevêque de Reims, à le sacrer.

Peu de jours après, cet archevêque mourut empoisonné, dit-on, par le comte de Vermandois, qui obtint ce siége épiscopal pour son fils Hugues, âgé seulement alors de cinq ans: les lois ecclésiastiques étaient aussi peu respectées à cette époque que les lois civiles. Le pape Jean X, loin de désapprouver un si monstrueux abus, le confirma, sanctionna l'élection d'un enfant au premier siége de la France, et confia l'administration de ce diocèse à l'évêque et poète Abbon.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

CHARLES-LE-SIMPLE ET ROBERT.

(922.)

Charles, décidé malgré sa foiblesse à défendre son honneur et son trône, fut secondé dans ses efforts par Guillaume, comte d'Auvergne, et Raimond, comte de Toulouse; fortifié par leurs secours, il vient attaquer Robert près de Soissons et lui livre bataille. Robert, regardant ce jour comme décisif pour sa fortune, et voulant exciter par son intrépidité le zèle de ses partisans, marche à leur tête, armé de toutes pièces, laissant flotter hors de son armure sa longue barbe blanche qui le faisait partout reconnaître. Charles l'aperçoit, se précipite sur lui, et le renverse mort d'un coup de lance; quelques historiens disent que ce coup lui fut porté par un comte Fulbert qui combattait à côté du roi.

Quoi qu'il en soit, Charles vit son ennemi à ses pieds; mais la victoire lui échappa. Hugues-le-Blanc, fils de Robert, ralliant les fuyards, les excite à la vengeance, rétablit le combat, et, secondé par le comte de Vermandois, met en pleine déroute l'armée royale : cet exploit signalé lui valut le surnom de Grand.

Après ce triomphe, les seigneurs de son parti voulaient le proclamer roi ; mais ce prince sage et habile, quoique jeune, se contenta de vaincre les rois, dédaigna de l'être, et préféra le sort d'un puissant duc de France à celui d'un faible monarque, chef illusoire d'une noblesse anarchique.

Cependant, ne voulant pas se soumettre à l'ennemi de son père, il conseilla aux seigneurs, qui soutenaient sa cause, de donner la couronne à son beau-frère Raoul, duc de Bourgogne, mari de sa sœur Emma. On prétend qu'il avoit consulté cette princesse sur le parti qu'il voulait prendre, et qu'Emma lui répondit avec franchise *qu'elle aimait mieux plier le genou devant son mari que devant son frère.* Raoul fut dont élu et proclamé roi.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

CHARLES-LE-SIMPLE ET RAOUL.

(923.)

CHARLES ne sut pas faire respecter son malheur. Il se rendit odieux aux Français en achetant par d'humbles prières, par une basse soumission, les secours de l'étranger et la protection de Henry l'Oiseleur. Presque tous ses partisans l'abandonnèrent; mais une nombreuse armée germaine se préparait à relever son trône; elle faisait chanceler sur la tête de Raoul une couronne usurpée dont le duc d'Aquitaine et le duc de Normandie, ainsi que plusieurs autres seigneurs, n'avaient point encore reconnu l'autorité.

Dans cet extrême péril, Raoul dut moins son salut à son brillant courage qu'aux ruses d'un allié perfide qui le dé-

livra de Charles par une trahison. La sœur d'Herbert, comte de Vermandois, était veuve du roi Robert; ce lien attachait Herbert au parti de Raoul, et ce traître, voyant le nouveau roi menacé et pressé par les Normands et par les Germains, feignit de changer de parti, se soumit à Charles, lui jura le plus fidèle dévouement, et s'empara de sa confiance. Dès qu'il fut maître de son esprit, il lui proposa de venir dans Péronne pour y recevoir les hommages de ses vassaux.

Charles, malgré sa simplicité, montre de justes soupçons, hésite et reste dans son camp; mais le fourbe vient l'y trouver, embrasse ses genoux, et, voyant que son fils se tenait debout pour recevoir le baiser du roi, il le frappe rudement et lui dit *qu'il ne devait pas recevoir, sans s'agenouiller, une si grande faveur de son seigneur et de son souverain.* Charles, trompé par ses démonstrations perfides, se sépara de sa garde et suivit Herbert dans Péronne. Dès qu'il y fut entré, le traître, levant le masque, le retint prisonnier, et peu de jours après l'enferma dans le fort de Château-Thierry.

La reine Ogine, instruite du malheur de son époux, se sauva précipitamment en Angleterre avec son jeune fils Louis; cet exil lui fit donner le surnom d'*Outremer*.

Herbert dégradait son nom, son rang, par ses lâches perfidies; Raoul ennoblissait son usurpation par son courage et par son habile célérité; il courut attaquer Henri en Lorraine, avant que tous ses Germains l'eussent rejoint, et le battit complètement. Ayant ensuite obtenu l'éloignement des Normands par l'adresse de ses négociations, il marcha rapidement contre Guillaume second, duc d'Aquitaine, le surprit par cette attaque imprévue, le força de lui rendre hommage, et, pour prix de sa soumission, lui restitua la seigneurie de Bourges et le Berri.

Depuis long-temps l'Italie, séparée de la France comme la Germanie, n'appelait plus de rois français pour la secourir et pour la gouverner; à peine même y parlait-on de ces faibles monarques sans cesse occupés à combattre contre leurs sujets. Les Italiens, tyrannisés par Bérenger, finirent par le haïr à tel point qu'ils invo-

quèrent contre lui le secours des Hongrois. Ces barbares ne tardèrent pas à les en faire repentir par leurs horribles dévastations; mais lorsque, chargés de butin, ils se retirèrent au-delà des Alpes, ils furent attaqués, dispersés et détruits par Rodolphe, roi de la Bourgogne transjurane, que seconda vaillamment alors Hugues, comte ou roi d'Arles et de Provence.

Rodolphe, après cet exploit, tourna ses armes contre Bérenger, et le vainquit. Bérenger échappa en fuyant à son vainqueur; mais peu de temps après il fut assassiné par ses sujets. L'empire resta vacant pendant trente-sept années, et Rodolphe ne jouit que du royaume de Lombardie dont il fut chassé plus tard par le roi d'Arles, Hugues, autrefois son allié et depuis son ennemi.

Le règne de Raoul ne fut qu'un long combat; il défit en Artois une armée normande qui avait envahi cette province; bientôt après, une nouvelle révolte du duc d'Aquitaine le rappela au-delà de la Loire. Les peuples des provinces méridionales restaient encore fidèles à la mémoire de

Charlemagne et de sa race : on voit dans Baluze un cartulaire fait à Brioude, et qui contenait ces mots : *Fait le cinq avant les ides d'octobre, la quatrième année depuis que Charles roi a été dégradé par les François, et Raoul élu contre les lois.* On trouve aussi, dans le testament du duc d'Aquitaine, cette expression, *spectante rege*, en attendant le retour du roi.

Au reste, cette fidélité pour les princes carlovingiens ne s'attachait qu'à leur nom, et ne défendait pas leur autorité ; ces princes, ne possédant plus que Reims, Laon, avec quelques maisons royales et quelques fermes, dans diverses parties de la France, n'avaient plus qu'une vaine apparence de pouvoir sur des seigneurs plus puissans qu'eux par la vaste étendue de leurs possessions, exerçant dans leurs grands fiefs tous les droits royaux ; et il était impossible qu'un roi de France, seigneur de Reims et de Laon, pût long-temps prétendre à se faire obéir par des princes, tels que les ducs d'Aquitaine, de Bourgogne, de Normandie, de France, et par des comtes de Flandres et d'Anjou.

Déjà la Lorraine, la Provence et la

Bourgogne transjurane étaient devenues des royaumes séparés ; presque tous les vassaux directs du roi avaient cessé de relever immédiatement de lui ; et, profitant du choix qu'on leur avait permis de faire, ils s'étaient rangés sous la protection des ducs et des comtes que nous venons de nommer : ce fut ainsi qu'on vit les comtes de Poitiers, d'Auvergne, de Limoges, devenir vassaux des ducs d'Aquitaine, de même que les comtes de Chartres et de Senlis ; et d'autres villes relevaient du duc de France, ou même du comte de Vermandois. Cependant un certain nombre de petits seigneurs et d'hommes libres s'opiniâtrèrent longtemps avec fierté à ne dépendre immédiatement que du monarque ; mais ce parti, vraiment monarchique, disséminé dans toute la France, s'éteignit graduellement chaque jour sous l'opposition des grands vassaux ; il devenait donc évident qu'une telle anarchie rendait inévitable une révolution prochaine, car il fallait de toute nécessité ou que la France fût partagée en autant de royaumes qu'elle contenait de grands fiefs, ou que, pour conserver un lien commun, les seigneurs déféras-

sent la couronne à un grand vassal assez puissant par lui-même pour la défendre et pour la soutenir.

Ce fut cette impérieuse nécessité, qui, peu d'années après, prononça l'arrêt d'extinction de la race carlovingienne et l'élévation de celle des ducs de France au trône.

Tandis que Raoul marchait en Aquitaine et la soumettait, une armée hongroise livrait la Champagne au pillage; Raoul revint la combattre, et la chassa en 927.

Tous ces triomphes augmentaient sa gloire sans assurer son repos; le comte de Vermandois lui avait demandé la ville de Laon pour prix de ses infâmes services; Herbert ne put l'obtenir; traître à tous les partis, il rompit toute alliance avec le prince qu'il avait couronné, rendit la liberté à Charles et le ramena à Reims.

Charles se vit de nouveau entouré de nombreux amis, qui reparaissaient avec sa fortune. Raoul était alors occupé à conquérir la Lorraine malgré les efforts de l'archevêque de Trèves Rosgaire, et de Gilbert, récemment nommé duc de cette province. Charles et Herbert, profitant

de son absence, assiégèrent Laon, s'en emparèrent ; mais Emma, femme de Raoul, défendit vaillamment contre eux le château de cette ville où elle s'était enfermée.

Le parti royaliste commençait à reprendre quelque consistance, et le pape augmentait sa force en menaçant d'excommunication quiconque oserait s'opposer au rétablissement du roi ; mais les espérances que fondait alors Herbert sur l'appui de ce pontife s'évanouirent bientôt ; il fut déposé par les intrigues d'une femme ambitieuse, hardie, voluptueuse, qui trouva le moyen de gouverner long-temps Rome, le clergé, les grands et le peuple ; elle s'appelait Marozzie, veuve de Gui, duc de Spolette ; elle avait épousé le roi d'Arles, Hugues, frère de son premier époux ; son esprit, ses talens la rendirent puissante, et ses mœurs méprisables ; à la honte du siècle et du monde chrétien, elle, ainsi qu'une autre femme nommée Théodora, peintes par tous les historiens du temps comme deux courtisanes, disposèrent plusieurs fois de la tiare au gré de leurs caprices.

La guerre continua quelque temps entre Charles et Raoul. Ici le flambeau de l'histoire s'éteint totalement au milieu de l'Anarchie ; les annales mêmes de Fulde et de Saint-Vaast lui manquent ; on ne trouve plus qu'un petit nombre de récits obscurs, conservés dans les vieilles annales de l'église de Reims, et ce ne fut que quelques années après que Frodoard nous donna un guide, encore bien incertain, pour nous conduire à travers ces ténèbres.

Au reste, ce qu'il suffit peut-être de savoir, c'est que le duc de Normandie, joignant ses armes à celles de Raoul, contraignit Herbert à ramener l'infortunée Charles en prison, et que Henri-l'Oiseleur, profitant de ces dissensions, reconquit toute la Lorraine.

Raoul, délivré de la rivalité de Charles, inspirait alors partout la crainte et le respect qui suivent la victoire ; Hugues, roi d'Arles, qui prétendait au trône d'Italie, vint trouver Raoul, et sollicita son alliance. Raoul lui confirma la possession de la Provence, à condition qu'il céderait le territoire de Vienne au fils du comte de Vermandois.

Charles ne régnait plus; mais il vivait encore, et cette ombre royale pouvait redevenir un étendard dangereux. Raoul et Herbert, plus rivaux qu'amis, traitaient leur captif avec un respect apparent, et lui donnaient même tour à tour l'espoir chimérique de remonter sur son trône; ils lui promirent enfin, pour adoucir son sort, de le laisser jouir paisiblement des domaines et de la maison royale d'Attigny, mais la mort seule le tira de sa prison.

Il termina ses jours à Péronne en 929, à l'âge de cinquante ans, après trente années de règne, dont il en avait passé six dans les fers. Ce prince ne laissa de fils que Louis d'Outremer.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

RAOUL, ROI DE FRANCE.

(929.)

Raoul, seul maître du trône, attaqua les Normands dans le Limousin, et en fit un grand carnage. Dans ce temps la Provence se trouvait partagée entre Hugues, roi d'Arles, et Constantin fils du roi Louis l'aveugle, qui se disputaient ce sceptre; aucun d'eux ne le posséda.

Herbert, toujours remuant, embrassa vainement le parti de Constantin. Raoul conduisit ses troupes en Provence; la crainte de son nom l'y précédait, la victoire l'y suivit; il contraignit les deux rivaux, ainsi que les principaux seigneurs de Languedoc et même les ducs de Gascogne, à lui rendre hommage.

Cependant cette marche triomphale

laissa le loisir au roi de Germanie Henri, et à son vassal le duc Gilbert, de s'affermir dans la Lorraine. Après une paix passagère entre Hugues-le-Grand, Raoul et Herbert, l'inconstance du comte de Vermandois renouvela la guerre. Lui, Arnould, comte de Flandres, et Gilbert duc de Lorraine, se déclarèrent vassaux de Henri l'Oiseleur, se liguèrent et prirent les armes contre le roi de France.

Raoul et Hugues-le-Grand les battirent, forcèrent le roi de Germanie à l'inaction, et s'emparèrent de presque tous les États d'Herbert.

Comme dans ce temps, la plupart des évêques étaient seigneurs de leurs villes épiscopales, et se mêlaient à toutes les guerres, le roi déposa ceux de Reims et de Châlons, et donna leurs siéges à d'autres prélats. La médiation des rois de Germanie et de la Bourgogne transjurane obtint de Raoul, pour Herbert, une paix plus avantageuse qu'il ne s'y attendait; et, malgré les sages représentations de Hugues-le-Grand, le roi rendit à ce traître les places qu'il avait perdues. Il est vrai qu'une nouvelle invasion des hommes du

nord en Berri, en Touraine, et des Hongrois en Bourgogne semblait rendre cette condescendance nécessaire. Au reste; la France n'offrit plus alors aux barbares une proie facile et tremblante; la nation, réveillée, était redevenue belliqueuse; le pays était peuplé de soldats et hérissé de forts; partout les milices nationales battirent leurs sauvages ennemis.

Raoul remporta une victoire complète sur les Hongrois : cette action fut la dernière de sa vie et de son règne; il mourut en 936, d'une phtisie, et ne laissa point de fils. Ce prince mérita et obtint le renom d'un politique habile, d'un guerrier vaillant, d'un capitaine heureux et rapide; il se maintint par la force de son caractère sur un trône usurpé, força les plus grands vassaux du royaume à confirmer son élévation, et les esprits les plus turbulens à s'y soumettre; il ne pouvait détruire le monstre de l'anarchie; mais son génie supérieur sut lui mettre un frein, et il est juste de le compter au petit nombre des rois qui brillèrent par quelques grandes qualités dans cette époque de ténèbres.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

LOUIS IV, DIT D'OUTREMER, ROI DE FRANCE.

(936.)

On ne peut expliquer que par la puissance des souvenirs et par la force des habitudes monarchiques la singulière constance des seigneurs français à se chercher, à se nommer un roi, alors même qu'ils ne voulaient plus lui obéir; mais, si la royauté conservait encore quelques prestiges, la race royale voyait graduellement s'affaiblir le sien. Déjà trois fois l'hérédité du trône avait été violée, et le sceptre de Charlemagne avait successivement passé dans les mains d'Eudes, de Robert et de Raoul.

Ces exemples excitaient l'ambition des grands, et chacun d'eux croyait pouvoir aspirer au trône, qui devenait ainsi pour

la paix publique un écueil au lieu d'un appui.

Après la mort de Raoul, les prétendans à la couronne étaient Herbert, comte de Vermandois, issu de Charlemagne par Bernard, fils bâtard de Pépin, et Hugues-le-Grand, duc de France, fils du roi Robert. Les anciens partisans de Charles-le-Simple élevaient aussi la voix en faveur de son fils exilé, Louis d'Outremer.

Herbert, quoique puissant et brave, inspirait trop de mépris par ses trahisons pour lutter avec avantage contre ses rivaux. Hugues-le-Grand, par son caractère comme par sa puissance, paraissait alors le plus digne du trône, et le prouva peut-être en refusant d'y monter; il trouvait plus de gloire à faire des rois qu'à l'être.

Ce prince, d'accord avec le roi d'Angleterre Adelstan, frère de la reine Ogine, fit pencher la balance en faveur de Louis. Adelstan obtint alors de Guillaume, duc de Normandie, deux grandes marques de déférence, le rétablissement de Louis en France, et celui d'Alain en Bretagne.

Herbert, contraint de céder, se sou-

mit; les seigneurs assemblés proclamèrent Louis d'Outremer roi, et chargèrent Guillaume, archevêque de Sens, de lui en porter la nouvelle. Il devait le ramener en France; mais Adelstan, partageant les alarmes d'Ogine, ne consentit à laisser partir le jeune monarque qu'après s'être assuré des grands par un serment prononcé au nom de tous les peuples du royaume.

Louis, ainsi rappelé par les vœux unanimes, débarque à Boulogne, et y trouve Hugues-le-Grand, à la tête de plusieurs seigneurs français, qui lui rendent hommage. Louis fut couronné à Laon par Artaud, archevêque de Reims, en présence de vingt évêques.

Ce retour de l'héritier de Charlemagne réveilla momentanément un reste d'affection pour la race carlovingienne : la mère du roi était restée en Angleterre. Le jeune monarque avait autant besoin que son royaume d'être gouverné. Hugues-le-Grand fut son tuteur et son premier ministre.

Tous deux marchèrent en Bourgogne, à la tête d'une armée, pour y combattre

Hugues-le-Noir, frère du roi Raoul, qui prétendait se rendre indépendant. Hugues-le-Grand retira tout le profit de cette guerre ; car, après avoir soumis les rebelles, il contraignit Hugues-le-Noir à lui céder la plus grande partie du duché de Bourgogne.

Cet agrandissement qui le rendait roi de *fait*, tandis que son pupille ne l'était que de *droit*, excita la jalousie du jeune monarque : écoutant les conseils de courtisans vains et imprudens, il voulut se concilier l'appui d'Ebole, comte de Poitiers, lui donna le Velay et le Limousin, et fit revenir d'Angleterre sa mère Ogine.

Hugues, éloigné de la cour, et ne pouvant désormais se faire écouter du roi, ne songea plus qu'à s'en faire craindre. Herbert, dans l'espoir d'être appuyé par lui, leva l'étendard de la révolte; les Normands rentrèrent en armes dans la Bretagne, et les Hongrois firent une nouvelle incursion dans le Berri.

Louis effrayé se réconcilia avec Hugues, épouvanta Herbert, et lui pardonna. Cette paix ne fut qu'une courte trève ; le comte de Vermandois se révolta de nouveau,

et conclut une alliance avec les ducs de France et de Lorraine.

Louis, secondé par le duc d'Aquitaine et le comte de Poitiers, soutint quelque temps cette lutte; elle fut terminée par une trève faite sous la médiation du comte de Flandre en 938.

Cette année devint une époque très-remarquable par la mort d'Henri-l'Oiseleur, et sur-tout par l'avénement de son fils Othon au trône de Germanie. Othon, favorisé par la nature et par la fortune, conquit l'Italie, devint empereur, parcourut plusieurs fois en vainqueur une partie de la France, fut l'arbitre des rois, l'écueil des vainqueurs, le protecteur des vaincus, et, malgré beaucoup de fautes, mérita le nom de *Grand* dans un siècle où toutes les grandeurs s'écroulaient sous les coups de l'anarchie.

Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane, avait vaincu Bérenger, et s'était fait proclamer roi d'Italie. Hugues, roi d'Arles, lui enleva sa conquête, le renvoya au-delà des Alpes, et, par un traité, lui céda la moitié de la Provence, qui fut réunie à la Bourgogne Transjurane.

Rodolphe étant mort, son fils Conrad régna sous la tutelle d'Othon; Hugues-le-Grand, duc de France, recherchant aussi l'appui d'Othon, épousa sa sœur; enfin le duc de Normandie se joignit à eux pour solliciter l'alliance du roi de Germanie, qui par ce patronage, dès les premiers momens de son règne, en annonça l'éclat.

Pour balancer cette ligue redoutable, formée contre le seul descendant de Charlemagne, le roi Louis s'unit intimement avec le comte de Flandre, le duc de Bourgogne, Hugues-le-Noir, le comte de Poitiers et le roi d'Angleterre : le traité d'alliance entre Adelstan et Louis, signé en 939, est le premier acte de cette nature que nous trouvions dans les fastes de la France et de l'Angleterre.

Louis d'Outremer ne put triompher des orages toujours renaissans que les grands de son royaume grossirent et accumulèrent sans cesse autour de lui; mais il eut le mérite de les braver : on ne peut le compter au nombre des princes fainéans. on le vit presque toujours le glaive à la main; et, s'il n'eut pas assez de génie pour

s'élever au-dessus de son siècle, il sut au moins y briller par son courage.

Dans sa première lutte contre Othon et ses alliés, le clergé s'unit au trône pour le défendre, et l'excommunication, qui était alors une arme redoutable, effraya les ennemis du roi ; ils craignirent le soulèvement des peuples, et conclurent une trève avec Louis. D'autres circonstances le favorisèrent encore ; Henri, frère d'Othon, de concert avec le duc de Franconie, frère du feu roi Conrad, excita en Germanie une révolte contre Othon ; ils occupèrent ainsi loin de la France une partie de ses forces.

A la faveur de ces troubles, Louis céda, après quelques hésitations, aux appâts trompeurs de la fortune qui semblait encourager son ambition. Les Lorrains et leur duc Gilbert lui offrirent leur hommage, et il rompit la trève en acceptant cette suzeraineté, ancien héritage de ses aïeux. En même temps, le comte de Flandre, secondant ces mouvemens, surprit le comte de Ponthieu, le battit et fit sa femme prisonnière. Othon, informé de ces événemens, passa le Rhin, livra la

Lorraine au pillage, et se vit ensuite contraint de retourner en Allemagne pour comprimer les rebelles.

Le duc de Normandie avait repris les armes contre le roi; mais une révolte des Bretons et l'apparition d'une flotte anglaise sur ses côtes arrêtèrent sa marche. Louis, rassuré de ce côté, reprit l'offensive, s'empara de Verdun, et se rendit maître de toute l'Alsace, qu'il confia en se retirant à la garde des ducs de Lorraine et de Franconie; mais ces deux princes justifièrent mal sa confiance, et s'attirèrent par leur négligence un grand désastre.

Un prêtre, maltraité par eux, vint avertir les généraux d'Othon que le camp des deux ducs n'était point gardé; l'armée d'Othon y courut, et le trouva sans défense. La surprise et la terreur empêchèrent toute résistance : le duc de Franconie fut trouvé dînant tranquillement dans sa tente; les soldats d'Othon l'égorgèrent. Le duc de Lorraine, cherchant son salut dans la fuite, voulut traverser le Rhin, et se noya. Toute leur armée fut massacrée ou prise.

Cette défaite devint la principale cause

de la fortune d'Othon et des malheurs de Louis. Othon s'empara de Brissac. Son frère Henri et les Germains révoltés implorèrent sa clémence. Vainement Louis, pour rassurer les Lorrains, épousa Gerberge, veuve de leur duc et sœur d'Othon ; il rassembla ses troupes pour les défendre. Othon, profitant avec rapidité de ses succès, répandit partout l'épouvante, et reconquit toute la Lorraine dès qu'il y parut. Il ne lui restait que quelques pas à faire pour s'asseoir sur le trône de France et pour en chasser le dernier rejeton de Charlemagne ; mais Hugues, duc de France, qui méritait aussi le nom de *Grand*, immolant alors ses ressentimens au salut présent de sa patrie et aux intérêts futurs de son fils, arrêta les Germains en se rangeant sous la bannière de Louis.

Le duc de Normandie imita son exemple, et se soumit au roi. Herbert seul persistait dans sa révolte. Il avait précédemment fait élire archevêque de Reims son fils Eudes, âgé de cinq ans ; le roi, s'opposant à ce scandale, quoiqu'il eût été sanctionné par un pape, avait rendu ce

siége à Artaud, et le comte de Vermandois, indigné, s'efforcait de renverser le trône de son roi pour venger la prétendue injure de son fils.

Hugues-le-Grand, secondé par le duc de Normandie, lui enleva Reims, et Louis assiégea Laon. Cependant Othon, favorisé par ces discordes, et suivant les conseils d'Herbert s'avança sans obstacles jusqu'à Attigny, où il fut proclamé roi de France par les vassaux et les amis du traître Herbert.

Louis, ne pouvant résister, et ne voulant pas céder à son formidable ennemi, prit le parti sage de se retirer en Bourgogne, où il appela autour de lui tous les seigneurs qui lui étaient restés fidèles. Le midi de la France s'armait; les Normands se montraient décidés à soutenir le roi; Hugues-le-Grand négociait avec succès. Il persuada au roi de Germanie de renoncer à la conquête d'un sceptre trop disputé; Othon fit jurer au duc de Bourgogne, Hugues-le-Noir, de ne rien entreprendre contre Hugues-le-Grand, et se concilia ainsi l'utile amitié du duc de France; enfin il retourna en Allemagne

après avoir donné le duché de Lorraine à son frère Henri.

Louis d'Outremer voyait avec plaisir cet orage s'éloigner ; il était récemment rentré en armes dans la Lorraine ; mais Othon obtint qu'il en sortirait en signant une trève avec lui. Cependant un concile, convoqué à Soissons, soutint opiniâtrément le fils d'Herbert, et ne voulut point reconnaître l'archevêque Artaud. Le roi persistait à le défendre, malgré les instances de Hugues-le-Grand, qui rompit avec lui : ainsi la guerre civile succédait à la guerre étrangère.

Hugues et Herbert assiégèrent Laon ; Louis vint au secours de la ville ; mais il fut enveloppé, battu, et n'échappa au fer de ses ennemis que par une prompte fuite. Les seigneurs d'Aquitaine lui amenèrent des troupes, et relevèrent ses espérances. Ce fut dans ce temps que Gerberge lui donna un fils. Louis connaissait la puissance de l'église sur l'opinion ; il implora l'appui du pape. Etienne VIII envoya en Bourgogne un légat nommé Damase pour exhorter les peuples à la paix, et les menacer d'excommunication s'ils tardaient

à se soumettre. Mais ce même pape, ménageant à la fois les différens partis, protégea aussi Herbert, qui sollicitait son assistance, et il ordonna au clergé et au suffragant de Reims de reconnaître pour archevêque le fils de ce comte. En même temps il écrivit à Othon pour l'engager à rétablir, par son influence, la paix dans l'occident. Othon y consentit; le duc de Normandie le seconda dans cette médiation; enfin le roi, après avoir reçu à Rouen l'hommage des Normands, des Bretons et du comte de Poitiers, eut une entrevue avec Othon en Lorraine. La paix fut en 943 le résultat de cette conférence, et comme on se fiait peu à la foi d'Herbert, il fut contraint de donner au roi son plus jeune fils en otage.

Le repos dont jouit alors la France dura peu. Il était impossible, au milieu de ce conflit des droits royaux et des prétentions seigneuriales, de conserver une ombre d'ordre et d'union. Lorsqu'une guerre générale terminée laissait respirer les peuples, les querelles privées des seigneurs ne tardaient pas à déchirer le royaume par de nouvelles discordes.

Arnould, comte de Flandre, non moins remuant qu'Herbert, prit les armes contre le comte de Ponthieu, et lui enleva quelques villes. Celui-ci implora l'appui du duc de France, son suzerain. Hugues, par des motifs qu'on ignore, refusa de le secourir, et, à son défaut, le duc de Normandie prit la défense du comte de Ponthieu. Arnould ne sut opposer à cet ennemi redoutable que la trahison, car ce siècle offrait continuellement l'étrange spectacle d'une démoralisation qui montrait à la fois l'ambition et la lâcheté, la superstition et le manque de foi.

Le comte de Flandres, feignant d'être effrayé, demande au duc de Normandie une conférence sur la frontière. Guillaume s'y rend avec douze chevaliers; Arnould n'en amène que quatre. Après une courte entrevue, ils se séparent; les chevaliers du duc traversent la rivière sur un bateau; un autre bateau portait le duc; il s'y trouvait seul avec les mariniers. A peine il quitte la rive qu'il s'entend rappeler par les quatre chevaliers flamands. Le loyal duc descend à terre sans crainte. Aussitôt les quatre assassins se précipitent sur lui,

et l'égorgent à la vue de Bérenger, comte de Rennes, d'Alain, comte de Dol, et de plusieurs seigneurs normands trop éloignés déjà pour le secourir.

Guillaume Longue-Epée emporta au tombeau les regrets universels de ses sujets dont il méritait l'affection par ses vertus. Ce prince infortuné, dégoûté du monde et de ses inconstantes grandeurs, songeait, au moment où le sort trancha ses jours, à en terminer le reste dans la retraite; après sa mort on trouva sous ses vêtemens la clef d'un cabinet où l'on vit l'habit religieux dont il avait formé le projet de se revêtir.

Le jeune Richard son fils fut reconnu sans contestation pour son héritier par les Normands et par les Bretons, qui jurèrent avec lui de venger son outrage, et de punir l'assassin de son père.

Louis lui promit sa protection, et se rendit à Rouen; à peine arrivé dans cette ville, il ordonne au gouverneur du jeune prince de le lui amener dans son palais. Le roi l'y retient; le gouverneur s'inquiète; les citoyens s'alarment; le tumulte devient général; le roi paraît sur un bal-

cou, portant le petit duc dans ses bras, et jure solennellement qu'il ne le garde près de lui que pour protéger son enfance. Ses paroles ne rassurent point le peuple ; il se révolte, crie, menace. Louis, contraint de céder, rend le prince aux vœux qui l'appellent, l'investit publiquement de son duché, et reçoit son hommage.

La multitude alors, passant avec sa rapidité ordinaire de la fureur à la joie, et des soupçons les mieux fondés à la plus aveugle confiance, approuve que le roi emmène avec lui le jeune duc, et le fasse élever dans sa cour.

Pendant ce temps, l'infâme comte de Flandre conseillait au roi de rendre le jeune Richard incapable de combattre, de gouverner, et lui proposait de lui couper les jarrets pour réunir ensuite la Normandie à sa couronne.

Louis ne répondit à cet indigne conseil qu'en jurant aux Normands de venger la mort du duc. En conséquence il rassembla ses troupes, et marcha contre Arnould. Celui-ci n'opposa au monarque que la ruse et l'intrigue. Ses envoyés prétendirent que les quatre meurtriers étaient les

seuls coupables, ayant commis leur crime sans ordre de leur seigneur; que, si pourtant on persistait à imputer cet assassinat au comte, il n'était pas juste de rendre son peuple victime de ses fautes; enfin le comte de Flandre offrit au roi de se soumettre aveuglément à lui, d'expier ses torts par un tribut, et de l'assister de toutes ses forces dans le cas où il voudrait s'emparer de la Normandie.

La plupart des princes écoutent peu de temps la générosité, lorsqu'elle est contredite par l'ambition. Les conseillers de Louis le décidèrent à se réconcilier avec le comte, et à retenir Richard prisonnier. La guerre fut déclarée à la Normandie, et le roi y conduisit ses troupes.

Quelques seigneurs effrayés lui rendirent hommage; plusieurs vendirent leur soumission, et firent donner au jeune duc le conseil de gagner du temps, en feignant de se résigner à son malheur. D'autres plus généreux coururent chercher un asile près du duc de France.

Louis, vainqueur momentanément sans combattre, donna le gouvernement de Rouen à Herluin, comte de Ponthieu. Ce

fut au moment où le roi de France, aveuglé par de funestes conseils, perdait son honneur en croyant étendre sa puissance, que le sort parut vouloir lui donner une imposante leçon. Le trop fameux Herbert termina sa honteuse vie dans les remords, et toute la France sut que, tourmenté par sa conscience, il s'était écrié en mourant : *Hélas ! nous étions douze qui trahîmes le roi Charles !*

Ses enfans furent comtes de Vermandois, de Ham, de Château-Thierry, de Troyes, de Meaux ; le dernier était l'archevêque de Reims.

Il est rare qu'une grande faute en politique n'en amène pas à sa suite de plus graves : Louis, pour s'assurer de la neutralité de Hugues-le-Grand, lui donna tout le duché de Bourgogne, qu'il réunit au duché de France, aplanissant ainsi le chemin qui devait peu de temps après élever la race capétienne sur les ruines de la maison carlovingienne.

Après avoir ainsi assuré son repos pour quelques instans, Louis marcha en Aquitaine, où il contraignit Raimond, comte de Toulouse, à lui rendre hommage. De

là il revint attaquer les enfans d'Herbert, dans le dessein de les dépouiller de leur héritage. Cette conduite dévoilait assez le téméraire projet qu'il avait formé de rendre à la couronne son ancienne puissance, en détruisant l'un après l'autre ses grands vassaux ; mais son génie et ses forces n'étaient point en proportion avec une telle entreprise.

Hugues-le-Grand démêla facilement ce projet, et le déjoua, de concert avec Othon, qui ne voulait pas qu'un roi de France redevînt si puissant.

Excités par ses émissaires, les Normands se révoltèrent. Louis et le comte de Flandre les battirent. Hugues, feignant de seconder le roi, assiégea Bayeux que le roi avait promis de lui céder ; mais Louis, changeant de dessein, lui ordonna de lever le siége.

Pendant ce temps, le jeune Richard restait captif à Laon. Osmond, son gouverneur, persuade à toute la ville que ce jeune prince est gravement malade ; à la faveur de ce bruit, qui rendait la garde plus négligente, il se déguise en palefrenier, cache le petit duc dans une botte de

soin, le porte ainsi hors de la ville, y trouve un coursier, et se sauve avec son précieux fardeau au château de Couci, qui appartenait à Bernard, comte de Senlis, oncle du jeune duc.

Bernard vola aussitôt à Paris pour supplier le duc de France de protéger son neveu; Hugues promit ses secours; mais dans ces temps déplorables les plus grands caractères se montraient entachés de la corruption universelle. Louis promit à Hugues de lui céder la Basse-Normandie; et le duc de France, ébloui par cet appât, abandonna pour un intérêt sordide la défense de l'orphelin opprimé.

Cependant Richard vit plusieurs seigneurs se ranger avec le comte de Senlis sous ses bannières; d'autres, plus adroits et dissimulant leurs vrais desseins, cherchèrent à rompre le fragile lien qui unissait encore contre eux leurs plus puissans ennemis, Hugues et Louis.

Pour atteindre ce but, l'un d'entre eux, Bernard-le-Danois, suivi de plusieurs comtes, vint trouver le roi, et l'assurer de leur dévouement; ils se félicitaient, disaient-ils, de voir la Normandie rangée

sous ses lois; mais en même temps ils se plaignaient amèrement de voir le duc de France partager avec lui cette riche province, partage qui excitait leur indignation, et qui les porterait, quoiqu'à regret, à chercher dans le Nord, leur ancienne patrie, de nouveaux et de redoutables secours.

Le roi, intimidé par ces menaces, et voulant calmer leur courroux, ordonna impérieusement au duc de France d'évacuer sur-le-champ le comté de Bayeux. De ce moment Hugues redevint l'ennemi du roi.

Bientôt on apprend qu'une flotte nombreuse de Normands est débarquée sur la côte sous le commandement d'Haigrold. Richard rejoint ses nouveaux auxiliaires; son armée et celle de Louis sont bientôt en présence. Des deux côtés on convient d'une entrevue; mais, au milieu de cette conférence, quelques soldats aperçoivent le comte de Ponthieu, première cause de cette guerre; ils s'élancent sur lui, et le tuent. Un combat général s'engage; Haigrold s'y était préparé; le roi ne l'avait pas prévu. Les Français surpris sont mis

en déroute : dix-huit comtes périssent dans le combat ; le roi fuit, mais un guerrier normand avait coupé la bride de son cheval ; Louis, ne pouvant plus diriger son coursier, est atteint, enveloppé, pris et amené à Haigrold, qui l'envoie à son camp avec une escorte.

Cette escorte indisciplinée se livre au pillage ; le roi profite de ce désordre pour s'échapper ; mais comme il était désarmé, un soldat le poursuit et le reprend. Louis, n'ayant point de fer à lui opposer, emploie l'or pour le séduire, et y réussit.

Le soldat lui promet de le conduire à Laon. Arrivé près de Rouen, il n'ose donner un asile dans sa maison au royal captif, et il le cache pour quelques heures dans les marais d'une île de la Seine.

Cependant ceux qui couraient sur les traces des fugitifs arrivent, saisissent les enfans et la femme du soldat ; enfin, ils effrayent tellement celui-ci qu'il leur découvre la retraite du roi. Ce prince, à son tour captif de Richard, fut mis en prison à Rouen ; vainement il espérait que Hugues-le-Grand marcherait à son secours ; le duc de France déclara que la captivité

du roi était juste, et qu'on ne devait pas lui rendre la liberté avant qu'il n'eût remis Richard en possession de la Normandie. Inutilement la reine Gerberge implora l'appui de son frère Othon. Le roi de Germanie répondit qu'il n'avait point à se plaindre des Normands, et que Louis avait mérité sa disgrâce.

En 945, Gerberge, dont les conseils ambitieux avaient égaré son époux, se voit obligée d'abaisser son orgueil, de se rendre à Paris, et d'implorer la médiation du duc de France. Haigrold avait repris successivement sans obstacle toutes les villes de la Normandie; Hugues demanda aux Normands la liberté du roi; ils la lui accordèrent, à condition que ce monarque leur donnerait en otage son second fils Carloman. Louis y consentit, et fut lui-même remis dans les mains de Hugues; le duc de France, semblable aux anciens maires du palais, retint quelque temps son roi captif dans le fort de Chartres, et ne lui permit d'en sortir qu'après l'avoir forcé, malgré les instances d'Edmont, nouveau roi d'Angleterre, de céder au

comte de Chartres la ville de Laon, seul domaine qui restât alors à l'héritier de Charlemagne.

En 946, Louis, accompagné de Hugues-le-Grand, vint trouver le jeune duc de Normandie, et jura sur les reliques des saints de lui laisser toutes les terres que Rollon avait possédées. L'otage royal, le jeune Carloman, mourut cette année. Haigrold retourna en Danemarck.

Les yeux de Louis s'étaient enfin ouverts sur le péril imminent qui menaçait son sceptre et sa race. Hugues ne voulait pas s'asseoir sur le trône, mais il disposait tout pour y placer sa famille. Dans le dessein de la fortifier par une alliance redoutable, il voulait engager le duc de Normandie à épouser sa fille Emma. Le roi, alarmé de cette négociation, resserra ses liens avec le comte de Flandre, et obtint enfin l'appui d'Othon, en renonçant pour toujours à la Lorraine.

Le roi de Germanie, à la tête de cent mille hommes, vint joindre ses forces aux siennes, amenant avec lui son jeune pupille Conrad, roi de la Bourgogne tranjurane. Le duc de France, assailli par cet

orage, oppose la prudence à la force, évite les batailles, et se borne à défendre ses places.

Reims cependant ouvrit ses portes au roi; l'archevêque Artaud fut rétabli sur son siége; Louis et Othon, après avoir bloqué Senlis et ravagé le duché de France, entrèrent en Normandie.

Mais, aux portes de Rouen, le courage des Normands leur fit éprouver un échec. Un neveu d'Othon fut tué dans ce combat. Le roi de Germanie, selon les mœurs du siècle, regardait sans doute la trahison comme une habileté politique; il demanda une conférence au duc Richard, et, pour l'attirer dans le parti du roi, lui donna l'espérance de voir dans ses fers le meurtrier de son père, le comte de Flandre, qu'on offrait de lui livrer.

Arnould, informé de ce complot tramé par les rois ses alliés, partit brusquement au milieu de la nuit avec ses troupes, et s'éloigna. Ce mouvement imprévu, dont on ignorait la cause, fit croire aux armées du roi et d'Othon que les Normands venaient les attaquer; une terreur panique les saisit; elles fuient en désordre, et sont

poursuivies par Richard, qui en fait un grand carnage.

Le comte de Flandre, ainsi trahi, se réconcilia avec Hugues-le-Grand, et lui donna, par son alliance, le moyen de résister à ses ennemis, et de reprendre Reims. Les forces se trouvant alors plus égales et la fortune plus incertaine, les deux partis se lassèrent de combattre; et ils conclurent une trève en 948.

Bientôt, pour terminer définitivement ces dissensions, un grand concile fut convoqué à Mayence. Louis et Othon y parurent tous deux assis sur le même trône. Un légat du pape s'y trouvait. Louis d'Outremer se plaignit hautement à cette assemblée des usurpations des grands sur sa couronne, de l'oppression des peuples, des injures éprouvées par sa famille, de son premier exil, de sa captivité, des persécutions du duc de France et de son manque de foi; enfin il soumit l'examen de sa cause à la justice du concile et du roi de Germanie, et défia en duel tout prince ou seigneur qui oserait contester ses droits, ou l'accuser.

Le concile rendit un décret qui défen-

dait à toute personne de porter atteinte à l'autorité royale, et qui excommuniait le duc de Flandre, dans le cas où il ne se rendrait pas au concile dans un temps déterminé. En même temps, le légat lut une lettre du pape qui confirmait le rétablissement d'Artaud, et annulait la nomination de l'archevêque Eudes, fils d'Herbert. Celui-ci opposa à cette bulle des lettres contraires, écrites précédemment par le pontife, et portées en France par un autre légat. Sa résistance fut inutile ; il fut excommunié par le concile, tout dévoué aux intérêts de Louis, et surtout aux volontés d'Othon.

Louis, ayant obtenu ce qu'il souhaitait, rentra en France ; les milices des évêques se joignirent à ses troupes, et le rendirent maître de Reims. Mais après ce succès elles l'abandonnèrent, rentrèrent dans leurs foyers, et laissèrent au duc de France la liberté de reprendre l'offensive. De part et d'autre on combattit avec des succès balancés : cependant Louis remporta sur son ennemi un avantage assez marquant près de Soissons; la reprise de Laon en fut le résultat. Enfin en 950 un nouveau con-

cile fut rassemblé à Trèves. Louis et Hugues s'y rendirent, et la paix y fut conclue par l'entremise d'Othon.

Le roi de Germanie, appelé par son ambition en Italie, désirait alors sincèrement la tranquillité de l'Occident. Lothaire, roi d'Italie, fils de Hugues, roi d'Arles, mourut en 951. Adélaïs, sa veuve, fameuse par sa beauté, par son courage, par ses malheurs, défendit avec constance Pavie contre Bérenger ; mais elle fut enfin forcée de se rendre : enfermée au château de la Guarda, elle trouva moyen de s'échapper et de se réfugier dans le fort de Cannolle, où elle se vit encore assiégée par Bérenger; mais Othon-le-Grand, dont elle avait invoqué la protection, franchit les Alpes, la délivra, en devint épris, l'épousa, et contraignit Bérenger à le reconnaître pour suzerain.

Dans le même temps, la mort délivra Hugues-le-Grand de son rival Hugues-le-Noir, qui lui disputait toujours la possession de la Bourgogne. Le roi de France était destiné à ne jamais jouir long-temps de quelque bonheur et de quelque repos. Les Hongrois avaient reparu en Aquitaine ; il y courut et les défit.

Dans la même année, sa mère Ogine, âgée de quatre-vingt-cinq ans, devint follement éprise du fils de son persécuteur, de Herbert, comte de Meaux, se fit enlever par lui, et l'épousa. Cette bizarre aventure fut la dernière contrariété du roi. Comme il poursuivait un jour sur les bords de la rivière d'Aisne un loup furieux, son cheval effrayé tomba, et le roi blessé mourut des suites de cette chute en 954.

Il avait vécu trente-trois ans, et il expira la dix-huitième année de son règne. Ce prince avait eu deux filles et cinq fils; trois de ses fils moururent jeunes. Lothaire, l'aîné des deux autres, était âgé de quatorze ans, lorsqu'il monta sur le trône; il succéda seul à son père. Charles, le dernier de tous, n'eut point de part à son héritage; le domaine royal était tellement borné qu'il ne pouvait plus se diviser. Mathilde, une des filles de Louis, épousa Conrad, roi de la Bourgogne Transjurane.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME.

LOTHAIRE, ROI DE FRANCE.

(954.)

La race Carlovingienne succombait, et, en expirant, voyait graduellement s'élever, croître et fleurir la maison de Robert-le-Fort, qui devait bientôt la chasser du trône. L'ambition d'Hugues-le-Grand, non pour lui, mais pour sa famille, était totalement dévoilée, et Gerberge craignait, non sans fondement, qu'il ne voulût déjà s'emparer d'une couronne récemment usurpée par Eudes, par Robert et par Raoul.

En effet tous les vassaux, tous les amis du duc de France lui offraient de le proclamer roi; mais, pour la troisième fois, Hugues refusa de se rendre à leurs vœux; plus habile que modéré, il croyait imprudent de tenter une telle entreprise qui n'ajouterait qu'un vain titre à sa puissance,

et pouvait armer contre lui des ennemis formidables.

Lothaire, du vivant de son père, avait été associé au trône. La reine Gerberge, sa mère, était sœur d'Othon-le-Grand, qui devait naturellement protéger son fils. Un autre frère de la reine, Bruno, venait récemment d'être nommé duc de Lorraine; c'était encore un appui pour le roi. Richard, duc de Normandie, jaloux d'Hugues, l'aurait combattu. Enfin le duc d'Aquitaine et le comte de Flandre se montraient peu disposés à reconnaître pour suzerain un duc de France, leur égal.

Hugues, prévoyant avec sagesse tous ces obstacles, n'essaya point de les surmonter; il promit à la reine de soutenir le sceptre de son fils. Tous les seigneurs et tous les évêques de France, de Bourgogne et d'Aquitaine, se réunirent et proclamèrent roi Lothaire, qui fut sacré à Reims.

Hugues, déjà duc de France et de Bourgogne, reçut encore le titre de gouverneur pour le roi en Aquitaine : c'était régner sous le nom du monarque. Ce dernier acte, fait au détriment du duc d'Aquitaine, prouve qu'à cette époque les rois préten-

daient toujours conserver le droit de disposer à leur gré des grands fiefs de la couronne, quoique depuis long-temps les possesseurs de ces fiefs les considérassent comme leurs propriétés.

Lothaire et sa mère ne jouirent que d'un court repos dans la ville de Laon, leur seul patrimoine et leur seule place de sûreté. Guillaume, duc d'Aquitaine, prit les armes pour défendre son duché. Hugues et Lothaire marchèrent contre lui ; ils assiégèrent Poitiers ; mais, au moment où ils campaient sous ses murs, le tonnerre tomba sur la tente du roi, et la déchira. Les soldats superstitieux, regardant ce coup de foudre comme un funeste augure, forcèrent leur chef à se retirer.

Le duc d'Aquitaine les poursuivit ardemment; alors Hugues, ranimant le courage de ses troupes, lui livra bataille, et remporta une victoire complète. La plupart des seigneurs aquitains furent tués ou pris, et le duc Guillaume, réduit par cette défaite au titre de comte de Poitiers, évita la mort et la captivité par la fuite.

Ce triomphe termina glorieusement la carrière belliqueuse et la vie de Hugues. Il

mourut en 956, peu de temps après son retour à Paris. Les Français avaient donné à ce prince plusieurs surnoms. Ils l'appelaient *l'abbé*, parce qu'il possédait les abbayes de Saint-Martin, de Saint-Denis et de Saint-Germain; *le Blanc*, à cause de l'éclat de son teint; enfin *le Grand*, par respect pour sa puissance et pour son courage.

Sans régner sur la France, il la gouverna presque constamment pendant vingt années. Plusieurs mariages l'avaient rendu beau-frère de Louis-le-Bègue et d'Othon, gendre d'Edouard, roi d'Angleterre, et beau-père du duc de Normandie. Il laissait quatre fils. Hugues Capet, que Richard, duc de Normandie, prit sous sa tutelle, eut pour lot les comtés de Paris et d'Orléans; plus tard, il devint duc de France et roi. Ses frères Othon, Eudes et Henri furent successivement ducs de Bourgogne; mais le duc Guillaume reprit sur eux l'Aquitaine.

Lothaire et Hugues Capet étaient trop jeunes pour gouverner par eux-mêmes; Gerberge et Edwige, leur mère et leur tutrice, prirent les rênes du gouvernement

sous la surveillance du duc de Normandie, de Bruno, duc de Lorraine, et surtout sous l'influence d'Othon-le-Grand, qui voyait ainsi rangées sous son sceptre l'Italie, la France et la Germanie.

Sa protection devenait indispensable au jeune Lothaire; tous les vassaux du roi étaient plus riches et plus puissans que lui; Laon restait son unique propriété, et leur rivalité seule les empêchait de se réunir pour le détrôner.

Ces seigneurs ambitieux, turbulens, sans frein et sans foi, se pillaient, se dépouillaient alternativement; le résultat de leurs guerres continuelles était l'oppression des villes, la ruine du peuple et l'arrondissement progressif d'un très-petit nombre de vassaux de la couronne. L'autorité royale n'était plus qu'une ombre couronnée; le roi n'avait de force momentanée que par le secours des milices de chaque territoire; mais ces milices dépendaient de leurs seigneurs qui les amenaient au monarque, les lui refusaieut, les lui vendaient, les retiraient ou les tournaient même contre lui, suivant leurs caprices.

Gerberge voulait rendre quelque vigueur

à cette autorité ; mais malheureusement, pour atteindre ce but, elle se servit, non du génie d'un homme, mais des artifices d'une femme ; la jalousie des seigneurs français contre les Normands lui fit concevoir l'espérance de réunir la Normandie à la couronne. D'après le traité humiliant conclu avec Rollon, les ducs de Normandie, ne rendant qu'un vain hommage, n'étaient point tenus comme les autres seigneurs au service militaire, lorsque le roi convoquait l'armée. Ce privilége rendait cette partie de la Neustrie totalement indépendante de la France. La reine, avant d'exécuter ses desseins, commença par persuader adroitement au duc de Normandie de laisser Hugues Capet, son pupile, s'éloigner de lui; cherchant ensuite à s'attacher ce jeune prince et sa famille, elle décida son fils à donner à Hugues Capet le titre de duc de France ; elle joignit même à ce duché le comté de Poitiers, et Lothaire, par ses conseils, reconnut Othon, frère de Hugues Capet, comme duc de Bourgogne.

Ce fut la dernière fois jusqu'au règne de Louis-le-Jeune qu'on vit un roi de

France, exerçant ses antiques droits, disposer des fiefs situés hors de son domaine, et les donner par des diplômes.

Lothaire et Gerberge se rendirent à Cologne pour y conférer avec Othon. Ce grand prince vit alors réunis près de son trône sa mère Mathilde, ses sœurs Gerberge et Edwige, son frère le duc de Lorraine, le jeune duc de France et le roi Lothaire. Là on conclut le mariage de Lothaire avec Emma, fille d'Othon, et celui de Hugues-Capet avec Adélaïde, sœur de Guillaume Fier-à-Bras, prétendant au comté de Poitiers.

Tous ces confédérés concertèrent les moyens de tromper et d'enlever le duc de Normandie ; chacun se chargea d'un rôle différent dans cette scène de perfidie : sous un prétexte frivole, Thibaut, comte de Chartres, déclara la guerre au duc Richard. Le roi promit de le soutenir ; le duc de Lorraine offrit sa trompeuse médiation aux parties belligérantes, qui convinrent de conférer ensemble dans la ville d'Amiens.

Richard promit de s'y rendre ; sa perte était jurée et certaine : mais deux cheva-

liers ou seigneurs vassaux du comte de Chartres, et mécontens de lui, vinrent au-devant du duc de Normandie, et lui révélèrent le complot tramé contre sa personne; Richard reconnaissant fit présent à l'un d'une riche épée, à l'autre de magnifiques bracelets d'or, et retourna précipitamment dans ses Etats.

En 961, Lothaire, désavouant le projet découvert, reprocha hautement au duc sa désobéissance, sa méfiance injurieuse, et lui offrit en même temps la paix, pourvu qu'il se soumît comme les autres vassaux au service militaire.

Une nouvelle conférence fut indiquée près de Dieppe, sur la rivière d'Aulne, pour négocier et conclure ce traité; Richard y vint et s'approcha de la rivière, mais bien accompagné. Le roi se trouvait sur l'autre rive, avec les comtes de Flandre, de Chartres et d'Anjou; au moment où la conférence allait commencer, le duc de Normandie apprend qu'on le trompe encore, et que l'armée royale est en mouvement pour suspendre la sienne; aussitôt il rejoint ses troupes, les range, les anime, repousse ses ennemis et se retire.

Lothaire prit Evreux qu'il donna au comte de Chartres; Richard ravagea le pays Chartrain, et battit près de Rouen l'armée du comte Thibaut. Bientôt il arriva du Nord un grand nombre de guerriers, accourant pour venger le duc de Normandie; leurs bandes dévastèrent la France, pillèrent les églises, brûlèrent les moissons; une affreuse famine désola le royaume : ces fléaux, attirés par la perfidie du roi et du comte de Chartres, les rendirent odieux; ils furent contraints par le cri public à demander la paix et à payer un tribut aux Normands pour les renvoyer dans leur pays.

Le comte de Flandre, jaloux des priviléges que ce traité conservait au duc de Normandie, déclara qu'il ne voulait plus s'assujettir au service militaire, et le roi, après lui avoir pris Arras et plusieurs autres places, le contraignit à se soumettre.

La Bretagne n'avait point encore joué de rôle dans ces dissensions; elle était alors en proie aux malheurs d'une guerre civile. Les enfans du duc Alain se disputaient l'héritage de leurs pères; un sei-

gneur, nommé Conan, issu de l'ancien roi Salomon, profita des querelles de ces princes pour s'élever sur leurs ruines; il les surprit, assassina l'un, empoisonna l'autre et régna; trente ans après il périt dans un combat en Anjou. Son fils aîné lui succéda.

La France, de l'année 966 jusqu'en 976, jouit enfin d'une tranquillité qui depuis long-temps lui était inconnue. Lothaire mérite qu'un jugement impartial voie en lui deux hommes différens : tant qu'il fut sous la tutelle et l'influence de la reine Gerberge sa mère, toutes ses actions portèrent l'empreinte de la faiblesse, de la ruse, et la France se vit livrée à tous les maux qu'entraîne une politique injuste et perfide; mais, dès que Lothaire gouverna par lui-même, il se conduisit en roi, se montra juste, actif, ferme, et marcha sans détour au noble but qu'il se proposait, celui de rétablir en France la gloire nationale, la puissance des lois, l'ordre public et l'autorité royale.

Son mariage avec Emma, fille d'Othon, fut solennellement célébré. Le roi de Germanie, étant retourné en Italie, fut pro-

clamé à Rome empereur, et ce qui prouve que la tranquillité régnait alors dans l'Occident, c'est que Lothaire et Hugues-Capet purent s'éloigner de la France et assister au couronnement de l'empereur.

Le consentement du pape à l'élévation d'Othon était forcé; l'ambitieux pontife ne voyait qu'avec chagrin un nouveau Charlemagne dominer le saint Siége, et régner en Italie. Dès qu'Othon-le-Grand fut sorti de Rome, le pape, rassemblant ses partisans, se révolta, rejoignit Bérenger et emporta de Rome les trésors de l'église. Othon, punissant cette rébellion, convoqua un concile où le pape Jean fut déposé et remplacé par Léon VIII, qui reconnut solennellement le droit que devait avoir l'empereur de confirmer la nomination des papes, des évêques, et de les investir de leurs dignités.

Le calme qui suivit cet orage dura peu; après le départ de l'empereur, Jean rentre dans Rome à la tête de satellites féroces; il reprend la tiare, et, comme un autre Marius, proscrit tous ses ennemis qui sont par ses ordres massacrés ou mutilés.

Ce pontife, aussi vicieux que cruel, fut peu de temps après surpris chez une femme avec laquelle il entretenait un commerce adultère ; il périt assassiné dans le lit de sa maîtresse.

Ses partisans lui donnèrent pour successeur un autre pape, nommé Benoît ; mais Othon, revenu dans Rome, le détrôna et l'envoya captif à Hambourg. L'empereur marcha ensuite contre Béranger son vassal, le battit, le poursuivit, le prit, lui enleva sa couronne, et l'exila en Germanie : telle fut la fin du second royaume d'Italie, qui passa dès lors sous la domination allemande.

Othon-le-Grand survécut peu de temps à cette conquête ; en 973, il laissa en mourant un lourd héritage de gloire et de puissance à son fils Othon II.

Bruno, oncle du nouvel empereur, avait injustement dépouillé deux comtes de Hainaut de leurs possessions ; Othon II l'appuyait ; le roi Lothaire embrassa la cause des deux comtes, et, malgré l'empereur, les rétablit dans leurs États. L'un de ces comtes épousa une fille de Hugues-

Capet, et l'autre la fille de Charles, frère de Lothaire.

Le courage et les succès du roi faisaient craindre à Othon II qu'il ne s'emparât de toute la Lorraine où cet unique descendant de Charlemagne était appelé par les vœux du peuple. L'empereur, pour éloigner ce danger, offrit au frère du roi, au prince Charles, le duché de la basse Lorraine, pourvu qu'il se reconnût son vassal. Charles était sans apanage; bravant le courroux du roi, il accepta le don de l'empereur, et les historiens, qui à la vérité n'écrivirent que sous l'influence des vainqueurs de la race Carlovingienne, prétendent que dès ce moment Charles devint l'objet du mépris des Français.

Quoi qu'il en soit, Lothaire, irrité de ce vasselage qu'il regardait comme un affront pour sa race et pour la France, prend les armes, s'empare de la Lorraine, court à Aix-la-Chapelle, et y surprend l'empereur qui dînait : Othon s'échappe par une prompte fuite, et Lothaire reste maître de sa ville et de son dîner. Othon écrivit au roi qu'une prompte vengeance ne tarderait pas à payer sa visite imprévue.

L'effet suivit bientôt la menace, et il reparut à la tête de soixante mille Germains dans la Lorraine, qu'il dévasta ainsi que la Bourgogne; on dit même qu'il envoya au roi Lothaire, Godefrói, comte d'Ardennes, pour lui proposer de se battre en duel avec lui, et que le comte d'Anjou, présent à cette audience, s'écria : « C'est ainsi qu'il faut se conduire, et » nous, au lieu de répandre tant de sang » pour la querelle de deux rois, nous » ferions bien de les laisser se battre en» semble et de couronner le vainqueur. » » Vous autres Français, répondit le comte » d'Ardennes, vous méprisez vos prin» ces; mais nous, nous respectons le » nôtre, et nous lui resterons fidèles tant » qu'il combattra à notre tête. »

Cependant le défi d'Othon, plus chevaleresque que politique, ne fut pas accepté. Continuant sa marche rapide, il s'avança près de Paris, dont il brûla les faubourgs. Son armée, qui se croyait triomphante, entonna un *Alleluia* qui fut entendu de tous les habitans de la capitale; mais ces chants y excitèrent plus de colère que de crainte. Un neveu d'Othon s'était vanté

qu'il planterait sa lance dans une des portes de la ville; il y réussit, mais il y fut tué. Hugues-Capet sort à la tête des Parisiens; son impétuosité répand l'épouvante dans le camp des Germains; ils fuient; au même instant Lothaire, le duc de Bourgogne et son frère Geoffroi-Grise-Gonelle tombent sur les Allemands, les poursuivent et en font un grand carnage.

Geoffroi-Grise-Gonelle se distingua tellement par ses exploits dans ces combats, que le roi lui donna la charge de grand-sénéchal de la couronne, égale alors à celle de connétable.

Othon, vaincu, conclut la paix en 980; il garda la Lorraine, mais comme fief de la France, pour lequel il rendit hommage au roi.

Hugues-Capet et son frère, se croyant trop peu vengés, montrèrent hautement leur mécontentement de cette paix. Quatre ans après Othon II mourut, laissant l'empire à son fils Othon III. Le commencement du règne de celui-ci fut troublé par une révolte du duc de Bavière. Lothaire se préparait à profiter de son em-

barras pour reconquérir la Lorraine; mais la mort l'arrêta dans ses projets; il était âgé de quarante-six ans, il en avait régné trente deux.

Ce prince, actif et brave, jeta une dernière lueur de gloire sur sa race expirante; dans les chroniques du temps et dans une inscription trouvée sur sa tombe on le loue d'avoir relevé l'autorité royale, réuni, soumis les grands, et formé le noble projet de rendre à l'empire français ses anciennes limites.

Le fameux Gerbert, depuis archevêque de Reims, et qui ensuite porta la tiare, donne de magnifiques éloges au règne de Lothaire. On crut que la reine Emma avait abrégé les jours de son mari par le poison; cependant les lettres de cette princesse à sa mère Adélaïs semblent réfuter ce bruit par la passion qu'elle y montre pour son époux; le prince Charles, ennemi d'Emma, fut un de ses plus ardens accusateurs.

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME.

LOUIS V, DIT LE FAINÉANT, ROI DE FRANCE.

(986.)

Louis, fils de Lothaire, lui succéda; il était âgé de dix-neuf ans, et avait épousé, pour son malheur, Blanche, fille d'un seigneur d'Aquitaine; tous les grands rendirent leurs hommages au roi, confirmèrent son élévation par leurs suffrages, et déclarèrent sa mère Emma régente.

Bientôt les intrigues de la cour brouillèrent le fils avec la mère; on la soupçonnait de favoriser les intérêts de l'empereur Othon, et d'entretenir avec lui des intelligences dangereuses; Adalbéron, évêque de Laon, dirigeait cette princesse par ses conseils; Charles, duc de la basse-Lorraine, et oncle du roi, aigrissait ce mo-

narque contre sa mère, en l'accusant d'un commerce incestueux avec ce prélat.

Gerbert nous a conservé une lettre d'Emma à l'impératrice ; elle prouve assez à quel point elle était persécutée : « Mes » douleurs, dit-elle, se sont aggravées » par la mort de mon époux ; mon fils, » mon seul espoir, est devenu mon en- » nemi ; tous ceux sur lesquels je comptais » le plus, m'abandonnent et couvrent ma » famille d'ignominie ; calomniant l'atta- » chement de l'évêque de Laon pour moi, » ils le persécutent pour me déshonorer ; » ah ! ma mère, secourez moi. »

On soupçonna, non sans fondement, Hugues-Capet, de semer ces divisions dans la famille royale ; s'il n'en fut pas l'auteur, il sut au moins en profiter. En effet les lettres de Gerbert parlent mystérieusement à cette époque de grands changemens prochains, de grandes affaires secrètement traitées, et de grands projets formés contre le trône de Louis.

Charles, devenu maître de l'esprit du roi, se montra plus audacieux dans sa haine ; accusant publiquement d'adultère l'évêque et la reine, il les enleva tous deux

et les enferma dans une forteresse. La ville de Reims voulait se déclarer pour eux ; mais Louis marcha contre cette ville et s'en empara.

L'empereur, irrité, soutint la cause d'Emma et menaça le roi de lui déclarer la guerre. Hugues-Capet espérait profiter de ces dissensions; mais, contre son attente, sa propre sœur Béatrix, femme du prince Charles, ne partageant ni l'ambition de son frère ni la haine de son époux, n'écouta que les conseils de la religion et de la vertu ; médiatrice pacifique, elle rapprocha les parties et réconcilia le roi avec sa mère.

Ce repos fut court : la main ferme de Lothaire avait seule pu enchaîner quelques momens l'anarchie, et retarder pour peu d'instans la chute accélérée de la race Carlovingienne, qui, depuis près d'un siècle, voyait sa puissance minée et morcelée par le système féodal. L'hérédité des duchés et des comtés, arrachée par les grands à Charles-le-Chauve, n'avait pas été la seule cause de tant de désordres, et son capitulaire ne faisait que légaliser des abus plus anciens. On entendit ce même

prince dire au concile de Douzy : « J'ai » été informé que des hommes libres » de mon royaume, qui appartenaient à » Hincmar, m'étaient infidèles. J'or- » donnai à mes comtes et à mes com- » missaires de m'envoyer ces rebelles; » mais cet évêque, armant des hommes » libres et des serfs mêmes, a résisté » ouvertement à mes ordres. »

Dans le même temps les abbés de Saint-Denis et de Saint-Quentin, au mépris des lois, usurpaient le droit de battre monnaie.

Ainsi l'on voit que, lorsque Charles-le-Chauve permit en 855 à tous les hommes libres de choisir qui ils voudraient pour seigneur de lui ou de ses vassaux, et leur donna par ce moyen des troupes pour combattre lui et ses successeurs, il ne fit que permettre, par cette concession, ce qu'il ne pouvait plus empêcher.

Depuis ce temps, la majesté illusoire des rois disparut graduellement devant la puissance réelle des seigneurs ; les vastes possessions des ducs de France entourèrent bientôt et emprisonnèrent, pour ainsi dire, le monarque français dans ses modestes

domaines de Reims et de Laon. Enfin, pendant la minorité de Lothaire, on entendait généralement les seigneurs dire « que Lothaire était roi de nom, Hugues-le-Grand de fait, et qu'en se liant » avec celui-ci on pouvait braver en paix » l'inimitié royale. »

Tous ces faits montrent assez combien il était difficile au jeune Louis de conserver dans sa faible main le sceptre dont il héritait. La reine sa femme, trop liée d'amitié pour son honneur avec Hugues-Capet, montrait un grand éloignement pour son époux; elle l'abandonna même quelque temps, retourna dans le château de son père, et, dirigée ensuite par des conseils peut-être funestes, elle se rapprocha du roi.

Peu de temps après, ce prince, qui n'avait régné que quatorze mois, mourut en 987, sans laisser d'enfans; on le crut généralement empoisonné.

Charles son oncle, proclamé roi, ne put conserver sa couronne; Hugues-Capet la lui enleva. Ainsi la race Carlovingienne s'illustra, fleurit et disparut, comme toutes les races royales; en tout temps on les

vit s'élever sous un glaive victorieux et tomber sous un sceptre faible. Daniel, Mézeray et Vély remarquent que cette race célèbre, qui avait régné pendant deux cent trente-sept années, s'éteignit dans les trois parties de l'empire français sous trois princes portant le nom de Louis : Louis II, en Italie, Louis, fils d'Arnould, en Germanie ; et Louis V, en France.

La mauvaise foi, compagne trop inséparable de la faiblesse, fut peut-être une des plus immédiates causes de la chute des descendans de Charlemagne ; elle leur fit commettre et autoriser des injustices, des bassesses et des crimes ; ils ne surent ni faire aimer leur fortune, ni faire respecter leur malheur, et ils virent ainsi s'écrouler rapidement l'édifice monarchique, qui, pour rester solide, ne peut avoir d'autre ciment que la bonne foi, la justice, le courage et la vertu.

FIN.



TABLE

DES CHAPITRES.

Pages.

CHAPITRE Ier. Louis-le-Débonnaire, empereur d'Occident et roi de France; Bernard, roi d'Italie 5

CHAPITRE II. Louis-le-Débonnaire, empereur; Lothaire, roi de Bavière; Pépin, roi d'Aquitaine; Bernard, roi d'Italie. 17

CHAPITRE III. Louis-le-Débonnaire, empereur d'Occident, et roi de France; Lothaire, associé à l'empire; Louis, roi de Bavière; Pépin, roi d'Aquitaine; Bernard, roi d'Italie 22

CHAPITRE IV. Louis-le-Débonnaire, empereur; Lothaire, associé à l'empire et roi d'Italie; Pépin, roi d'Aquitaine; Louis, roi de Bavière 32

CHAPITRE V. Louis-le-Débonnaire, empereur; Lothaire, roi d'Italie, associé à l'empire; Pépin, roi d'Aquitaine; Louis, roi de Bavière; Charles II, dit le Chauve, roi d'Allemagne . . . 45

pages.

CHAPITRE VI. Louis-le-Débonnaire, empereur; Lothaire, associé à l'empire, roi d'Italie et de tous les pays situés à l'orient de la Meuse et du Rhône; Charles-le-Chauve, roi de la France occidentale et de l'Aquitaine; le jeune Pépin, prétendant au trône d'Aquitaine; Louis, roi de Bavière 74

CHAPITRE VII. Charles II, dit le Chauve, roi de Bourgogne et de Neustrie; Pépin, roi d'Aquitaine; Louis, roi de Germanie; Lothaire, empereur et roi d'Italie. 78

CHAPITRE VIII. Lothaire et Louis, empereurs, rois d'Italie et de Lorraine; Louis-le-Germanique, roi de la France orientale et de Bavière; Charles-le-Chauve, roi de la France occidentale et d'Aquitaine 105

CHAPITRE IX. Charles-le-Chauve, roi de Neustrie ou France occidentale et d'Aquitaine; Louis, empereur et roi d'Italie; Lothaire II, son frère, roi de Lorraine; Charles, son second frère, roi de Provence et de Bourgogne; Louis-le-Germanique, roi de Germanie ou France orientale et de Bavière . . . 109

CHAPITRE X. Charles-le-Chauve, roi de France, de Bourgogne et de Lorraine; Louis-le-Germanique, roi d'Allemagne et de Bavière; Louis, empereur, roi d'Italie et de Provence 129

pages.

Chapitre XI. Charles-le-Chauve, empereur, roi de France et d'Italie ; Louis-le-Germanique, roi de Bavière et d'Allemagne. 137

Chapitre XII. Charles-le-Chauve, empereur, roi de France, d'Aquitaine, de Bretagne, de Bourgogne, de Provence et d'Italie ; Carloman, roi de Bavière et prétendant au trône d'Italie ; Louis II, roi de la France orientale et d'une partie de la Lorraine ; Charles, roi d'Allemagne et du reste de la Lorraine. 144

Chapitre XIII. Louis II, dit le Bègue, roi de France, et, selon quelques historiens, empereur ; Carloman, roi de Bavière, prétendant à l'empire ; Louis le jeune de Germanie, roi de Saxe et de la France orientale ; Charles-le-Gros, roi de Souabe ou d'Allemagne . . . 156

Chapitre XIV. Louis III et Carloman, rois de France ; Louis de Germanie, roi de Saxe et de la France orientale ; Carloman, roi de Bavière ; Charles-le-Gros, roi d'Allemagne et ensuite empereur. . . 167

Chapitre XV. Louis III et Carloman, rois de France ; Louis de Germanie, roi de la France orientale, de la Lorraine, de la Saxe, de la Bavière et de la Bohème ; Charles-le-Gros, roi de Souabe, de Lombardie et ensuite empereur ; Bozon, roi de Provence 179

pages.

Chapitre XVI. Louis III et Carloman, rois de France ; Charles-le-Gros, empereur, roi de Lombardie, d'Allemagne, de Bavière, de la France orientale et de Lorraine ; Bozon, roi de Provence. 184

Chapitre XVII. Carloman, roi de France; Charles-le-Gros, empereur, roi d'Italie, de Germanie, de Lorraine ; Bozon, roi de Provence. 187

Chapitre XVIII. Charles, surnommé en français le Gros et en latin Crassus, empereur, roi de France, d'Italie et de Germanie ; Bozon, roi de Provence. . . . . . . , ... 196

Chapitre XIX. Interrègne. 213

Chapitre XX. Eudes ou Odo, roi de France ; Arnould, roi de Germanie ; Rodolphe, roi de la Bourgogne Transjurane ; Louis, fils de Bozon, roi de Provence ; Gui, Bérenger et Arnould se disputent l'Italie et l'empire. 224

Chapitre XXI. Charles IV, dit le Simple, roi de France ; Louis, roi de Germanie. 243

Chapitre XXII. Charles-le-Simple, roi de France. 253

Chapitre XXIII. Charles - le - Simple et Robert. 263

Chapitre XXIV. Charles - le - Simple et Raoul 265

pages.

Chapitre XXV. Raoul, roi de France . 275

Chapitre XXVI. Louis IV, dit d'Outremer, roi de France. 278

Chapitre XXVII. Lothaire, roi de France. 306

Chapitre XXVIII. Louis, dit le Fainéant, roi de France. 322

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

DU TOME PRÉCÉDENT.

Page 245, les plus hardis, *lisez* : plus hardis.
262 Différends, *lisez* : déférence.
268 peuple, *lisez* : pape.

